IDA

ET

NATHALIE.

IDA

ET

NATHALIE,

PAR

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

II.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1841.

XII.

Les ombres descendaient sur la plaine. La vicomtesse de Crévanne était retirée dans ses appartements. Les bruits du service et le mouvement des domestiques se ralentissaient peu à peu; les lumières commençaient à s'éteindre çà et là dans les différentes parties du château

de Marcélias. Le silence s'étendait avec les ténèbres ; et déjà, pour la pauvre Ida, l'heure propice avait sonné.

Enveloppée d'un mantelet noir, elle s'est glissée légèrement le long de l'escalier dérobé dont elle a étudié les détours. Aucun obstacle ne vient s'opposer à sa marche. Les serrures étaient fermées : mais chaque porte, ayant sa clef en dedans, a pu facilement s'ouvrir. La baronne est hors du manoir.

Elle avait trop bien regardé de sa croisée le chemin qui conduisait à l'habitation de la dame Allemande, pour commettre la moindre erreur. La nuit, assez sombre pour favoriser sa course et la dérober aux regards, n'était pas assez épaisse pour gêner sa marche et déranger ses calculs. Elle est sortie des cours du château. Elle longe les murs du parc ; et la voilà dans la campagne.

Un petit bois est auprès d'elle. Dieu ! pour-

quoi ce tressaillement? Un fouet de poste, au loin, a claqué. Elle croit entendre le bruit des roues d'une voiture sur les cailloux de l'avenue, près de la grille du manoir. Une visite à pareille heure!... Ida, par un instinct de l'âme, se dit en frémissant : « *C'est Gustave!* » Elle a pressenti son époux. M. de Lersbach arrivait.

Elle ne s'est point arrêtée, ses pas se pressent au contraire. Sa tête se fend sous l'angoisse. O trouble! O complément de tortures. Un homme est apparu devant elle... il est sur la lisière du bois; et c'est le comte de Sénard.

Fort peu éloignés l'un de l'autre, ils se sont à l'instant reconnus. Raoul va s'élancer vers Ida : celle-ci pousse un cri d'horreur, et d'un geste l'a repoussé. Quelques derniers rayons de jour éclairaient le visage de la baronne : le comte recule épouvanté devant la sauvage expression de sa colère, où l'égarement se mêlait à l'indignation. Le malheureux tombe à

genoux ; il lève humblement ses bras vers elle comme un condamné suppliant, comme une victime en prière; puis, jetant une lettre à ses pieds, il a disparu dans le bois.

Comment se trouvait-il en ce lieu ? Hélas! sorti de la retraite où il se cachait, il était venu rôder dans l'ombre autour du château pour y chercher les moyens de faire parvenir, à prix d'argent, par quelque serviteur d'Amélie, un touchant adieu à Ida. Il implorait une entrevue ; il sollicitait un pardon.

Madame de Lersbach, par un mouvement involontaire et machinal, a ramassé l'écrit de Raoul. Elle continue ensuite sa course avec la rapidité de la gazelle au désert. Elle côtoie un côté du village. Arrivée à l'angle d'une chaumière où brûlaient deux petits cierges au pied d'une madone rustique, elle s'arrête et ouvre sa lettre.

Du moulin de Marcélias.

« *Mon adversaire est mort. Je vais fuir...* »

« *Il est mort!* s'écrie la baronne : perfide amie! tu m'as trompée! Ah ! sans doute, puisqu'il en est ainsi sur ce point, il en sera de même sur tous : complots et noirceurs m'environnent. Eh quoi! je lis l'écrit de cet homme!... »

Elle a mis la lettre en morceaux.

Sous le triple poids du désespoir, de l'égarement et du remords, elle presse de nouveau ses pas. Le bruit d'une chute d'eau voisine frappait péniblement son oreille. Le moulin de Marcélias est à peu de distance ; et la route où elle est y mène.

L'habitation de la dame Allemande s'est enfin offerte à ses yeux. Elle est sur le seuil du logis. Elle écoute... profond silence. Elle entr'ouvre une porte, elle entre.

La maison funèbre est déserte. Au rez-de-chaussée, une antichambre, une salle à manger, et un salon, mal éclairés mais élégants,

sont ouverts et abandonnés. Ida les franchit d'un pas ferme. Une enceinte tendue de noir est à la suite des trois pièces. Là, quel spectacle attend la baronne!

Une espèce de sarcophage est au milieu de cette salle. Le lit sur lequel l'étrangère était restée exposée vingt-quatre heures n'a plus sa dépouille mortelle; le corps est déjà au cercueil; et ce cercueil, qui dans peu d'heures doit cheminer pour l'Allemagne, est là, recouvert d'un drap noir, entouré de cierges funèbres. Il ne doit partir qu'à l'aurore.

Les prêtres se sont retirés. Le gardien, chargé de veiller sur les restes de la défunte, s'est éloigné quelques instants. Ida n'a rencontré personne.

Elle approche du lit de mort. Quels frissons l'ont saisie!... il est vide. Son œil hagard s'est porté sur le catafalque... Elle ose en soulever la tenture. Sa main a touché le cercueil : quel froid contact! il est de plomb.

Les violentes commotions que l'infortunée avait ressenties depuis la fatale nuit de l'auberge, eussent brisé les natures les plus vigoureuses..... Hélas! et debout cependant, la faible Ida luttait encore : comment expliquer ce problème! Oh! c'est que les ardeurs d'une fièvre brûlante, agissant sur ses nerfs tendus, donnaient leur énergie à ses membres. Son délire, c'était sa force.

Avait-elle réfléchi à tout ce qu'il y avait à la fois de sacrilège et d'insensé dans son action? Non, certes, en aucune manière. Une sorte de puissance occulte et irrésistible la poussait audacieusement, sans plan et sans calcul, vers un but sinistre et caché.

Le couvercle de plomb sous lequel reposait l'étrangère ne devait être soudé qu'à minuit. Ida peut voir encore les restes inanimés de celle qu'on dit *sa semblable;* elle prend un siège, l'approche du sarcophage dont elle écarte les tentures, monte, et entr'ouvre le cercueil.

Son mantelet noir est tombé de ses épaules. Sa robe a la blancheur d'un suaire. Elle est sans chapeau, tête nue, aussi froide que le plomb des tombeaux, et aussi pâle que la cire des cierges. Penchée sur le lugubre catafalque, et presque sous le drap funéraire dont elle soulevait les longs plis, elle semblait *la morte* elle-même, sortant soudain de son sépulcre, et reprenant une ombre de vie.

Elle touche le corps glacé que des lueurs sinistres éclairent. Ce corps est entièrement enveloppé d'un linceuil. Elle va essayer de découvrir ses traits et d'examiner son visage. O terreur! des pas retentissent. On approche.. On entre...

« GUSTAVE! »

C'était le baron de Lersbach. Il recule terrifié.

« Ida! s'écrie-t-il hors de lui. Toi ici!... grand Dieu! que fais-tu? »

L'infortunée, debout et glacée, n'a ni remué ni frémi. Elle jette sur son mari un regard tranquille, morne et sec; son doigt lui montre le cercueil.

« Ce que je fais ici? répond-elle : je viole le secret des tombes. »

Le baron s'élance vers elle. Il l'arrache impétueusement de son siège et du catafalque. Il l'a saisie entre ses bras; et, la posant sur un fauteuil, il la contraint à l'écouter.

« Ida! ton amie m'a tout dit : je sais tes fatales croyances. Les mystères de ta vie m'ont été révélés. Oh! reviens à toi, chère Ida! C'est moi, c'est ton époux qui te parle! nos infortunes sont finies. Remercions l'arbitre Suprême! il nous a rendus l'un à l'autre.

— Qui! vous! remercier le ciel?... a interrompu la baronne : attendez, Monsieur! Pas encore. »

Puis, avec un sourire amer, elle se lève et le repousse.

« La mort est là : continue-t-elle. Monsieur! en sa présence sacrée, j'ai ma confession à vous faire. Je suis aussi à l'heure suprême; et, à cette heure, on ne ment plus. La femme, qui vécut ici, est, en ce moment même sans doute, aux pieds du Dieu vengeur qui la juge. Monsieur! j'ai trahi mes devoirs; j'ai déshonoré votre nom. Je suis flétrie, perdue, dégradée. Vous et Dieu, j'ai tout méconnu : soyez sans pitié l'un et l'autre! »

Et la malheureuse, à genoux, courbait son front sur la poussière.

Le feu du ciel, tombé sur Lersbach, l'eût moins affreusement foudroyé. A peine arrivé chez la vicomtesse, instruit de l'état de sa femme, il avait couru à sa chambre. Quel coup inattendu! personne. Gustave, errant à sa recherche et seul un instant loin des

siens, avait rencontré tout à coup, sous les murs extérieurs du château, un inconnu de haute taille. « *Celle qu'on cherche*! avait-il dit : *elle a passé ici tout à l'heure. Et, de loin l'ayant observée, je puis vous apprendre où elle est.* » Le baron, conduit par cet homme, avait suivi les traces d'Ida.

La tête cachée dans ses mains, Lersbach restait anéanti.

« Point de miséricorde, Monsieur ! a repris l'épouse coupable. J'ai mesuré l'abîme infranchissable qui me sépare de vous et du passé : restez sur l'autre bord, loin de moi ! Malheur à qui vient où je suis. Ma vie n'a été qu'un long égarement. J'ai pris l'imagination pour l'intelligence, les erreurs pour la vérité, l'entraînement pour le devoir, et la volonté pour la force. J'ai tout mêlé, tout confondu ; et, ne cherchant point à lutter contre l'exaltation de ma nature, j'ai cherché, hors du ciel,

la lumière ; et je me suis brisée au chaos.

— Et moi ! s'écrie le baron d'une voix déchirante : et moi ! pourquoi l'ai-je quittée !...

— O Gustave ! murmure Ida. Ces mots sont trop doux, ils m'accablent. Tu n'aimes plus, si tu pardonnes.

— Non, reprend Lersbach marchant à grands pas dans l'enceinte, non, je ne puis croire à la réalité de cette affreuse scène. Ceci est un rêve, une épreuve. Elle autrefois si noble et si pure ! aujourd'hui flétrie et dégradée ! C'est faux, invraisemblable, impossible. Ida ! détrompe-moi par pitié ! j'en deviendrais fou, je le sens. »

Il s'est arrêté devant elle, les larmes étouffaient sa voix.

« Ida ! poursuit-il avec passion : j'avais intérieurement promis au ciel, en m'unissant à toi, de préserver ta vie de tout danger et,

par cela même, de toute tâche. Si tu avais failli, je serais coupable : car t'ayant laissée seule et sans guide, j'aurais à me dire : *elle est tombée faute d'appui.* Ida, songes-y : quel remords!.. Justifie moi en te disculpant. Il n'y a eu qu'erreur, n'est-ce pas? une erreur et non une chute? parle! accuse moi s'il le faut; mais, pour tous deux, épargne-toi. L'esprit du mal n'aura pu jeter qu'une ombre entre le ciel et ton âme : les anges défendent leurs sœurs. Avoue-le, tu exagérais : ce fut toujours là ton défaut : Ida! lève-toi donc! réponds-moi! »

Les grands yeux bleus de Lersbach, plongeant dans les regards d'Ida, semblaient en quelque sorte implorer d'elle la compatissante faveur d'un mensonge. Gustave était un de ces beaux hommes du nord, de race franche et primitive, à front calme et à cœur brûlant, qu'on peut admirer sans amour, mais qu'on ne peut aimer sans admiration; toute la poésie d'une âme forte et généreuse était empreinte sur ses traits.

« Eh quoi ! dit la baronne accablée, tu voudrais douter... pour absoudre ! Oh ! je m'estime encore, Gustave ! ne fût-ce que pour avoir apprécié ton noble cœur autrefois, et ne pas t'avoir trompé aujourd'hui. Ne point me haïr après tous les supplices que je te fais, c'est plus que de me pardonner Mais plus de sentiment, brisons-là. Monsieur ! point d'illusion trompeuse ! il ne me reste qu'une voie à suivre : l'expiation par le sacrifice ; je ne suis plus digne de vous. Le pardon ne serait rien sans l'oubli, et l'oubli n'étant pas possible, le souvenir ne permettrait pas le pardon. Continuer cet entretien, Monsieur, serait faiblesse de votre part : ne m'adressez plus de paroles. Un regard serait de la pitié : Gustave, détournez les yeux.

— Dieu ! s'écrie Lersbach hors de lui, quel est le misérable !... l'infâme !... dont le prestige séducteur !...

— Arrêtez ! interrompt Ida : lui, un infâme ! non, Monsieur.

— Vous oseriez défendre cet homme !

— Frappez le plus coupable ! c'est moi.

— Mais le nom du traître, Madame?

— Ah Monsieur ! ce nom, c'est du sang. Suis-je assez tombée bas devant vous ! me demander un crime de plus !

— Vous l'aimiez donc? s'écrie Lersbach. » Et ses dents grinçaient de fureur.

« Si le mot *oui*, répond la baronne, si ce mot, brisant tout lien entre nous, peut, pour votre tranquillité présente et votre bonheur à venir, vous détacher de moi pour jamais : eh bien ! Monsieur ! *oui : c'est possible.*

— Arrière ! et malédiction ! répond Gustave exaspéré. Vile créature !... va-t-en ! »

Et cette grande âme s'est enfoncée toute entière dans sa douleur comme on se jette dans un abîme, sans autre sensation que l'horreur.

Assis sur un fauteuil à quelque distance du sarcophage, le baron paraissait inanimé. Un silence d'airain, comme à la maison des Trapistes, s'étendait sous le toit funèbre. Ida, d'un bout de la chambre à l'autre, se traîne, toujours à genoux et le front courbé, jusqu'aux pieds de son mari; ses beaux cheveux blonds, comme ceux de la pêcheresse de Judée, tombaient en désordre sur ses épaules nues, dont la blancheur ressortait éblouissante, du milieu des tentures noires, à la clarté lugubre des cierges. Humiliée, sur la poussière, ne voulant ni pardon ni excuse, belle de son mépris d'elle-même : oh! qu'elle était touchante et sublime, à ce moment d'horreur et de mort, dans l'immense repentir de ses fautes et son immense affliction!..

« Gustave! dit-elle à voix basse, adieu! tu m'as maudite, c'est bien! je le voulais ainsi, et je pars. Loin de toi, proscrite et flétrie, reniant les jours que tu n'as pas remplis,

errante au milieu des souffrances, ma voix déshonorée ici bas, ne s'élevant contre personne, s'interdira jusqu'à la plainte : j'ai mérité mon châtiment. Adieu ! couchée avant le soir, je dormirai la première dans la nuit éternelle et sous la pierre glacée; qu'*une autre*, auprès de vous me remplace ! Vous, si digne d'un cœur fidèle ! ne renoncez pas à l'amour, parce qu'un premier amour fut fatal. Heureuse et bénie soit la femme... qui vous consolera de moi ! Dieu vous la doit, et je l'appelle. Nul ne saura, moi disparue, si jamais je vous ai trahie; seule, je me rappelerai... et cela pour mourir plus vite... à quel point vous m'avez aimée ! Une prière cependant, ne haïssez pas ma mémoire. Gustave ! un jour peut-être, là haut, si Dieu pardonne au repentir, à votre départ pour le ciel, j'accourrai vers vous épurée, et nous reprendrons notre amour. »

La voix étranglée de sanglots, elle s'arrête;

elle succombe ; et, sur les mains glacées du baron, ses larmes sont tombées brûlantes.

Lersbach la regarde et s'émeut. Sa tête se penche sur sa poitrine; et la fureur s'éteint dans son âme. Ida, comme une pénitente au tribunal de Dieu, suspendue entre le ciel et l'enfer, attendait l'adieu de Gustave.

« Relevez-vous ! dit le baron en détournant la tête et d'une voix à peine articulée. Non, je ne vous haïrai point. Les âmes qui se heurtent ici bas dans la haine, ne se rencontrent plus là haut dans l'amour; et je veux vous revoir, Ida ! »

Ida saisit la main de Lersbach. Elle la presse sur ses lèvres; et, se levant sans répondre, elle veut fuir... Gustave l'arrête.

« Non, s'est-il écrié : Pas encore. Attends donc que j'aie dit : *Adieu!*

— Tu faiblirais, réplique-t-elle. O Gustave ! ici même encore, je t'aime trop pour le per-

mettre. Le monde a élevé entre nous des barrières : tu ne pourrais les franchir sans honte. Il est un avenir devant toi. Ton prince et ton pays te réclament. Moi! je n'ai pu demeurer sans tache : toi! du moins, reste sans reproche!»

Elle s'élance hors de la chambre; et, refermant sur elle la porte, elle s'échappe et disparaît.

Le baron est à sa poursuite. Mais, sortie de l'habitation funèbre, Ida franchit cours et jardins. Ses pieds rasent à peine la terre; et, favorisée par la nuit, elle ne laisse aucune trace. Gustave l'appelle à grands cris. Nulle autre voix : aucune réponse : rien que le sifflement des vents, les ténèbres et le tombeau.

Ses pas se pressent au hasard. Il revient comme un insensé vers le logis d'où il sortait. Il se retrouve tout à coup dans la fatale chambre tendue de noir. Quelqu'un l'aborde et l'in-

terroge. C'est un homme en habit de prêtre.

Gustave, égaré, s'agenouille.

« Mon père! elle est perdue, s'écrie-t-il. Dieu *m'a* frappé : priez pour *elle !* »

VIII.

Que d'alarmes au château de Marcélias! les heures de la nuit s'écoulent; et la baronne de Lersbach n'a point reparu. Des domestiques, munis de flambeaux, ont couru à sa recherche dans toutes les directions et sur toutes les routes : perquisitions inutiles. La vicomtesse

de Crévanne, au comble de l'anxiété, se livre à un réel désespoir. Wilhelmine erre dans les champs, appelant sa maîtresse à grands cris. Gustave, revenu au manoir où sa femme aurait pu être rentrée, en était reparti, hors de lui, pour battre le pays en tous sens. Vains efforts : pas la moindre trace. La consternation succède à l'espérance. Une sombre terreur s'est emparée des esprits. Chacun s'attend à quelque affreuse catastrophe. Ces mots, du milieu des ténèbres, ont semblé surgir : *Elle est morte!*

Il était deux heures après minuit. Personne n'avait songé au sommeil sous les murs de Marcélias. La vicomtesse de Crévanne, marchant à grands pas çà et là, dans une intolérable souffrance, était suffoquée par les larmes. Aucune nouvelle tranquillisante ne venait jeter le moindre rayon consolateur sur

la désolation générale. Les gens envoyés à la recherche d'Ida revenaient les uns après les autres, accablés de lassitude et frappés de découragement. Nul n'osait s'expliquer tout haut : mais chacun répétait, tout bas, ces funestes mots : *Elle est morte.*

Vers les dernières heures de la nuit, le meûnier de Marcélias demande à parler à la châtelaine. On s'empresse de l'introduire chez elle. Qu'aurait-il à lui révéler ? Hélas ! au seul aspect de ses traits, Amélie pressent un malheur.

« *Morte !* n'est-ce pas ? s'écrie-t-elle. »

Le meûnier a courbé la tête. Un *oui* fatal est dans son geste.

La vicomtesse est tombée presque évanouie sur un siége. Ses femmes accourent près d'elle, on la ranime peu à peu. Elle s'est remise... Elle écoute.

Voici le récit du meûnier, ou du moins son rapport succint.

« Une femme, vêtue de blanc, seule et la tête « perdue... s'était offerte à lui tout à coup, à « quelques pas de son moulin. Les ténèbres « l'enveloppaient. Il distinguait à peine ses « formes. L'inconnue s'était dirigée d'abord « vers une espèce de rocher qui dominait la « rivière. Là, se prosternant, les mains jointes, « elle avait fait une prière. Puis, se relevant « éperdue, elle s'était précipitée dans les flots; « le courant, grossi par des orages, l'avait « rapidement emportée; et, loin de tout secours « humain, l'infortunée avait péri. »

Quels détails pour la vicomtesse !

« Quoi ! dit-elle l'âme navrée, vous n'avez pu la secourir?

— La nuit était si noire, Madame !

— Et personne au moulin ?

— Personne.

— Mais vous, agile et vigoureux?...

— Je suis tombé dans un fossé, Madame, en me précipitant vers celle que l'obscurité me cachait. J'ai pensé moi-même périr. Étourdi par ma chute, il m'a fallu un certain temps pour me relever. Et lorsque, au milieu du brouillard, je suis arrivé aux bords de la rivière qui est très-profonde en cet endroit-là, j'ai eu beau regarder : plus rien. C'était trop tard; elle était morte.

— Pauvre Ida! murmure Amélie. Quelle fin!... Si jeune et si belle!...

— Demain, continue le meûnier, nous retrouverons sa dépouille. Cette nuit ce serait impossible. On n'y voit goutte à quatre pas

— O ciel! reprend la vicomtesse. Son corps serait encore à la merci des eaux? Vous ne l'auriez point retirée?...

— Cette femme... dans le brouillard...

comme un fantôme, à moitié folle!... elle m'avait épouvanté. Je ne savais plus moi-même où j'en étais. Mon chien hurlait à faire trembler. On sonnait en mort au pays. Et quelle nuit! un ciel sans étoiles. Madame : c'était comme un rêve...

— Paix! voici M. de Lersbach. »

Le meûnier a quitté la chambre; et la vicomtesse, essayant de préparer le baron à la terrifiante nouvelle, hasarde quelques premiers mots. Mais Gustave, calme et glacé, l'a brusquement interrompue.

« Assez! Madame. Je sais tout. »

Nulle épouvante sur ses traits. Nul désespoir sur son visage. Madame de Crévanne, connaissant son ardent amour pour Ida, a frémi de cette tranquillité si peu naturelle.

« Monsieur le baron! reprend-elle... Sauriez-vous les bruits qui circulent?...

— Oui.

— Monsieur! que vous a t-on dit?

— Ces seuls mots, Madame : *Elle est morte!*

— Vous les croyez?

— Je les accepte.

— Dieu! murmure la vicomtesse. Quel double coup porté à la fois! Ida *morte* et Gustave *fou*!

ÉPILOGUE.

Un mois après l'étrange disparition de la baronne de Lersbach, le château de Marcélias était désert. La vicomtesse de Crévanne, accablée de chagrin, de tristesse et surtout d'ennui, venait de quitter sa terre qu'elle avait prise en aversion. Dégoûtée même de Paris, elle

était partie pour Florence : elle allait parcourir l'Italie.

Le comte Raoul de Sénard, retourné tout à coup en Afrique, était disparu du pays où il s'était réfugié, sans faire aucun adieu à la vicomtesse, et sans avoir même essayé de parvenir jusqu'à elle; il était pourtant resté vingt-quatre heures au moulin de Marcélias, et le château n'était pas loin. Une lettre adressée à sa mère, une lettre touchante, mais ne donnant aucune explication, avait seule appris aux deux dames et sa venue et son départ.

« Quoi! s'était dit la vicomtesse avec l'irritation du dépit, rompre ainsi! lui! ce cœur si noble!.. ah! tous les hommes se ressemblent... et toutes les femmes aussi. M'ont-ils trompés, Raoul et Ida! Si, du moins, je savais comment! Mais non, tout en eux fut mystère. Je ne croirai à plus personne, je ne me fierai plus à rien; et, désormais, sur toute chose, je

m'en tiendrai, comme le siècle, à la négation absolue. »

Amélie, il faut l'avouer, avec son caractère franc et léger, impatient et curieux, avait dû être exaspérée des bizarres évènements de Marcélias, un voile impénétrable était resté étendu sur le sort funeste d'Ida : son corps n'avait jamais été retrouvé. Le baron de Lersbach, si passionné pour sa compagne, s'était cuirassé tout à coup d'une impassibilité stoïque; ses pleurs avaient cessé de couler; il était reparti mystérieusement et à la hâte pour son pays, sans continuer de recherches, sans répondre aux consolations, sans écouter aucun avis. La singularité de ses manières, son apathie et sa froideur, semblaient un rôle étudié. Déconcertées à cet égard, les opinions se partageaient : les uns le disaient insensible, les autres le déclaraient fou; beaucoup ne savaient qu'en penser.

Les bruits les plus extraordinaires et les

plus contradictoires avaient circulé dans la contrée, peu après la fatale nuit. Les plus en vogue étaient ceux-ci :

« La baronne de Lersbach, avant de se précipiter dans la rivière, avait été vue, par une jeune fille du canton, sous un bosquet près du moulin. Un homme *de haute stature* était à genoux devant elle : il semblait implorer une grâce. Cet homme, *au maintien militaire*, avait de *beaux cheveux bruns* et de *belles moustaches noires*. La dame était vêtue de blanc. Le brouillard s'étant épaissi, la jeune fille les avait vus filer sur la rive et disparaître sous les ombres. « *Le long des saules*, disait-elle ; *des feux follets couraient devant eux*. »

Il était évident pour Amélie, d'après cette singulière version, qu'Ida, en courant au moulin, avait rencontré sur sa route le comte Raoul de Sénard. *La haute stature*, *le maintien militaire*, *les cheveux et moustaches noirs*,

étaient des indices certains ; mais qui les avait séparés ? »

Autre récit accrédité.

« La dame Allemande du château, peu avant sa cruelle mort, avait été vue, par un vieux berger du village, au bas de la chaussée du moulin. Un monsieur *de moyenne taille* lui parlait avec énergie; il lui avait tendu les bras, et elle était tombée à ses pieds. Ce monsieur, *à tournure étrangère*, avait *barbe et cheveux très-blonds;* le patre, réputé pour sorcier, y voyait toujours clair, nuit et jour. Cependant, sous l'obscurité du brouillard, ces personnes s'étaient enfuies. *La dame avait l'air d'un fantôme, et le monsieur d'un magicien.*» C'était la conclusion du berger. »

Il était avéré, pour Amélie, d'après cette nouvelle version, qu'Ida, se rendant au moulin, y avait revu son mari. *La taille moyenne*,

la tournure étrangère, *la barbe et les cheveux très-blonds*, ne laissaient à cet égard aucun doute; mais comment s'étaient-ils quittés ?..

Autres narrations du pays :

« Deux loups, sortis de la forêt, avaient dévoré le cadavre. Cela expliquait l'inutilité des recherches pour découvrir les restes de la baronne. Au surplus, morte en vraie martyre, Ida était montée droit au ciel. Le meunier, devenu fort riche, venait de s'acheter une ferme. On l'avait payé pour parler, et on l'avait payé pour se taire.

« Un personnage, en chaise de poste, avant le lever de l'aurore, avait traversé le pays... A ses côtés, et toute blanche, une vaporeuse figure était penchée, à demi morte. On eût dit la dame Allemande.

« La défunte flottait sur l'eau; un vent impétueux et magique, soufflant tout à coup autour d'elle, avait emporté son corps avec une telle

rapidité qu'avant cinq heures du matin, il étaitarrivé à la mer; et l'océan l'engloutissait.

« Personne ne s'était jeté à la rivière. Cette nuit là, près du moulin, il n'était venu ni homme ni femme. Si, véritablement, il y avait passé quelques individus, on eût trouvé la marque de leurs pas : or, le lendemain, point de trace; aucun pied n'avait foulé l'herbe; et nulle empreinte sur la terre.

« *La noyée* avait eu une mort affreuse. On avait entendu ses cris lorsqu'elle se débattait avec les eaux; elle appelait le ciel à son aide; mais, au ciel, elle était maudite; et, sur un chat-huant monstrueux, dans des tourbillons de poussière, le diable l'avait enlevée. »

Hélas! que penser et que croire au milieu de ce dédale d'absurdités et d'extravagances où se perdait la vérité! Madame de Crévanne, n'ayant pu se tirer de ces épaisses ténèbres,

et fatiguée de ses inutiles perquisitions, avait donc pris, pour en finir, le parti de tout laisser là; et, quelques semaines après la catastrophe de Marcélias, elle traversait l'Italie.

La vicomtesse a parcouru successivement les principales villes de la terre classique des arts. Milan, Gênes, Venise, Florence, Rome et Naples, ont particulièrement captivé son attention; mais les distractions du voyage, les charmes du climat et même les hommages rendus partout à sa beauté, n'ont pu l'arracher à sa funeste maladie, à son long supplice, *à l'ennui.*

Neuf mois se sont écoulés pour elle dans un continuel étourdissement, dans une constante fatigue, et dans le triste vide du cœur; elle revient enfin vers la France; et, sur un bâtiment à vapeur, elle est débarquée à Marseille.

Son intention était de se reposer huit ou dix jours dans cette ville : une quantité de lettres l'y attendaient ; et deux d'entre elles surtout y éveillent sa curiosité. L'une lui arrive d'Afrique, et l'autre est timbrée d'Allemagne.

La première de ces dépêches était du docteur Bravin qui, ayant obtenu une mission pour Alger, était depuis long-temps hors de France.

À madame la vicomtesse de Crévanne.

Alger 1840.

Madame la vicomtesse,

« Vous avez daigné me témoigner le désir d'avoir quelquefois de mes nouvelles ; permettez-moi donc de me rappeler à votre souvenir.

« J'arrive de la haute Égypte où j'ai été faire

un voyage scientifique ; et j'en rapporte une foule d'objets curieux. Mes excursions m'ont enchanté.

« Voici, Madame, un singulier épisode de mon voyage. J'ai rencontré près de Memphis le comte Raoul de Sénard ; il avait parcouru, comme moi, le vieil empire des pharaon ; mais en douce société : une femme l'accompagnait. Le singulier de l'aventure, c'est qu'il n'admettait personne auprès d'elle. Je n'ai pu qu'entrevoir, à la hâte, la mystérieuse inconnue au moment où, revenant de la fameuse Thèbes aux cent portes, elle descendait de son chameau ; son voile venait de tomber. Jugez de mon extrême surprise ! J'ai cru reconnaître, en cette dame, la baronne Ida de Lersbach, cette gracieuse Allemande, qui périt d'une manière si malheureuse au moulin de Marcélias. Les mêmes traits ! la même taille ! une ressemblance inouïe !... J'en demeurai pétrifié. Ils

disparurent le jour même; et où sont-ils? on n'en sait rien.

« Veuillez, Madame, agréer l'expression de mon respectueux dévouement.

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Le docteur Bravin. »

«Bravo! se dit la vicomtesse : complication de l'énigme! je crois deviner cependant. *La semblable* de mon amie, la dame voilée de l'auberge, aura trouvé Raoul à son goût. M. de Sénard l'aura consolée de la mort de son adversaire; et, vu l'extrême ressemblance, le comte, tout à la baronne, aura adopté *l'autre Ida*. Elle sera heureuse, celle-ci! d'après la fameuse croyance. Des *deux* semblables, *une* est morte : ciel ouvert pour la survivante. »

L'autre lettre, arrivant du nord, était du marquis d'Erbleval.

A madame la vicomtesse de Crévanne.

Frontière d'Allemagne, 1840.

Madame la vicomtesse,

« Persuadé de l'intérêt dont vous m'avez toujours honoré, je m'empresse de vous faire part de mon mariage avec la fille du comte Lubensky, jeune et charmante Polonaise que le ciel m'avait destinée.

« Je vous avais entretenu, Madame, de son extrême ressemblance avec moi : tout le monde m'assure en ce pays, que c'est une garantie de bonheur; j'en ai aussi la conviction.

« A propos de ressemblance, Madame! permettez-moi de vous raconter un évènement extraordinaire qui fait ici le sujet de tous les entretiens. M. le baron de Lersbach, après avoir perdu sa femme par un accident déplorable, est arrivé tout à coup à Vienne, avec une

nouvelle compagne. Il s'était fait précéder de *faire-part* imprimés, annonçant son second mariage ; et il sollicitait de l'empereur l'admission à la cour de celle qui portait son nom. Jugez de la surprise publique !... Chacun, en regardant cette femme, a cru revoir *Ida Vanburk* : même visage, même accent, tout à fait la même personne. D'où arrive cette *autre Ida ?* Le baron la dit orpheline ; et nul ne connaît sa famille. M. Vanburk, enthousiasmé d'une ressemblance qui lui fait l'effet d'un prodige, a, de suite, adopté madame de Lersbach pour sa fille, et l'a nommée son héritière. Tout cela paraît fort étrange. Que de conjectures diverses !.. Il en est qui vont jusqu'à dire que les *deux* dames n'en font qu'*une :* mais pourquoi ? Là est le mystère. Expliquera cela qui pourra.

« Je suis avec un profond respect,

« Madame,

« Votre dévoué serviteur,

« Marquis d'ERBLEVAL. »

La lettre est tombée des mains de la vicomtesse. Un long éclat de rire a suivi.

« Je n'y comprends plus rien, s'écrie-t-elle. Par ma foi! ceci est trop fort. *O miraculeuse semblable !* gloire à vous! mon front se prosterne. Une Ida est montée au ciel, une autre est descendue aux enfers, elle est à la fois dans ce monde et dans l'autre. Celle-ci visite Memphis, celle-là se présente à Vienne. Noyée, elle est mangée par des loups; veuf, son mari la rend à son père. Tous les pays se la disputent, tous les adorateurs la possèdent. Heureuse et merveilleuse baronne! qui jamais eut un sort semblable! Partagée et multipliée, tu prodigues tes faveurs sans exciter aucune jalousie: car il y a des *Ida pour tous*, et il y a des *Ida partout!* »

FIN.

NATHALIE.

A MESDAMES G...... DU M.... ET C..... DE R...

Aimables sœurs,

Vous qui avez tant connu et tant aimé l'être charmant que vous allez retrouver, sous le nom de *Nathalie*, dans cette extraordinaire histoire! que d'émotions vous ressentirez à la lecture de ces pages!.....

La voilà votre douce compagne! l'amie de vos jeunes années! La voilà telle que Dieu l'a créée, avec son caractère attachant, sa mélancolie angélique, et sa ravissante figure!.... Si jamais jeune fille a pu réaliser, sur la terre, en attraits et en pureté, ce que rêve l'imagination des poètes, c'est bien celle-ci! c'est bien *elle !*

Vous souvenez-vous des temps heureux, où ensemble, dans une élégante loge, au grand Opéra de Paris, jolies et gracieuses comme elle, vous attiriez tous les regards!... il en était de même au bal, à la promenade, partout. J'étais alors auprès de vous. Je voyais l'enthousiasme que vous excitiez; j'entendais les paroles d'admiration qui vous saluaient à l'envi; ce souvenir doit vous

être doux : hélas ! qu'il m'est affreux à moi !.... car *une autre aussi* était là, *une autre aussi*... et du même âge !... que la nature s'était plue à parer de toutes les perfections d'ici bas... qui vous aimait *toutes les trois*... et que le ciel m'a enlevée !

Vous ! mariées, jeunes et belles ! vous n'avez pas été frappées par les grands orages du sort ! vous ignorez ces cuisantes douleurs qui brisent une vie au printemps !... Aimables protégées du Seigneur ! vos amies furent moins heureuses.

Souvent, à la lecture des fictions d'un écrivain, on s'écrie : « *Que d'invraisemblances !* » On se dit, haussant les épaules : « *De pareilles choses ne se voient que dans les romans !* » Eh bien !

voici qui pourra prouver à l'incrédule que, même à l'époque actuelle, et sans aller fouiller dans les sombres secrets du moyen-âge, il se passe, au sein des familles, les drames les plus extraordinaires et les scènes les moins croyables ! je n'aurais pas osé inventer, devant le placer de nos jours et parmi des contemporains, l'étrange *comte de Hapsbourg*. Ce mystérieux personnage, ce caractère inexplicable, appartenait aux nuits du passé.

Les convenances sociales, comme vous devez le penser, se sont opposées à des tableaux trop évidents, à des peintures trop exactes. Je me suis donc vu forcé de changer tous les noms qui figurent dans ce livre. J'ai dû broder quelques accessoires pour ne rien enlever

à l'intérêt des situations et pour ne compromettre personne. Il m'a fallu, pour éviter le reproche et le blâme, ne pas mettre trop à nu la vérité. Et pourtant, malgré tant d'entraves, j'ai fui, autant que cela dépendait de moi, l'invention et le faux. Les faits principaux n'ont point été altérés ; et le fond du récit, à part quelques légères variantes que m'imposaient des obligations particulières, ne s'écarte jamais du vrai.

C'est bien le cas de s'écrier :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Au surplus, il sera difficile, je le crois, surtout à Paris, de ne pas ajouter foi à la réalité de ce singulier drame... si simple et pourtant si terrible ! Celle que je nomme *Nathalie* a été vue, recher-

chée, connue et admirée dans la haute société. Bien des salons, où j'ai raconté sa mystérieuse destinée, se sont vivement préoccupés d'elle. Elle y a excité, elle y excite encore un si grand intérêt que les évènements de sa vie, sur l'authenticité desquels il ne s'élèvera que peu de doutes, devront y faire sensation. Le monde voudra les connaître : votre amie, au sein de ce monde, eut tant de succès et d'hommages ! elle y passait si belle et si pure !...

Adieu, aimables sœurs !

Tout à vous,

Le vicomte d'ARLINCOURT.

Paris, ce 1er mars 1841.

I.

La saison des eaux venait d'attirer à Dieppe une société choisie; et bien que S. A. R. Madame duchesse de Berry ne fût plus là, comme avant 1830, pour y porter la joie et le bonheur, néanmoins la ville chérie de l'auguste princesse, où affluait en ce moment une

certaine quantité d'étrangers, avait pris du mouvement et de la vie. Le besoin de s'amuser, plus encore que la nécessité de se bien porter, se lisait sur la physionomie des baigneurs ; et cependant, au milieu des agitations que chacun se donnait pour arriver aux distractions et au plaisir, ce qui se manifestait le plus clairement dans les regards et sur les traits de tous, c'était la lassitude et l'ennui.

Parmi les personnes distinguées qui, cette année là, s'étaient rendues à Dieppe, on remarquait la vieille marquise de Bentheim et la charmante Nathalie de Norvillier. La marquise était d'une noble famille française ; mais son mari, haut et puissant seigneur Allemand, était attaché à la cour de Bavière : ce qui n'avait jamais empêché sa femme de résider habituellement l'hiver à Paris, et une partie de l'été en son château de Saint-Valère. La marquise, vive et enjouée, avait conservé au déclin de

la vie l'humeur maligne et les grâces capricieuses de sa jeunesse. Mais si son langage était parfois léger, son âme était constamment bonne, et sa raison toujours réfléchie. C'était un noble caractère.

Quant à Nathalie de Norvillier, jamais plus séduisante figure n'avait été créée pour les acclamations publiques. Alors âgée de dix-huit ans, blanche et belle comme ces portraits de vignettes anglaises dont toutes les lignes, d'une pureté idéale, semblent crayonnées par les anges, Nathalie ne pouvait apparaître en aucun lieu sans y éveiller des transports et y allumer des passions. Cette admiration générale et continuelle tourmentait le repos de la jeune fille qui, simple, modeste et naïve, redoutait le bruit et l'éclat, n'aimait que les affections du foyer domestique, n'appréciait que les plaisirs de l'existence intime, et ne goûtait avec bonheur que les charmes de la solitude. Habituellement pâle et languissante, elle avait je ne sais quelle

souffrance rêveuse étendue sur ses traits qui attristait l'enthousiasme. On eût dit une fleur des jardins du ciel, qui, transplantée au vallon des larmes, eût voulu y prendre racine et qui ne pouvait qu'y mourir.

Nathalie était sans fortune. Ses parents, de haute origine, avaient jadis connu l'opulence; mais des malheurs de tout genre étant venus à fondre sur eux, ils s'étaient vu ruinés sans ressource. M. de Norvillier, ancien et brave militaire, en était mort de douleur; et son infortunée veuve, réduite à un état voisin de la misère, avait à peine eu de quoi élever son enfant. Alliée, par bonheur, à de riches familles, elle y avait trouvé des appuis. Chacun, dans le principe, s'était disputé le privilège d'offrir un asile aux deux victimes de la destinée; et Nathalie, quoique n'ayant aucun héritage à attendre, avait presque constamment vécu, grâce aux nombreux amis de sa mère, au milieu d'un cercle de richesse et de luxe;

aussi, façonnée aux nobles coutumes, et en harmonie avec tout ce qui l'entourait, la jeune fille était-elle, au plus haut dégré, le modèle de l'élégance.

De toutes les protectrices de Nathalie, la plus tendre et la plus dévouée était, sans contredit, la marquise de Bentheim. Obligée d'aller aux eaux de Dieppe par ordonnance de médecin, la noble dame avait désiré emmener sa jeune amie avec elle. Madame de Norvillier, connaissant le caractère honorable de la marquise, lui avait confié sans crainte sa fille à laquelle on conseillait aussi les bains de mer; et, craignant de paraître une charge trop lourde à madame de Bentheim en accompagnant son enfant, elle était restée à Saint-Germain, chez une autre de ses amies.

« Que tu es pâle! chère petite! dit un ma-

tin la marquise à sa compagne en se rendant aux bains avec elle. Qu'as-tu donc? Ta santé m'inquiète. Tu dépéris.

—Je songe à ma mère; elle est seule, elle est malheureuse. Je crains qu'elle ne se tourmente.

— Non, mon enfant; ta mère est tranquille. Elle te sait en bonnes mains. Ne t'ai-je pas adoptée aussi pour ma fille? N'as-tu pas toute ma tendresse?

— Oh! vous êtes ma Providence.

— Ne sois donc pas ingrate envers le ciel qui t'a refusé, il est vrai, les dons de la richesse, mais qui t'a prodigué, en revanche, les largesses de l'amitié. Que d'opulentes créatures n'ont pas un être affectionné sur lequel elles puissent compter! N'es-tu pas plus heureuse qu'elles? Des cœurs tendres et généreux qui près de vous ne se ferment jamais, ne sont-ce pas de meilleurs trésors que ces

larges et grosses bourses qui, dans vos mains, se vident sans cesse! Allons, de la gaîté, du courage!

— J'ai fait un rêve affreux cette nuit.

— Voyons! ma poétique enfant! raconte-le moi, je t'écoute. Tu crois aux rêves? j'en suis sûre.

— Ne croyez-vous pas à la vie, qui n'est qu'une suite de songes!...

— Prends donc la vie pour ce qu'elle est, Nathalie; et sans te complaire à y chercher des monstres, regarde passer les visions!

— Voici mon rêve. Il va vous surprendre. J'étais à me promener, par un brillant soleil, sur la pelouse émaillée de fleurs de votre beau parc de Sainte-Valère. Tout à coup, un léger nuage traverse le ciel. Ce n'était d'abord qu'un point rond. Bientôt, il s'étend, se colore; il paraît descendre vers moi. O surprise! il vient, il approche... il s'entr'ouvre à peu de distance; et,

sur un fond d'or et d'azur, j'aperçois une figure ailée à forme blanche et diaphane. Cette figure avait mes traits, et des pleurs roulaient dans ses yeux. « *Chère Nathalie!* me dit-elle, *j'étais ton ange gardien. — Ne l'êtes vous donc plus*? m'écriai-je. — *Hélas!* répond la vision, *près de toi, mon temps est passé. Prends bien garde au nombre dix-neuf. Il te menace, il n'est pas loin.* ALORS, *je voilerai mes traits.* ALORS, *je t'abandonnerai.* » La blanche figure, en prononçant ces mots, s'évanouissait peu à peu sous un léger voile qui s'épaississait de moments en moments. Bientôt tout s'efface et s'éteint, hormis deux yeux bleus et perçants qui, sortis soudain du nuage, me fascinaient de leurs regards. Deux sourcils noirs les surmontaient; et, plus bas, en lignes de feu, je voyais scintiller DIX-NEUF. La terreur glaçait mes esprits... Je sentais la mort sur ma tête. Un cri s'est échappé de ma bouche; et..... et je me suis réveillée. »

Le son de voix de Nathalie et l'expression

de sa physionomie, en racontant cet étrange rêve, avaient effrayé la marquise.

« Eh bien! reprend cette dernière avec un sourire forcé. Comment t'expliques-tu ce songe?

—Dans quelques jours, chère Madame! j'aurai fini mes dix-huit ans.....

— Après !

— J'arrive au nombre DIX-NEUF.

— Je comprends, au chiffre fatal, au chiffre cabalistique. Folies ! mon enfant, vraies folies ! Et ces yeux bleus fascinateurs ! ces yeux inconnus et perçants!...

— Perçants? oui. *Inconnus?* non. Ces yeux m'avaient déjà regardée.

— Bah !... Où donc ?

— En divers endroits.

— Voici qui devient sérieux.

— Je n'avais pas encore osé vous en parler, Madame; mais, depuis environ trois jours, un homme, à tournure bizarre, est constamment partout où je suis. Ses yeux sont de flamme et me brûlent. Il ne m'approche ni ne me parle, mais il m'observe et me poursuit. Je ne puis faire un pas sans le rencontrer, tantôt ici et tantôt là, toujours sombre et toujours muet, souvent le visage caché, quelquefois le front découvert, en tout lieu l'œil ouvert sur moi. Je n'y puis penser sans frémir.

— Il est donc horrible, cet homme?

— Non. Ses traits sont beaux, ce me semble.

— Tu le détestes?

— Pas du tout.

— Il te fait peur?

— A en mourir.

— On ne peut le croire un bon génie?...

— Ce ne serait pourtant pas impossible.

— Si c'était un agent du diable!

— On peut en rencontrer sur sa route.

— As-tu pris quelques informations sur ce singulier personnage?

— Avant de vous avoir prévenue, je n'aurais jamais osé me le permettre.

— Comment s'appelle-t-il?

— Je l'ignore.

— Et d'où vient-il?

— Je n'en sais rien.

— En vérité, Nathalie, ce que tu me débites là me paraît appartenir au domaine des fictions. Je n'y comprends rien.

— Ni moi non plus. »

Les deux amies, arrivées au bord de la mer, se revêtent du costume des baigneuses. Na-

thalie, abattue et souffrante, n'est restée dans l'eau qu'un instant ; et la marquise, toute à sa jeune compagne, en est sortie aussi peu après. Le temps était serein, l'astre du jour brillait du plus vif éclat, la matinée était superbe ; et la plaine immense des mers, légèrement ridée par un vent frais et doux, reflétait l'azur d'un beau ciel.

Madame de Bentheim, se promenant sur la rive avec Nathalie, se plaisait à ramasser les cailloux variés et les petits coquillages qui roulaient sous ses pieds. Son aimable gaîté y trouvait matière à un examen amusant et à de piquantes remarques. Car, entre les choses de la matière et celles de l'intelligence, l'imagination et l'esprit trouvent souvent à faire d'étranges rapprochements; tout s'enchaîne dans la nature ; chaque chose y brille à sa place. La grève aride des mers a ses merveilles infinies comme le pré fleuri des vallons. Et qui en domine l'ensemble ? qui

l'étudie et le surpasse? La puissante pensée de l'homme.

« Madame la marquise! dit tout à coup mademoiselle de Norvillier, l'œil fixé sur les barques de pêcheurs qui sillonnaient au loin la mer. J'ai dans l'idée qu'*il* me regarde...

— Qui donc? mon enfant!

— Lui; vous savez!

— *Lui!* Nathalie, tu deviens folle.

— Je conçois que vous le pensiez. Mais que voulez-vous! J'éprouve en ce moment, je ne puis m'empêcher de le dire, cet embarras et cette gène qui me saisissent ordinairement lorsqu'il est en face de moi.

—Pure extravagance! ma chère; ton singulier monsieur n'est pas là. J'ai beau chercher de tous côtés, je ne vois qu'une plage entièrement déserte; aucune habitation; pas un arbre. Où se fourerait-il pour se cacher? Va! ton cerveau a des vertiges.

— Je ne me trompe pas, j'en suis certaine.

— Où donc l'aperçois-tu, Nathalie ?

— La-bas, dans ce bateau à voile. »

La marquise n'a pu retenir un long éclat de rire.

« Oui, bien certainement tu es folle. La barque de pêcheur que tu me montres est à une telle distance qu'il est impossible de distinguer s'il s'y trouve du monde ou si elle est vide.

— J'y vois pourtant un homme, Madame. Regardez bien : il est debout.

— Il est à mes yeux de la grosseur d'une mouche. Tu vas sans doute aussi me peindre en détail l'expression de physionomie de ce ciron marin. Ce sera vraiment curieux. Quelle longue vue est la tienne !

— La sienne est bien plus étendue.

— Très-bien : Je comprends maintenant.

Ce monsieur a un télescope; il te voit comme à quatre pas; et tu as deviné tout cela par intuition. Bravo! l'évènement se complique; et la nécromancie s'en mêle.

—Vous vous moquez de moi : cela ne m'étonne pas; j'en ferais peut-être autant à votre place. Avouez cependant que ce bateau a quelque chose d'original et de particulier. Tandis que tous ses pareils vont çà et là, de droite et de gauche, fendant les flots d'un air occupé, lui seul est immobile à sa place. On dirait un navire de carton attaché avec des clous sur une mer de théâtre. Là, en face, il ne bouge pas. Allons-nous-en!

— Très-volontiers. »

II

Le soir il y avait bal, dans la charmante salle bâtie naguère à Dieppe sous les auspices de la bonne duchesse. La marquise de Bentheim et sa jolie compagne, s'étant décidées à s'y rendre, y attirent tous les regards. Vêtue de blanc avec une élégante simplicité, mais

parée du brillant éclat de sa jeunesse et de ses grâces, mademoiselle de Norvillier, à son entrée dans l'enceinte des fêtes, a excité, comme de coutume, l'enthousiasme des hommes et la jalousie des femmes. Les fashionables du pays accourent papillonner autour d'elle. Son triomphe est au grand complet.

La salle était garnie de fleurs ; l'orchestre était remarquablement bon; le bal était animé. Nathalie se livrait gaîment aux charmes de la danse, et la marquise en paraissait ravie, lorsqu'au milieu des joies de la soirée, elle croit voir la figure de son amie changer d'expression, son sourire s'éteindre et ses traits s'altérer. Les regards de Nathalie, constamment baissés , semblent ne plus oser se porter sur l'assemblée. Madame de Bentheim, assise sur une banquette vis à vis de sa jeune protégée, est frappée d'une idée subite. Elle examine alternativement les personnes qui l'entourent; et, dans l'ombre, à travers la foule, presqu'en

face de sa compagne, elle aperçoit, au fond d'une embrasure de croisée, deux yeux bleus fixes et perçants, surmontés de longs sourcils noirs. Ils ne quittaient point Nathalie.

« Monsieur! dit la marquise à un élégant de la ville qui lui présentait ses hommages : Cette personne en noir! qui est-ce? »

Elle lui montrait l'inconnu.

« Un voyageur étranger, Madame.

— Le connaît-on? va-t-il dans le monde?

— Extrêmement peu, madame la marquise! il passe pour un être bizarre, et il l'est, j'en sais quelque chose. De plus, misanthrope et sauvage, il ne daigne parler à personne. On pourrait le croire muet.

— Il n'est pas aveugle du moins. Toutes ses facultés, Monsieur, ont l'air concentrées dans son regard. C'est une fixité fatigante.

— Je crois, Madame, que c'est une manie

insensée. Figurez-vous que, ce matin, je me trouvais sur le port près du phare, au moment où cet étrange monsieur se préparait à aller faire une petite course en mer sur un bateau pêcheur qu'il avait loué à cette intention. Le temps était magnifique : il me prit fantaisie de l'accompagner; et je lui en demandai poliment la permission, qu'il m'accorda sans trop de peine. Mais, quelle équipée j'allais faire ! et comme je m'en repentis ! Cet individu, pendant toute la promenade, ne fit pas la moindre attention à moi ; je n'en pus tirer un seul mot. Une lunette d'approche à la main, il ne cessa pas un instant de regarder la ville de Dieppe, et ses rochers et ses rivages. Dieu sait quelle investigation minutieuse, éternelle, et désespérante ! C'était à en mourir d'impatience, de colère, et d'ennui. J'en avais les nerfs contractés ; croiriez-vous que pour mieux se livrer au charme suprême de son gigantesque lorgnon, il a fait arrêter la barque, et qu'il nous a fallu rester, je ne sais

combien de temps, immobile et en panne, à le regarder se repaître la prunelle de je ne sais quelle perspective! Certes, je n'oublierai jamais le supplice bizarre auquel il m'a condamné là. J'en ai encore la fièvre, rien que d'y penser. Aussi, maintenant, ai-je une peur panique de ce particulier. Son aspect me donne des spasmes.

— Vous auriez dû, Monsieur, chercher à savoir ce qu'il contemplait avec une si persévérante attention.

— Il ne me l'a pas permis, Madame. Après m'avoir assuré, laconiquement, que sa lunette grossissait et rapprochait les objets d'une manière merveilleuse, il m'a déclaré froidement, comme chose toute naturelle, qu'il ne la prêtait jamais à personne, et que nul se s'en servait que lui. J'ai trouvé le procédé malhonnête; mais que faire avec un pareil homme! il ne s'astreint point aux usages; il se moque des convenances ; j'ai donc été forcé de pren-

dre ma torture en patience. Mais, dorénavant, ce me semble, j'aurai horreur des télescopes.

— Monsieur! quel est le nom de cet homme?

— Il porte le titre de comte. Je ne me rappelle pas bien le nom qu'on y ajoute : il m'a paru être Allemand..... ou Espagnol..... ou Russe.

— Et pourquoi pas Italien!

— Plusieurs disent qu'il est Anglais.

— Bon! vous allez finir par en faire un personnage fantastique. Il commence à m'intéresser.

— Ce n'était pas mon intention.

— Croit-on qu'il soit riche?

— Fort riche.

— A-t-il un grand train de maison?

— Mais oui. Des chevaux, des voitures, un chasseur, tout un attirail... sans oublier *les longues vues.*

— Ce dernier article est en effet de nécessité. Pourquoi voyager, Monsieur, si ce n'est pour regarder et pour voir !

— Être un observatoire ambulant !

— Pourquoi pas.

— Vous l'admireriez ?

— Mes sentiments, Monsieur, vont moins vite.

— Cet homme est absurde, Madame. Voilà maintenant sa vue braquée indéfiniment sur une contredanse ! il me met hors de moi avec ses contemplations mésséantes. J'aurais envie d'aller lui crever les yeux.

— Mais ce n'est pas vous qu'il contemple.

— Il fait parbleu fort bien, Madame : car j'irais lui en demander raison.

— Ce serait violent.

— Je suis outré. »

La contredanse se termine. Mademoiselle de Norvillier, se rasseyant auprès de la marquise, se plaint de l'extrême chaleur. Elle respirait avec peine; et ce charmant roseau, comme plié par un vent d'orage, semblait ne plus pouvoir relever sa tige. Jamais Nathalie, cependant, ne s'était montrée plus jolie.

La marquise quitte le bal; et des regrets universels ont suivi son départ. La soirée, dépourvue de son principal ornement, s'est terminée bientôt après.

« Nathalie, dit madame de Bentheim, rentrée chez elle : j'ai vu ton inconnu.

— Je le sais.

— Tu as donc aussi *des yeux de lynx*. Vous seriez parfaitement ensemble.

— Vous allez me railler encore ?

— Non : causons raisonnablement : ton *Argus*, ma chère, est fort riche.

— Eh bien !

— S'il voulait t'épouser ?

— Quelle idée, chère Madame ! Qui voudrait, dans ce siècle de spéculations et d'argent, me demander en mariage ? ma mère n'a rien... que des dettes.

— Tu es jeune, aimable et jolie.

— Trésors de romans, voilà tout.

— Ce n'en sont pas moins des richesses.

— Jamais personne, Madame, ne voudra se contenter d'une aussi mince dot.

— Qui sait ! cela s'est vu, mon enfant. Ton monsieur est un être à part ; jusqu'à présent, d'après sa conduite, il n'a d'*yeux* que pour la beauté. Je vous mettrai tous deux en rapport.

— J'ai peur de lui.

— Enfantillage.

— Non, non, ne me le présentez pas ! je ne veux pas de rapports avec lui. J'aimerais mieux quitter Dieppe.

— Comme tu voudras, Nathalie. Partons demain si bon te semble ; mais cette aversion pour un bon parti n'est pourtant pas chose naturelle. Ne dois-je y voir qu'un simple caprice ? ou bien, ton cœur serait-il pris ? J'ai peur que tu n'aimes quelqu'un.

— Moi !

— Ton petit cousin Albert.

— Albert de Quilon? non vraiment.

— Ce serait, du reste, une haute folie. Il est aussi pauvre que toi.

— C'est dommage ! Albert est si bon !

— Je n'aime pas cette exclamation de regrét. Puis, entre nous, il n'est pas beau.

— Qu'importe! il a des manières distinguées; il est plein d'esprit et de talents, il pourra faire son chemin.

— Oui, mais sur la route, en attendant, vous mourriez de faim tous les deux.

— C'est dommage! Albert m'aime tant!

— C'est un tort : c'est plus, une faute.

— Il ne se mariera jamais.

— Autre tort, s'il t'a dit cela. Et toi, franchement : ta pensée?

— J'ai pour lui l'affection d'une sœur.

— Pas plus?

— Je vous le jure, Madame.

— Tant mieux : tourment de moins dans ta vie. »

Peu de jours après cet entretien, la marquise de Bentheim, appelée à Munich par une lettre pressante de son mari, et croyant s'apercevoir que les eaux de Dieppe lui étaient contraires, ainsi qu'à Nathalie, faisait ses apprêts de départ. L'inconnu de Dieppe, à sa grande surprise, n'avait fait aucune démarche pour lui être présenté ; il l'évitait même avec soin. Les deux amies reprennent la route de Paris. Madame de Bentheim va ramener mademoiselle de Norvillier à sa mère; elle ira droit à St-Germain, puis, au châtean de St-Valère, et de là, enfin, à Munich.

Quel chagrin pour la ville de Dieppe, que la soudaine disparition de la jolie baigneuse et de sa protectrice ! Comme elles n'ont voulu donner aucune explication à leur éloignement précipité, les uns l'attribuent à un caprice sans motif, les autres à des raisons de santé, ceux-ci à des causes d'argent, ceux-là à des affaires de cœur. C'est à qui glosera sur l'évé-

nement. Les hommes sont inconsolables; mais point de désespoir chez les femmes.

La marquise de Bentheim, peu pressée d'arriver à sa destination, s'est résolue de voyager à petites journées. Elle visitera, le long du chemin, les lieux qui en vaudront la peine. Elle s'arrêtera à Forges, à Gisors, à Pontoise; et, pour aller de Dieppe à St-Germain, il lui faudra près de trois jours.

La première station ne lui a présenté qu'un médiocre intérêt. Forges à perdu son ancienne splendeur et sa vieille renommée. Ses alentours, couverts de bruyère, n'offrent que des sites sauvages, et rarement des vues pittoresques; tout y est lugubre et sans vie; le froid de la solitude et la tristesse de l'abandon s'y font sentir à chaque pas. La mode en fit jadis une terre promise, elle en a fait aujourd'hui une Thébaïde.

Arrivées aux belles vallées de Cérifontaine

et de Gisors, les voyageuses ont joui délicieusement des continuelles variétés du paysage. Partout des prairies et des bocages, à travers lesquels serpente la rivière historique de l'Epte, aux bords de laquelle Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion faisaient jadis assaut de vaillance. Là des châteaux, ici des fabriques ; partout abondance et richesse, partout le travail et la vie.

Madame de Bentheim et mademoiselle de Norvillier, errant au milieu des ruines admirables de la forteresse de Gisors, trouvaient un charme indicible à s'égarer sous les vieux portiques du château, à franchir ses larges fossés où des arbres centenaires élèvent leurs cimes hardies, et à parcourir ses galeries crénelées où tant de souvenirs abondent. Nathalie, mélancolique et rêveuse, suivait silencieusement, sous les remparts extérieurs, une allée tournante au milieu d'un bois, au pied d'un cercle de tourelles. Tout à coup elle pousse un cri ; inat-

tentive et distraite, elle venait presque de se heurter contre le chevalet d'un peintre, qui, assis en face d'une arcade à ogives, en dessinait l'architecture gothique. Ce peintre, au même instant, s'est levé; le regard de Nathalie a rencontré les siens. O ciel! c'est l'inconnu de Dieppe! l'homme aux yeux bleus et perçants! le mystérieux voyageur!

Elle a fait quelques pas en arrière; elle rougit et pâlit tour à tour; ses genoux fléchissaient sous elle. Un embarras, mêlé de frayeur, se manifestait sur ses traits. La marquise accourt à son aide.

L'inconnu, lui seul, est tranquille. Aucun trouble et pas le moindre étonnement ne se remarquent en lui. Vêtu d'une blouse élégante, il ne paraît vivement occupé que de ses pinceaux et de son art. Dérangé de son travail, il salue respectueusement les deux dames, replie son chevalet à la hâte, ne prononce

pas une seule parole, salue encore, et disparaît.

« Qu'en penses-tu, dit alors la marquise à sa jeune compagne en comprimant une extrême envie de rire. Nouveau chapitre à ton roman : la palette du peintre au milieu des vastes ruines de Gisors vaut, pour le moins, le télescope du marin, sur le petit navire de Dieppe. Il est original, le beau sire! Te fait-il toujours peur ?

— Un peu moins.

— Tu t'y accoutumes, ma chère; tu finiras par y prendre intérêt, peut-être même par l'aimer. Encore deux ou trois petites apparitions, bien ménagées, bien préparées, d'un goût délicat, d'un bon genre; et vous en viendrez, je le parie, à ne pouvoir plus vous passer l'un de l'autre. Je regrette seulement que, jusqu'à présent, tu n'aies pu encore que le voir : il te faudrait aussi l'entendre. Cet homme, qui n'agit comme personne, ne

doit pas parler comme tout le monde; j'ai bien envie de le mander près de moi, et, de suite entrant en matière afin d'abréger les longueurs, de lui demander une explication.

— Oh! non, non, je vous en supplie.

— Je peux, en tout cas, lui écrire il sera forcé de me répondre; et cela, du moins, nous fera connaître son style, à défaut de sa conversation.

— Non, non, ne lui écrivez pas!

— Mais il faut pourtant en finir; on ne peut pas traîner éternellement une situation romanesque : sachons qui il est, ce qu'il veut : arrivons à un dénouement.

— Ne faisons pas d'avances, Madame!

— Je m'en garderai, sois tranquille. Est-ce que je ne connais pas les hommes? Est-ce que je ne sais pas que, pour leur faire désirer

une chose avec fureur, il faut la leur refuser avec obstination ! J'ai un long passé qui m'éclaire : fie-toi à mon expérience.

— Vous croyez donc, chère Madame, que l'étranger de Dieppe aurait l'intention...?

— Ces messieurs en ont toujours une : l'essentiel est qu'elle soit bonne.

— Et vous pensez que son tableau...?

— A propos, l'as-tu regardé ?

— J'étais si troublée, si surprise !

— Peint-il avec talent ?

— Je ne sais.

— Avait-il commencé son ouvrage ?

— Je n'ai pas eu le temps d'observer.

— C'est-à-dire, mon enfant, que tu n'as examiné que lui.

— Je n'ai rien regardé du tout. »

La marquise, le jour suivant, continuant sa route vers St-Germain, descendait la rue escarpée de Pontoise. La cathédrale de cette ancienne ville de guerre étant un monument remarquable, les deux dames s'y sont rendues.

On était à l'issue de vêpres. L'église était encore pleine de monde, et l'orgue s'y faisait entendre. Madame de Bentheim et mademoiselle de Norvillier prennent place à l'extrémité de la nef sur des prie-dieu restés vacants ; et leurs regards admirent l'enceinte.

«Madame la marquise ! dit tout bas Nathalie à sa protectrice en la frappant légèrement du coude : tenez ! contre l'autel de la Vierge, regardez cet homme à genoux ! en vérité, *il lui* ressemble.

— Bah ! tu te trompes, Nathalie. Ton inconnu n'est remarquable et reconnaissable que par *les yeux* : or, tu n'as devant toi qu'*un dos ;* et ce dos n'a rien de saillant.

— *Rien de saillant!* tant mieux pour lui. »

La jeune fille souriait.

« Cependant, reprend gaîment la marquise, les bossus ont aussi parfois leur mérite : ils ont de l'originalité ; ils sont en quelque façon comme ton poursuivant : ils ne ressemblent pas à tout le monde.

— C'est lui! interrompt Nathalie. C'est bien lui! il s'est retourné.

— De notre côté?

— Oui Madame.

— De mieux en mieux, ma chère petite : cela nous promet encore une série de rencontres fortuites et d'aventures galantes. Le pélerin égaie la route. Quel dommage pour moi que toutes ses imaginations ne soient que pour toi seule! il m'aurait *romantisé* le voyage de Munich, qui, certes, en aurait

besoin ; mais te voilà au terme de tes courses; et toi parti, adieu l'imprévu.

— Madame, il se lève, il s'éloigne.

— Est-ce que tu voudrais le retenir ! Son plan se déroule avec grâce : un télescope, une palette, un chapelet, trois premiers moyens de succès convenablement choisis ; je vais attendre impatiemment le quatrième ; il devra surpasser les autres : je compte sur un *crescendo*.

— Le voilà qui sort de l'église.

— C'est dans l'ordre, il sait qu'on l'a vu. L'effet produit, il a dû fuir. C'est le pont aux ânes du genre.

— *Le pont aux ânes !*

— Ah ! l'expression te déplaît ? remarque-le bien, Nathalie ! te voilà sur le point de prendre sa défense. Un pas encore, prends-y garde ! et tu vas me dire : « Je l'aime. »

— Pour cela, non Madame, jamais !

— *Jamais!* mot absurde, ma chère : je me le suis toujours interdit, il ne convient qu'à Dieu... ou au diable. Or, je ne suis nullement le premier, et pas complètement le second.

— L'église se vide, Madame. Il fait froid.

— Tu veux t'en aller ? je comprends, nous avons vu ici, selon toi, ce qu'il y avait de plus intéressant et de plus curieux à voir. Allons ! à St-Germain maintenant. »

Le soir de cette même journée, Nathalie était dans les bras de sa mère ; et madame de Norvillier oubliait un instant toutes les tribulations de sa vie en pressant son enfant sur son cœur.

« Adieu donc! ma bonne petite, disait le lendemain la marquise de Bentheim à sa douce compagne : je pars avec regret pour Munich, d'autant que j'aime peu la Bavière. Je t'a-

voue de plus, que j'aurais été vivement curieuse de suivre le fil des inventions amoureuses de notre monsieur Dieppois, marin, peintre et religieux. Je suis persuadée que d'ici à peu il sera installé à St-Germain d'une façon particulière. Tiens-moi au courant des complications aventureuses où probablement il se lancera pour tes beaux yeux. Les siens, par malheur, me déplaisent : ils sont d'un bleu si clair, et si vif!... N'importe, il est riche, fort riche; et s'il pouvait te rendre heureuse.....

— Hélas! je ne le serai *jamais*.

— Entêtée! encore ce mot. »

Madame de Bentheim, toute en pleurs, serre une dernière fois Nathalie contre son sein.

« Adieu! » reprend la jeune fille.

Et leurs larmes se sont mêlées.

III.

Madame la marquise de Bentheim, bien que parfois un peu légère dans ses discours, et souvent un peu irréfléchie dans ses opinions, ressentait pour Nathalie une affection véritablement solide et profonde. Tout en plaisantant sur le singulier voyageur de Dieppe,

elle avait conçu l'espoir qu'il pourrait devenir un brillant parti pour sa jeune protégée, et qu'il ne serait pas impossible de voir le romanesque étranger en venir sérieusement à une demande en mariage. Elle avait cru devoir en conférer longuement avec madame de Norvillier; et, imbue de l'idée que la fortune était au moment de sourire à sa chère Nathalie, elle était partie pour Munich.

Le malheur aveugle comme la prospérité. Madame de Norvillier, s'emparant des illusions qu'avait fait briller à ses yeux la marquise, s'était fait répéter, dans ses moindres détails, tout ce qui pouvait flatter ses espérances; et la pauvre mère, après le départ de son amie, ne rêvait plus qu'à l'homme aux yeux bleus.

Cet homme, affirmait-on, *était riche*. Riche! et il aimait Nathalie : du moins, tout semblait l'annoncer. Hélas! et madame de Norvillier, criblée de dettes qui s'accroissaient

toujours malgré sa stricte économie, s'imaginait voir diminuer journellement l'intérêt de ceux qui jusque là l'avaient encouragée et soutenue. Quelle est l'affection qui ne se refroidisse, et la charité qui ne s'épuise ! Le moment semblait approcher où l'infortunée veuve, à bout de toutes ses ressources, et ayant lassé tous ses appuis, allait en être réduite, ainsi que sa fille, à mendier peut-être son pain.

Elle habitait à Saint-Germain la maison de madame d'Anglas, parente de son mari, ancienne amie de sa famille, et qui depuis longtemps lui témoignait un vif attachement. Elle ne doutait en aucune façon du cœur généreux de madame d'Anglas ; et cependant, soit que l'adversité rende injuste et défiant, ou soit que la présence des êtres souffrants finisse par fatiguer les plus nobles âmes, il lui semblait qu'à peine installée, tantôt chez une amie tantôt chez une autre, elle leur devenait une charge. Persécutée par cette pensée, elle se

tourmentait de tout et sur tout. Elle avait un caractère élevé, une âme ardente, un esprit fin. Sa vie était un long supplice.

Nathalie, établie à Saint-Germain depuis trois jours, travaillait un matin près de sa mère à son métier de tapisserie, lorsque madame d'Anglas, leur amie, accourt en toute hâte vers elles. Madame d'Anglas, élevée à deux cents lieues de Paris, et n'ayant jamais pu se défaire de ses premières habitudes, était éminemment provinciale. Son activité, toujours vigilante et souvent indiscrète, avait quelque chose de tracassier et de dangereux qui la compromettait dans le monde. Bien des maisons la redoutaient. Elle ne trouvait pas de plus suprême jouissance ici bas que d'être au fait de toutes les nouvelles du pays et de tous les caquets d'alentour; rien ne lui coûtait pour arriver à ce but. La gaîté qui, ce jour-là, rayonnait sur son visage, était une preuve que son insatiable curiosité venait d'être

éveillée par quelque évènement singulier.

« Savez-vous, très-chères! dit-elle, que le quartier est en émoi?

—Non : qu'avez vous appris de nouveau?

— Il est passé hier soir dans notre rue une superbe calèche de poste à quatre chevaux, avec un courrier galonné.

— Après?

— La roue de ce carosse a cassé à deux pas d'ici.

—A deux pas!

— Presque sous mes fenêtres. Puis, il est sorti de ce magnifique équipage, un voyageur de haute volée, un comte, un duc, un prince peut-être.

— Un prince!

—Il s'est d'abord arrêté pour faire raccom-

moder sa voiture, rien de plus naturel ; mais voici l'extraordinaire : dès que le travail a été fini, l'étranger qui, dans ce court intervalle, avait pris une subite passion pour la ville qu'il traversait, ou plutôt pour la rue où s'était brisé son carrosse, a déclaré, au grand étonnement des témoins, qu'il ne continuerait plus son chemin vers Paris ; que l'air, la position, la forêt et même le pavé de Saint-Germain lui paraissaient délicieux ; que, revenant des bains de Dieppe...

— Ah ! il revient des bains de Dieppe ! interrompt madame de Norvillier avec un tressaillement involontaire.

— Oui, continue madame d'Anglas ; et, préférant notre ville à celle qu'il vient de quitter, il a voulu louer de suite un appartement à demeure dans l'auberge la plus voisine. Il s'est établi là, en face.

— *En face !* s'écrie Nathalie. »

Elle a rougi jusqu'au blanc des yeux. Tout bas, elle et sa mère se disent : « *Logé là, en face! c'est lui.* »

Elles n'ont accueilli néanmoins la nouvelle de madame d'Anglas que par un froid silence; la réflexion, probablement, leur ôtait la parole; et d'ailleurs il fallait cacher le trouble qui les agitait. Leur amie poursuit en ces termes:

« Je serais bien curieuse de voir ce voyageur et d'entrer en relation avec lui. On le dit cependant peu communicatif. Il en est de même aussi de ses gens; ils ont reçu de leur maître, apparemment, l'ordre de garder le silence, car ils ne répondent que vaguement, et par monosyllabes, aux questions qu'on leur adresse. Se taire du matin au soir, ce doit leur être bien pénible.

— Pauvres gens! vous les plaignez fort? reprend madame de Norvillier d'un air inquiet et préoccupé.

— Certainement, continue madame d'Anglas. Mais il ne sera pas dit que ce monsieur s'établira impunément vis à vis de chez moi, sans que je sache à quelles fins. Il y a là dessous quelque chose. Où doit-il aller ? Qui est-il ? Bon gré malgré, je veux en être instruite. Depuis que j'habite Saint-Germain, il ne s'y est jamais rien passé de remarquable que je n'aie su, commenté, détaillé, approfondi et publié. Les mystères, c'est mon bonheur ! mais il faut que je les dévoile. »

La maîtresse de l'auberge voisine était connue de madame d'Anglas ; celle-ci va la trouver, et, sous le prétexte de louer, pour un de ses amis, quelques chambres de sa maison, elle entre en pourparler avec elle.

L'entretien roule sur l'appartement à choisir. On en a visité plusieurs ; on en a débattu les prix.

« Votre grand salon du premier! dit tout à coup madame d'Anglas, pourrais-je le voir ?

— Oui, Madame.

— Il n'est habité par personne?

— Si fait; un étranger l'a loué. Mais vous pouvez entrer un instant, car il est seul et sans ménage. Au surplus, je vais lui en demander la permission. Il me paraît d'une extrême complaisance; et, en lui apprenant qui vous êtes, je le suppose trop poli...

— Sans doute. Allez! je vous attends.»

L'hôtesse est demeurée assez de temps avec le voyageur pour le mettre parfaitement au courant du nom, de la position et des habitudes de la dame qui désirait voir son appartement. L'inconnu, le sourcil froncé, avait d'abord écouté assez impatiemment les premières ouvertures de l'aubergiste et ses récits dif-

fus. Puis, à de nouveaux détails sur madame d'Anglas, sa physionomie s'était éclaircie; un sourire gracieux avait éclairé ses traits; et le consentement désiré ne s'était plus fait attendre.

« Comment le nomme-t-on ? demande tout bas madame d'Anglas à l'hôtesse en entrant chez le voyageur.

— M. le comte de Hapsbourg.

— *Hapsbourg*! Maison royale d'Autriche. Le nom des empereurs d'Allemagne!...

— Il signe *Hapsbourg Romanof* (1).

— *Romanof!* en êtes-vous sûre? Maison régnante à Saint-Pétersbourg! le nom des empereurs de Russie!

—Ma foi! je prononce mal peut-être : mais c'est quelque chose comme ça.

— Il devrait ajouter *Stuart*, cela lui ferait trois noms de monarques.»

(1) Les Russes écrivent *Romanow*.

L'étranger s'avance gracieusement vers madame d'Anglas ; il lui montre lui-même son appartement; il est sobre de paroles, mais il s'exprime en termes choisis.

« Monsieur le comte, lui dit madame d'Anglas après l'examen achevé, me permettrez-vous de m'asseoir ? je crains de m'être un peu foulé le pied sur l'escalier. Je chancelle et je me sens mal. »

Le voyageur s'empresse d'avancer un fauteuil à l'amie de madame de Norvillier. Plein d'égards et d'attentions, il la comble de prévenances. La maîtresse de l'hôtel, dupe à un certain point de la prétendue entorse de madame d'Anglas, est descendue chercher un verre d'eau.

« Pardon, Monsieur! reprend la malade : je crains de vous avoir dérangé.

— Pas le moins du monde, Madame !

— Je suis votre voisine, Monsieur. J'ai vu de mes fenêtres, hier, l'accident arrivé à votre voiture. Vous auriez pu aussi vous blesser. J'en ai été inquiète.

— Merci.

— Les voyages sont rarement sans danger ; même en poste.

— Cela est vrai.

— Il faut bien connaître les routes. Monsieur n'est pas Français?

— Non, Madame.

— Monsieur arrive?...

— D'Allemagne.

— Monsieur le comte est Allemand?

— Non, Madame.

— Russe?

— Encore moins.

— Quels beaux pays à parcourir !

— Je les ai habités, Madame. Les deux langues me sont connues. Je n'ai cependant resté que peu de temps en Russie, je lui préférais la Pologne.

— Monsieur le comte est Polonais?

— Pas plus Polonais que Prussien. Berlin m'a charmé, je l'avoue : mais moins que la Grande-Bretagne.

— En effet, Monsieur le comte, le bruit a couru ici, depuis votre arrivée, qu'issu d'une famille anglaise...

—Erreur ! interrompt l'inconnu. Il est vrai, Madame, que j'ai un peu l'accent insulaire ; mais cela vient, je le suppose, de ma prédilection prononcée pour le langage et la poésie d'Ossian. On me le reprochait sans cesse à Florence, à Rome et à Naples.

—Mais, balbutie madame d'Anglas com-

mençant à s'effrayer elle-même de l'interminable série de ses questions, monsieur n'est pas Italien?

—Je serais plutôt Espagnol ou Portugais, Madame; car les capitales que j'habitai le plus autrefois, ce furent Madrid et Lisbonne.

—Vous savez donc parler, à la fois, l'allemand, le russe et l'anglais, l'espagnol et l'italien?

—J'ai visité tant de pays: la Suède, le Dannemark...

—Quoi, Monsieur, vous parlez danois?»

M. de Hapsbourg a souri.

« Oui, Madame, et même aussi *turc.*»

La rentrée de la maîtresse d'auberge a mis fin à l'espèce d'interrogatoire que faisait subir madame d'Anglas à l'étranger. L'inconcevable indiscrétion de la première ne pouvait être égalée que par le flegme inaltérable du second.

Jamais plus complaisante patience n'avait accueilli plus inconvenante curiosité.

Mais les réponses de M. de Hapsbourg étaient-elles de nature à inspirer une entière confiance? N'y entrait-il point de la moquerie? Oh! il suffisait de regarder la physionomie calme du voyageur et d'écouter son noble accent, pour se sentir, en dépit même de soi, convaincu de la vérité de ses paroles et de la franchise de son âme. D'ailleurs la voix publique était là. Les déclarations du comte étaient déjà hautement répétées et confirmées par elle; il avait l'opinion pour lui.

« Monsieur de Hapsbourg! dit madame d'Anglas en se levant, et après un salut plein de courtoisie, oserais-je, en qualité de voisine, et toute cérémonie à part, vous engager, dans le cas où vous séjourneriez ici quelque temps, à venir prendre le thé chez moi? Je reçois tous les mercredi.

—J'accepte avec reconnaissance. »

L'entretien s'est terminé là.

IV.

Une brillante soirée, le mercredi suivant, avait lieu chez madame d'Anglas. La majeure partie de la société de Saint-Germain, ayant ouï parler du comte de Hapsbourg, de sa richesse et de ses étrangetés, était accourue pour le voir. On savait qu'il devait se trouver à la réunion; et pas un invité n'y manquait.

Le salon étincelait du feu des bougies; plusieurs tables de jeu étaient dressées ; on distribuait déjà des glaces ; et le comte de Hapsbourg n'avait pas encore paru. Nathalie, plus pâle que de coutume, mais ravissante d'attraits et de modestie, tressaillait à chaque nom que prononçait le domestique en annonçant à haute voix. Madame de Norvillier, non moins agitée, et ne pouvant rester en place, allait et venait çà et là.

Des chuchottements malins commençaient à faire circuler dans l'assemblée que *l'illustre inconnu* ne paraîtrait pas ; on ricanait, dans plusieurs groupes, sur l'embarras, le désappointement, et presque la consternation de la maîtresse du logis. Sa pompeuse réunion, sans le personnage promis, n'était plus qu'une soirée manquée, une sorte d'attrape, *un fiasco*. Quelques personnes, ennuyées, menaçaient de se retirer : quand soudain la porte s'ouvrant, ces mots magiques retentissent :

« M. le comte de Hapsbourg ! »

Bruit, mouvement, désordre, tumulte.

L'étranger ne semble aucunement s'apercevoir de l'effet qu'il a produit. Il salue d'un air calme; sa mise est sans recherche ; son front est fier, son ton laconique; et quand chacun s'occupe de lui, lui ne fait attention à personne.

Le bruit s'était accrédité que le comte de Hapsbourg appartenait, pour ainsi dire, à toutes les nations, sans vouloir être d'aucune; et qu'il parlait toutes les langues connues, sans avouer au juste la sienne. Les érudits de St-Germain s'étaient empressés, en conséquence, de venir étudier l'homme universel. Ils lui adressaient, chacun à leur tour, avec le plus de ménagements possibles, une suite de diverses questions dans une quantité d'idiomes différents. L'étranger, résigné sans doute, en se rendant chez madame d'Anglas, à y faire

preuve d'une complaisance sans bornes, répondait avec froideur et mesure aux nombreuses interpellations dont, ailleurs, il eût pu s'offenser. Les hommes et les femmes s'étonnaient, à la fois, de la pureté de ses expressions dans toutes les langues, et de la dignité de son maintien dans toutes les conversations. Un murmure général d'approbation allait croissant autour de lui; la curiosité se changeait en admiration... concert unanime d'éloges; il a conquis tous les suffrages.

Mais un jeune homme, arrivé la veille à Saint-Germain, Albert de Quilon, cousin germain de Nathalie, était loin de partager l'enthousiasme qu'inspirait M. de Hapsbourg. Invité à la soirée de madame d'Anglas, il observait, à part, l'étranger; il épiait ses mouvements; il scrutait le fond de ses pensées; et le regard perçant de cet homme, son œil d'un bleu particulier, un je ne sais quoi de mystérieusement douteux répandu sur toute

sa personne, l'avaient vaguement effrayé.

Puis, rien n'échappe aux yeux de l'amour. Albert, passionnément épris de sa cousine, avait remarqué le trouble de Nathalie à l'arrivée du comte. Pourquoi cette vive rougeur alors que leurs yeux s'étaient rencontrés!... Pourquoi ensuite avait-elle pâli quand, la saluant d'un air froid, l'étranger avait passé près d'elle sans lui adresser la parole!..... Évidemment, selon Albert, elle et lui s'étaient vus ailleurs. « *Oui*, se dit-il, *ils se connaissent.* » Une voix secrète semblait l'avertir que la destinée de Nathalie allait dépendre de cet homme; et, soit à tort soit à raison, le sang s'est glacé dans ses veines.

Albert de Quilon n'avait reçu de la nature aucun avantage physique, hormis la force et la santé. Étranger à l'élégance des jeunes gens à la mode, il s'offrait dépourvu de toute prétention: simple et loyal, sincère et droit. Son éducation morale avait été remarquablement soi-

gnée : mais quant aux belles manières des merveilleux du *club Jockey*, il n'en avait aucune idée. Albert était si peu au fait des usages du jour qu'il eût regardé comme inconvenant et grossier d'aller fumer dans un salon et d'y jeter des bouffées de cigarre au visage des nobles dames ; il eût rougi, le candide jeune homme ! de boire et de jurer *en lion.* Enfin, oserait-on le croire, il trouvait, à part lui, que ce qu'il y avait dans la société contemporaine de plus anti-poétique, de plus insensé, et de plus ridicule, c'était l'espèce appelée *Lionne.* Pauvre Albert ! quel travers d'esprit !

Nathalie, pendant la longue soirée de madame d'Anglas, avait passé successivement d'une émotion à une autre ; les succès du comte de Hapsbourg l'avaient charmée sans qu'elle pût trop s'en rendre raison ; l'inquiétude douloureuse qui se peignait sur les traits de son cousin Albert de Quilon l'avait attristée

sans qu'elle se demandât pourquoi; enfin l'espérance agitée qui décomposait les traits de sa mère l'avait doucement attendrie sans qu'elle en approfondît la cause. Au fond de tout cela, que de peines!

Madame de Norvillier, remarquablement belle autrefois, conservait encore des charmes. Sa taille était haute et son maintien imposant, son teint avait de l'éclat et sa physionomie du mouvement. Ce soir-là, par amour maternel, elle s'était efforcée de mettre en jeu tous ses avantages personnels au profit de sa chère enfant; elle avait mis assez de recherche dans sa toilette pour qu'on pût lui croire encore un reste de prétentions. Elle s'était remémorée ses anciennes coquetteries pour plaire au comte de Hapsbourg. Madame de Norvillier se flattait que, parmi ses connaissances de Saint-Germain, tout cela passerait inaperçu. Erreur: tout cela était deviné; chaque mère l'avait comprise.

Élevée à ouvrir son âme à celle qui ne vivait que pour elle, Nathalie avait raconté à madame de Norvillier, dans ses plus minimes détails, ses aventures de voyage. L'infortunée veuve, déjà mise au fait des mêmes circonstances par la marquise de Bentheim, se livrait aux plus vives espérances. Nathalie était si jolie! Si jamais passion violente eût pu être allumée, en cette ère de calcul et de commerce, comme aux vieux temps d'amour et de chevalerie, c'était bien certainement par elle. Où trouver formes plus célestes! où rencontrer âme plus pure!

Madame de Norvillier s'était plusieurs fois assise auprès de l'étranger pendant le cours de la soirée, et avait appelé à son aide, pour le séduire, toutes les ressources de son esprit. Le comte de Hapsbourg accueillait ses avances avec une sorte de courtoisie reconnaissante: l'entretien ne languissait pas; et le visage animé de la mère de Nathalie peignait sa satis-

faction intérieure. Tout marchait au gré de ses vœux.

Et pourtant le noble étranger, à St-Germain comme à Dieppe, n'avait pas encore adressé un seul mot à la jeune fille.

« C'est singulier! se disait-elle en remontant le soir dans sa chambre, il me regarde et voilà tout! ne me parlera-t-il donc jamais? je ne connais bien de lui que ses yeux; et ses yeux, parfois, sont sinistres. »

V.

Madame d'Anglas, ainsi qu'on peut le présumer, avait reçu les confidences de madame de Norvillier; et les deux dames n'avaient plus qu'une même pensée : celle de parvenir à marier Nathalie avec le comte de Hapsbourg. Les chances étaient favorables,

l'étranger paraissait s'être fixé à St-Germain ; et certes le quartier qu'il habitait, la maison qui lui servait de demeure, le peu de ressources que lui offrait la ville, rien ne motivait le subit engouement qu'il avait manifesté pour son séjour. Il était donc clair et positif qu'un charme secret et puissant, le saisissant dans ses voyages, l'avait arrêté sur sa route. Et quel pouvait être ce charme ? nul autre évidemment que l'amour.

« Ma chère cousine ! dit un matin Albert à Nathalie, qui, seule, assise chez sa mère, brodait d'un air rêveur et distrait : il y a grand dîner aujourd'hui chez madame d'Anglas : vous savez sans doute pour qui !

— M. le comte de Hapsbourg...

— Justement, *le comte*... ou le prince : il a tant et de si hauts titres ! je n'aime point le *pas assez*, mais j'avoue que je crains le *trop*.

— Ainsi, répond gaîment Nathalie, si jamais j'épousais quelque personnage opulent et qu'il me couvrît de joyaux, vous trouveriez mauvais, en dépit du proverbe, que *la mariée fût trop belle!*

— Oui, si cette beauté fatale...

— Eh bien !...

— Cause de ses succès... devait la mener à sa perte.

— Mon Dieu! vous m'effrayez! Albert. Vous me parlez d'un ton qui me glace.

—Tenez! mon aimable cousine! il faut que je vous ouvre mon cœur. Votre mystérieux étranger, avec ses airs de potentat, ses grands noms et ses grands laquais, ce cosmopolite titré, qui sait toutes les langues de l'Europe et qui tient à toutes les puissances du globe, enfin votre *Hapsbourg Romanof*.... n'est qu'un aventurier peut-être. »

Nathalie, courroucée, l'interrompt.

« *Un aventurier!* quelle insulte ! et à quel propos ces soupçons! monsieur de Quilon, c'est indigne!

— Pardon ! vous l'aimez, je le vois; répond tristement le jeune homme. C'est tout simple! il passe pour riche. »

L'amertume de ces paroles retentit douloureusement au cœur naïf et compatissant de mademoiselle de Norvillier ; ses beaux yeux se mouillent de larmes.

« Non, Albert, je ne l'aime pas, répond-elle d'un ton ému, mais j'ai horreur des calomnies.

— Des *calomnies*! répète Albert ; allons, soit : vous le défendez. Le coupable, ce sera moi ; l'homme irréprochable, c'est lui.

— Injuste Albert !

— Prenez-y garde ! vous avez l'œil de la colombe, et lui, le regard du serpent.

— Autre erreur, monsieur de Quilon ! vers lui nul charme ne m'attire.

— Et cependant, Mademoiselle, s'il vous demandait votre main ?

— Il n'en est nullement question.

— Cela viendra.

— J'en doute.

— Et pourquoi?

— Il est riche, et moi je suis pauvre.

— Vous valez mieux que lui mille fois.

— Ses immenses biens!...

— Où sont-ils? oui, au fait, où peut-on les voir? dans quel hémisphère et sous quelle zône se trouvent-ils? on ne sort pas avec lui de l'inconcevable et de l'inconnu. Cela est beau dans

les fictions d'un poème; mais cela est inquiétant dans les réalités de la vie. Vous venez de me citer un proverbe; en voici un autre : *A beau mentir qui vient de loin.* M. de Hapsbourg, néanmoins, peut être véridique et loyal : mais, en attendant que les trésors de ce *Crésus* m'aient été clairement prouvés, je ne lui vois de positif qu'un langage à facettes éblouissantes, des laquais à mine équivoque et un carrosse à roue cassée.

— Encore des sarcasmes ! Albert.

— Ma cousine ! il se joue ici une double intrigue : l'une (et celle-ci vient de chez vous) travaille à vous faire faire ce qu'on appelle un superbe mariage; l'autre (et celle-là vient d'ailleurs) tend à vous faire tomber au pouvoir de l'inconnu de Dieppe. Or, les deux intrigues se croisent et s'aident : comment n'obtiendraient-elles pas un plein succès ! elles visent au même but.

— Voilà de singulières idées.

— Croyez-moi! ma pauvre cousine! si cet étranger vous épouse...

— Achevez!

— Gare à vous! plus tard. Nulle femme n'enviera votre sort.

— Mais il rendrait heureuse ma mère; il la tirerait du besoin; il lui rendrait les douceurs de la vie; il lui assurerait une position dans le monde...

— Et vous!...

— Je ne pense pas à moi.

— Mais, en pareil cas, cependant...

— En pareil cas, monsieur de Quilon, mon premier devoir serait de ne songer qu'à celle qui me donna la vie, et dont l'état me brise le cœur.

— Et vous sacrifieriez vos jours?

— Ce ne serait pas un sacrifice, je me dévouerais à ma mère.

— Nathalie!... chère Nathalie!... oh! si j'avais quelque fortune!... »

La jeune fille lui tend la main.

« Albert! j'eusse été trop heureuse. »

Et, se levant aussitôt de crainte d'en trop dire, elle court retrouver sa mère.

Quelques instants avant le grand dîner de madame d'Anglas, une nouvelle inopinée était venue déranger les combinaisons de madame de Norvillier. La vie de ce monde est-elle autre chose qu'une longue suite de contradictions, de désappointements et de supplices! Une lettre apportée, par un exprès, à madame d'Anglas, la mandait en hâte à Paris : il y était question d'une affaire de la plus haute importance; et le départ de cette dame avait été fixé de suite au lendemain matin. Contre-temps et désolation.

Voilà donc tous les projets de mariage si

habilement conçus et en si bonne voie de réussite, arrêtés tout à coup et peut-être brisés!.. Madame de Norvillier, obligée de quitter aussi St-Germain, va donc abandonner la partie au moment de la gagner! Hélas! que deviendront ses plans! la pauvre mère est consternée.

Cependant, la cloche a sonné le dîner. Les convives de madame d'Anglas se sont rendus avec empressement à son invitation; et M. le comte de Hapsbourg, assis à la place d'honneur, entre la maîtresse de la maison et mademoiselle de Norvillier, fixe l'attention générale.

« Monsieur le comte! lui dit une des nobles dames de la ville : avez-vous visité le château de St-Germain, le palais de Jacques Stuart?

— Non, Madame, je n'ai vu que son tombeau : le dernier, celui de l'église.

— Si M. de Hapsbourg n'a pas l'intention

de nous quitter encore, il devrait jeter un coup d'œil sur nos monuments.

— Je m'en ferai, Madame, un véritable plaisir.

—Notre terrasse est renommée, notre chemin de fer s'achève.

— Je les examinerai avec un vif intérêt.

— Nous avons des vues admirables.

— Si j'en ai le loisir, Madame, j'essaierai d'en crayonner quelques-unes : j'aime à dessiner en voyage. »

L'œil perçant de l'inconnu s'était à ces mots fixé sur Nathalie, comme pour sonder sa pensée en éveillant ses souvenirs.

« Mademoiselle de Norvillier aime-t-elle la peinture ? continue-t-il à demi voix avec un léger embarras.

— *Enfin !* murmure tout bas la jeune fille, il se décide à me parler !

— J'ai rapporté des vues de Dieppe, poursuit-il d'un ton moins ému.

— Et de Gisors, dit Nathalie.

— Quoi ! vous avez daigné remarquer !...

— J'ai cru vous voir aussi à Pontoise : vous admiriez la cathédrale?

— J'aime à admirer en voyage. »

Et une vive satisfaction s'est empreinte sur les traits de l'étranger. Nathalie, par degrés, se rassure ; elle le regarde, l'écoute; et l'entretien continue, entre eux, sans plus de trouble ni de gêne.

« Combien de temps, Mademoiselle ! devez-vous habiter St-Germain ?

— Demain matin, Monsieur, nous partons.

— Déjà !

— Pour affaires pressées.

— Et vous allez sans doute à Paris ?

— Oui.

— Vous y passerez l'hiver ?

— Je le suppose, Monsieur ; cependant la position de fortune de ma mère ne lui permettra peut-être pas d'y rester.

— Où iriez-vous alors ?

— Je ne sais. »

Le comte de Hapsbourg demeure plongé quelques instants dans une profonde rêverie.

« Monsieur ! lui dit un ingénieur des ponts-et-chaussées , si vous désirez voir les travaux du chemin de fer, je m'offre de vous y conduire. Cela pourra vous intéresser.

— Mille remerciements, Monsieur ! reprend l'étranger avec une sombre préoccupation : je le voudrais, mais je ne le puis ; je suis au moment de partir.

— De partir !

— Oui, dans vingt-quatre heures.

— Pour ne plus revenir ?

— Je le pense.

— Est-il possible ! interrompt avec surprise la dame qui, peu d'instants auparavant, engageait M. de Hapsbourg à visiter le château des Stuarts : mais, ce matin, vous n'aviez pas cette intention ! Vous me disiez même encore, au commencement du diner, que vous comptiez prendre des vues de St-Germain !

— C'est vrai, mille pardons, Madame. Je me trouve si bien ici que j'y oublie souvent... toute chose. Il est temps que je m'en éloigne, car je m'y oublierais moi-même. »

Mais ce brusque revirement d'idées n'avait pu s'opérer sans cause ; et cette cause ne pouvait échapper à la pénétration des convives. Madame d'Anglas venait d'entretenir vague-

ment une de ses amies de l'affaire qui l'appelait à Paris. Bientôt la nouvelle est répandue, que madame de Norvillier quitte St-Germain. Le départ du comte s'explique ; et au salon, après le diner, parmi les dames du pays, les propos suivants se débitent. On les tient tout bas à l'écart. Que de malignité! Écoutons.

« La petite est en bonne voie.

— Oh *bonne !* ma chère! qui sait. Chemin de traverse peut-être.

— Et pas d'église au bout!

— C'est possible.

— On mettra un mont d'or à la place.

— Sur un tas de boue! quelle horreur!

— *La boue!* n'allez pas l'insulter. On en a vu surgir des gloires. La boue est un terrain tout comme un autre, une position, un pouvoir.

— En effet, les anciens avaient imaginé des âges de métal, pourquoi ne créerions-nous pas l'âge de boue! C'est beaucoup plus facile à s'étendre.

— Mais non à prendre consistance.

— Ma belle! à propos d'âge et d'église, *ce Monsieur* est-il catholique?

— Elle a raison, c'est chose à savoir. Il est peut-être de toutes les religions, comme il est de tous les pays.

— Vous verrez qu'il professe toutes les croyances, comme il parle toutes les langues.

—Sans doute. Et, en conséquence, il pourra nous dire qu'il est l'église universelle, vu qu'il a en lui tous les cultes.

— Hors le vrai.

— Le diable en est là.»

Mais tout a une fin ici bas, les caquets

comme les diners. Peu de jours après le grand repas de madame d'Anglas, on ne s'entretenait presque plus à St-Germain du mystérieux étranger. C'était déjà un sujet usé, fatiguant et fastidieux. Les intelligences de la ville s'y étaient épuisées; et l'on avait passé à autre chose. Les habitudes de Paris courent aujourd'hui la province. Et la province : où commence-t-elle? A 50 ou 100 lieues de la capitale? Non : tout simplement, hors barrières.

VI.

Madame de Norvillier et sa fille, installées dans un petit appartement du faubourg Saint-Denis, repassaient tristement leurs souvenirs au fond de leur pensée. Hélas! réduites à se servir elles-mêmes, sans domestiques, sans soutien, elles se cachaient leurs pleurs l'une à

l'autre. L'avenir se dépouillait d'illusions et d'espérances. La misère la plus complète avançait à grands pas vers elles avec ses haillons et la faim. Pauvres victimes du destin! naguère elles s'étaient vues riches!...

Douée d'un caractère ferme, madame de Norvillier, se redressant devant le malheur, eût supporté sa pauvreté avec un noble courage et sans pousser la moindre plainte, si le sort n'avait frappé qu'elle. Mais voir sa ravissante Nathalie se dessécher et se flétrir, à la fleur de ses ans, dans la détresse et l'abandon, lorsque la nature lui avait prodigué ses plus irrésistibles faveurs : esprit, beauté, talents et grâces! ce spectacle lui brisait l'âme. Pauvre mère! elle avait deux fardeaux ensemble à porter. Oh! sa fille souffrait moins qu'elle.

Un matin, madame de Norvillier se livrait avec calme et résignation aux petits soins de son ménage, quand le bruit d'une sonnette se fait entendre. Obligée d'ouvrir elle-même sa

porte, elle aperçoit soudain, devant elle, le comte de Hapsbourg Romanof. Il vient savoir de ses nouvelles.

La mère de Nathalie, quoique prise au dépourvu, toute entière aux plus grossières occupations, sans toilette et en flagrant délit de misère, n'en a pas moins reçu l'illustre étranger avec cette aisance du grand monde que ne peut ôter l'infortune. Sa dignité dans son état d'abaissement n'était ni sans éclat ni sans grâce ; il semblait que, pour dissimuler son dénûment, elle rusait avec l'indigence. Elle savait trouver le secret d'anoblir la tristesse de sa position par la sérénité de son maintien. Car il y a quelque chose dans le malheur, quand le destin frappe injustement, qui grandit l'âme courageuse et qui la sort des rangs vulgaires. C'est un cachet de supériorité dont il vient frapper la victime. Il la marque d'un sceau divin.

Jamais le comte de Hapsbourg ne s'était

montré plus prévenant et plus aimable. Il sollicite humblement la permission de faire sa cour à madame de Norvillier pendant son séjour à Paris. Il désirerait vivement lui être à la fois utile et agréable. Il serait si flatté de trouver l'occasion de lui prouver son dévouement. Les expressions du noble étranger sont continuellement pleines de respect et de délicatesse. La conversation se prolonge.

« Mademoiselle votre fille, dit le comte avec l'accent du plus touchant intérêt, va peu, je le sais, dans le monde. Quel dommage pour les salons de Paris où elle serait reçue et fêtée avec transport ! La menez-vous, du moins, au spectacle ?

— Au spectacle ! hélas ! non, Monsieur. Ma fortune ne me le permet pas : elle nous a maltraitées si cruellement ! Il est un théâtre, surtout, où je regrette de ne pouvoir conduire Nathalie : c'est l'Opéra. Elle aime avec passion la musique. Elle a une jolie voix. Il lui serait

si utile, et elle serait si heureuse d'entendre chanter les grands maîtres!... Mais elle est faite aux privations. La souffrance est notre élément...

— Momentanément, Madame! interrompt le comte avec feu. Il est impossible que la Providence continue à vous persécuter. Ses épreuves et ses rigueurs n'ont ordinairement qu'un temps. La vie humaine se compose de bons et de mauvais lots qui se tirent l'un après l'autre. Ils se succèdent et alternent. Les coups funestes vous ont été portés, vous allez nécessairement arriver aux chances consolatrices. J'oserais vous le garantir. »

Madame de Norvillier sourit tristement. M. de Hapsbourg s'est levé.

« Une prière, Madame! reprend-il en se préparant à sortir : vous ne serez pas, j'espère, assez cruelle, pour m'affliger par un refus. On donne demain *Robert-le-Diable*, à l'Aca-

démie royale de Musique, avec l'élite des acteurs. Permettez-moi de mettre ma loge à votre disposition ; vous aurez ma voiture à vos ordres ; et vous me combleriez de joie. »

La voix du comte était si tendrement suppliante, et la peur d'un refus désobligeant était si fortement marquée dans l'ardente expression de son œil étrangement bleu, que madame de Norvillier ne s'est pas sentie le courage de prononcer un *non* positif. Elle se contente de lui adresser ces phrases banales et évasives de politesse et de remerciement, qui ne promettent que peu de chose et qui n'engagent à rien. M. de Hapsbourg se retire.

Nathalie, pendant la visite du comte, s'était tenue renfermée dans la chambre voisine. Une simple cloison de séparation lui permettait d'entendre ce qui se disait à quelques pas d'elle ; et, bien qu'elle cherchât, par discrétion,

à ne rien écouter, elle ne perdait pas un mot de l'entretien.

« Une loge au grand Opéra !... se répète la jeune fille. Quel bonheur si ma mère accepte ! »

Et ses yeux pétillaient d'espoir.

« Mais il ne m'a pas demandée, murmurent ses lèvres tout bas. Il n'a pas cherché à me voir. Cet homme m'étonne toujours. »

Puis, s'interrogeant en secret :

« Je ne l'aime pas, continue-t-elle, et pourtant, sans cesse, il m'occupe. Loin ou près, absent ou présent, il me poursuit et me domine. Il me fait l'effet du *Destin*. Heureux ou fatal : je l'ignore. »

Midi sonnait le lendemain à l'horloge de la paroisse, lorsqu'un chasseur en grande tenue se présente chez madame de Norvillier. Il lui remet silencieusement une lettre sous enve-

loppe avec cachet armorié, salue profondément et s'éloigne.

« Attendez un instant! lui dit la mère de Nathalie. Il faut, sans doute, une réponse. »

Mais, soit par mégarde ou par ordre, le beau chasseur n'écoute pas. Il a fui, il est déjà loin.

Madame de Norvillier rompt le cachet princier de la dépêche. Elle ouvre et lit. Sa fille était là.

« M. le comte de Hapsbourg offre à madame
« de Norvillier ses respectueux hommages,
« et la prie de vouloir bien accepter sa loge au
« grand Opéra. Ce soir, à l'heure du specta-
« cle, sa voiture et ses gens seront à sa dispo-
« sition. »

Le premier mouvement de la noble veuve avait été de prendre la plume et de refuser; mais la lettre du comte était sans indication

de demeure; et le messager était reparti. Où adresser une réponse? Comment la faire parvenir?...

Nathalie n'avait pu retenir un cri de joie à l'aspect du billet de loge. La pauvre mère ressent la douleur qu'éprouverait sa fille à un refus formel de sa part. Elle jouirait si délicieusement du plaisir que lui ferait goûter la représentation de *Robert-le-Diable*. Puis, quel mal pourrait-il y avoir à accepter, une fois seulement, la loge de M. de Hapsbourg? Cela ne tire point à conséquence; c'est tout à fait sans inconvénient. Il n'en résulte aucune obligation prise, aucun engagement contracté. Plus d'hésitation : le parti est pris. On ira au grand Opéra.

A sept heures moins un quart, une magnifique voiture avec cocher, laquais et chasseur, dorés sur toutes les coutures, stationnait à la porte de madame de Norvillier. La mère et la fille y sont montées peu après; et bientôt,

dans une des plus belles loges du théâtre, Nathalie, resplendissante d'attraits, attirait tous les regards de la salle.

Un murmure d'admiration s'était élevé, à sa vue, de l'amphithéâtre et du parterre. Mais la jeune fille, toute entière au charme du spectacle, remarquait à peine l'effet que produisait sa beauté; de temps en temps seulement, lorsque quelque bruit se faisait entendre au fond de sa loge, elle retournait précipitamment la tête pour saluer M. de Hapsbourg, et semblait se préoccuper un instant d'une pensée étrangère à la scène.

Cependant la soirée s'écoulait ; les premiers actes de Robert-le-Diable étaient joués; et le noble étranger ne se présentait pas. Nouvelle preuve de délicatesse et de bon goût. Il ne s'est pas cru en droit d'aller, sans autorisation préalable, s'informer si les dames de Norvillier étaient placées à leur guise et trouvaient la pièce à leur gré. Venir en quelque façon

quêter des remercîments lui eût paru, d'ailleurs, chose inconvenante; et le comte n'a point paru.

Le spectacle se termine. Nathalie, enchantée de sa soirée, n'avait cessé d'écouter avec ravissement les sublimes accords de Meyerbeer. La même voiture et les mêmes gens qui étaient venus la prendre chez elle, l'y reconduisent ainsi que sa mère. Elle avait fait un rêve enchanteur. Ses succès, bien qu'elle s'efforçât de n'y pas trop ajouter foi, l'avaient vivement émue. Elle s'était vue toute la soirée, au milieu de la musique et des lumières, dans une atmosphère d'encens. Elle avait savouré les jouissances de la richesse et de l'orgueil; et, comme d'un palais magique, elle avait régné sur la foule. Hélas! retournée sous son toit, quel changement et quel réveil! des murailles noires et nues; des meubles vieux et déchirés: point de feu, pas un domestique; un entresol à peine éclairé; le froid, le vide et la misère.

Nathalie, poussant un long soupir, tombe tristement sur un siège. Adieu les parfums et les fleurs, les hommages et les concerts, les enivrements et le luxe! plus d'admirations autour d'elle. Les brillantes illusions se sont évanouies, la sombre réalité demeure. Les délices d'une soirée passagère n'ont que mieux fait ressortir les horreurs d'un dénûment perpétuel. Sa tête se baisse, elle pleure.

Voilà donc où a mené le plaisir d'un moment : à un redoublement de souffrances! Madame de Norvillier, le cœur navré, mais dissimulant sa douleur, s'est bien promis en secret de ne plus désormais laisser retourner sa fille au milieu des enchantements de la vie, à moins que ses destins ne changent. Ces enchantements, en effet, prodigués aux privilégiés de la fortune, ne sont-ils pas d'amères railleries pour les malheureux de la terre! La pauvre mère a senti tout ce que le contraste avait de poignant pour sa fille, lorsqu'admise

un instant dans Éden, il lui fallait rentrer au désert. Elle aussi, elle pleurera ce même soir, mais un peu plus tard et lorsque Nathalie dormira. Jusque là son front sera calme, et son sourire sera doux.

Trois jours se passent, point de visite du comte. Madame de Norvillier, ne pouvant renoncer encore tout à fait à ses espérances de Saint-Germain, bien qu'elle n'osât plus s'y abandonner avec confiance, attendait M. de Hapsbourg. Chaque fois que s'agitait la sonnette de son appartement, elle se sentait tressaillir. Du matin au soir, elle s'efforçait de donner à sa demeure une sorte de tenue, un air d'ordre et de propreté, une apparence de bonne façon. Mais que de difficultés à vaincre! que de fatigues à braver! la misère n'en diminuait pas; et les peines s'en accroissaient.

Les dernières ressources de la veuve étaient épuisées. Plus de bijoux à mettre en gage. Aucun reste de sa splendeur passée à vendre

au rabais à des juifs. On n'acceptait plus ses billets. L'infortunée se voyait sur le point d'en être réduite à implorer les secours du bureau de charité de son arrondissement; et, pour comble, elle avait des dettes.

Madame de Norvillier descendait l'étroit et sombre escalier de son entresol, quand M. de Hapsbourg s'offre à elle. A la fois surprise et charmée, elle remonte chez elle avec empressement. Mais, pendant sa courte absence, ainsi que cela arrive presque toujours en pareil cas, un désordre affreux s'y était passé. Le mauvais poêle de son antichambre avait rempli l'appartement d'une épaisse fumée. Un porteur d'eau de mauvaise humeur venait de renverser le contenu de l'un de ses seaux contre la fontaine filtrante qu'il devait remplir. Le chien de la portière, entré dans la première petite pièce servant de salle à manger, y avait cassé une pile d'assiettes venues du restaurant voisin. Le réduit devenait taudis. Madame de Nor-

villier, atterée, n'a pu trouver un mot à dire. Le plus morne découragement la saisit; elle s'assied et fond en larmes.

M. de Hapsbourg, attendri, cherche en vain quelques paroles consolatrices. Il est si difficile, en face des grands revers de la fortune, et touchant à certaines plaies, de trouver les mots convenables! Lorsqu'on croit adoucir, on blesse. On espérait toucher le cœur, on n'a frappé que l'amour-propre : et l'amour-propre est, à la fois, de tous les sentiments d'ici bas le plus susceptible et le plus vivace. Il s'éteint le dernier chez l'homme, après y être entré le premier. C'est continuellement qu'il s'irrite, et c'est rarement qu'il pardonne.

« Mille remerciements! monsieur le comte; dit la mère de Nathalie après un long moment de silence, et d'une voix presque étouffée; vous nous avez fait passer une soirée charmante. Malheureusement de pareils moments ne pourront se renouveler. Depuis nombre d'années,

nous n'allons plus aux théâtres. Nous fuyons l'éclat et la foule. Vous voyez notre position. Ce n'est pas dans l'état où nous nous trouvons réduites, qu'il doit être permis de rechercher les jouissances du grand monde. Il est trop douloureux, ensuite, de retomber dans les privations d'une existence brisée. Que chacun reste dans sa sphère. L'obscurité, voilà la nôtre.

— Noble dame! répond le comte. Que j'admire votre courage! mais, croyez-moi, rien ne dure sur cette terre de variations et de bouleversements: pas plus les douleurs que les joies, et pas plus le mal que le bien. Qui sait ce que le sort vous réserve! »

L'accent et les paroles du comte avaient quelque chose de si persuadé et de si persuasif qu'ils tenaient de la prophétie. Le cœur maternel de madame de Norvillier battait avec violence..... Allait-il lui parler de sa fille? allait-il changer son destin?

M. de Hapsbourg, plongeant un regard incisif jusqu'au fond de son âme, y lisait comme dans un livre ouvert. Un léger sourire de satisfaction courait sur ses lèvres. L'infortunée veuve l'observe : mais l'inexplicable étranger, si habile à comprendre autrui, ne permet pas qu'autrui le comprenne.

« Votre petit entresol, Madame, reprend-il en promenant ses yeux autour de lui, est peu élégant, je l'avoue. Son loyer ne doit pas être cher, je suppose : quel prix en peut-on demander ?...

— Environ cinq cents francs, Monsieur.

— *Cinq cents francs!* répète le comte avec une étrange exclamation de surprise. Mais c'est trop cher, c'est un prix fou. Si vous aviez eu des amis, Madame; si l'on s'était donné la peine de vous chercher un logement, vous ne seriez, certes, pas ici.

— Monsieur! j'ai couru tout Paris, répond

la mère de Nathalie d'un ton plaintif et découragé. Je n'ai pu rien trouver de mieux... du moins à un taux si modique.

— Si vous le permettez, Madame, reprend M. de Hapsbourg en s'inclinant avec respect, je vous ferai connaître et louer un délicieux appartement, situé dans un des beaux quartiers de Paris, bien aéré, bien sain, bien gai...

— Mais à quel prix, monsieur le comte?

— Moins cher que le vôtre, Madame. »

Un sourire d'incrédulité mécontente répond à ces dernières paroles. L'étranger poursuit vivement.

« Vous doutez de mon assertion! voulez-vous parier?

— Volontiers.

— Vous perdrez.

— Ce n'est pas possible.

— Ma voiture est à votre porte.

— Eh bien !

— Décidons la question. Laissez-moi vous donner mes preuves.

— Et comment cela, je vous prie ?

— Souffrez que moi-même, à l'instant, je vous conduise au faubourg St-Germain ! vous y verrez l'appartement que je viens de vous décrire ; il vous conviendra, j'en suis sûr. Il est frais, élégant, commode.....

— Et à cinq cents francs ?

— Oui, Madame.

— Ce serait, en effet, curieux à vérifier.

— Et il y va de mon honneur. »

Le comte se lève à ces mots : il présente son bras à madame de Norvillier.

« Oui, continue-t-il d'un ton grave : ce se-

rait maintenant, Madame, m'infliger une véritable mortification que de refuser de me suivre. Ce serait un manque de confiance auquel je serais cruellement sensible. Vous ne pourriez vouloir m'affliger. Et d'ailleurs la vue d'un appartement n'oblige nullement à le prendre. Je ne vous demande, au surplus, que de prouver ce que j'avance. J'ai presque à me justifier du soupçon d'avoir voulu porter atteinte à la vérité. Or, quelque innocent que soit un mensonge, il me paraît un acte coupable. Je suis à vos ordres, Madame. »

La gravité cérémonieuse du comte, son air à demi offensé, sa prière qui tenait du commandement, tout en lui impose et subjugue. Madame de Norvillier n'eût pu résister à ses instances, sans compromettre en quelque façon ses espérances à venir, et sans manquer imprudemment aux lois de la reconnaissance. Elle accepte son bras; ils sortent.

« Encore parti sans me voir! se dit tout bas

Nathalie derrière la mince cloison qui l'avait séparée du comte et de sa mère. Encore une longue visite ! et pas un mot de moi sur ses lèvres : autrefois cela m'étonnait, aujourd'hui cela m'impatiente. Il ne m'était qu'indifférent, je crois qu'il va m'être odieux. »

Pauvre enfant, va-t-elle l'aimer !

VII.

Le cocher de M. de Hapsbourg s'arrête, rue de l'Université, devant un élégant hôtel, bâti entre cour et jardin. Madame de Norvillier, appuyée sur le bras du comte, descend de voiture à la hâte. Elle entre... en croira-t-elle sa vue !

L'appartement qu'elle vient visiter est au rez-de-chaussée, on y monte par un perron. Une serre chaude, entourée d'arbustes en fleurs, sert d'abord de vestibule et conduit ensuite à une jolie salle à manger en stuc, garnie de statues et de vases.

« Quoi ! l'appartement est meublé ! s'écrie madame de Norvillier confondue d'étonnement. Ceci, Monsieur, devient par trop fort : la plaisanterie passe les bornes.

— Rien ici, Madame, répond l'étranger d'un ton sévère et froid, n'est du domaine de la plaisanterie. Tout est sérieux où je suis, tout doit être digne où vous êtes. »

La mère de Nathalie, de plus en plus surprise, traverse la salle à manger. Un beau salon est devant elle. Les meubles y sont en palissandre à riches incrustations ; les murs y sont tendus en soieries de Lyon ; des tapis d'Aubusson y couvrent le parquet. Partout des

glaces et des bronzes. Une porte vitrée ouvre sur un jardin semé d'arbres verts. Deux chambres délicieuses, décorées avec un égal soin, sont à la suite du salon. A droite, un ravissant boudoir. Tout est frais; tout est de bon goût. Richesse et grâce, rien n'y manque. C'est comme un petit temple de fées.

« Monsieur le comte! où sommes-nous? dit madame de Norvillier dans une extrême agitation. A quoi bon visiter ceci? voyons l'appartement à louer!...

— Mais, Madame! c'est celui-ci.

— Comment! Monsieur! vous auriez la prétention de vouloir me persuader?...

— Je n'ai d'autre prétention, Madame, que celle de prendre vos ordres; et si vous refusiez de me croire.....

— Mais, Monsieur, ce rez-de-chaussée!... il ne saurait me convenir!...

— Si ce logement vous déplaît, j'en chercherai un autre, Madame.

— *Me déplaît!* ce n'est pas le mot; il n'est que trop charmant, au contraire. Son élégance, sa richesse!.. Monsieur, l'énigme a du piquant: voudriez-vous me l'expliquer?

— Rien de plus facile, Madame.

— Vous me permettrez d'en douter.

— Voici qui va tout éclaircir. Paris, Madame, est le lieu où les choses les plus extraordinaires deviennent tout à coup les plus simples. Ce qui paraîtrait ailleurs hors des limites du possible et du raisonnable, n'a souvent rien ici que de naturel et de sensé. Vous en allez juger par vous-même. »

« Un riche Anglais, récemment arrivé en France, s'était fait arranger, à sa guise, l'appartement que vous voyez. Il voulait que tout y fût d'une extrême recherche; et il allait s'y

installer, lorsque la mort d'un de ses frères l'a appelé précipitamment en Italie, où un grand procès et d'importantes affaires de succession le retiendront, dit-on, plus d'un an. La plupart des Anglais ont des idées bizarres: celui-ci tenait extraordinairement à son mobilier; il n'a pas voulu le revendre. Qu'a donc imaginé le milord? il a chargé le propriétaire de l'hôtel d'engager quelque dame de distinction, peu favorisée de la fortune, à s'établir dans son appartement jusqu'à son retour, pour y veiller sur ses beaux meubles. Elle promettrait des soins attentifs, et lui, il aurait le droit d'y compter. Pour ne pas blesser la délicatesse de la personne honorable qui consentirait à venir occuper sa demeure, on signerait un bail avec elle, et l'on y mettrait n'importe quel prix : quatre ou cinq cents francs, tout au plus. »

Le récit du comte de Hapsbourg, prononcé de l'air le moins apprêté et de l'accent le plus

vrai, sans emphâse et avec bonhomie, portait la conviction à sa suite. Madame de Norvillier, néanmoins, trouve mille objections à y faire; elle l'attaque, elle le combat; mais à toutes ses questions et à tous ses doutes, les réponses du comte étaient d'une précision exacte et d'une clarté sans réplique : rien d'embarrassé ni de louche; aucune expression évasive. Le propriétaire de l'hôtel est venu confirmer lui-même l'étrange histoire de l'Anglais. Madame de Norvillier, tout à fait persuadée, commence à regarder comme une faveur du ciel l'occasion inespérée qui la logera d'une manière si ravissante et lui rendra si douce la vie, ne fût-ce que momentanément. Le sort va lui sourire peut-être.

Elle a parcouru de nouveau le délicieux rez-de-chaussée dont les détails excitent l'admiration à chaque pas. Que de luxe! Quel goût parfait! Son étonnement n'est plus mélangé d'alarme. Elle contemple avec une sorte

d'extase la demeure enchantée qui lui est si merveilleusement ouverte. Quel contraste avec son logis! Sa fille chérie, sa douce et belle enfant, va se trouver enfin placée dans le cadre brillant qui convient à l'éclat de ses charmes. Oh ! n'y avait-il pas dans cette pensée de quoi ravir le cœur d'une mère ! de quoi égarer sa raison !

Remontée dans la voiture de M. de Hapsbourg, elle le remercie avec effusion de ses soins et de son intérêt. Le noble étranger s'est chargé de toutes les formalités à remplir pour passer et signer le bail. Il le rédigera lui-même. Tout est convenu et réglé. La mère et la fille, avant peu, auront quitté leur triste demeure.

Hélas ! encore un nouveau coup. Pendant la courte absence de madame de Norvillier, on venait de saisir ses meubles. Les huissiers et recors s'étaient emparés de son logis ; ils y dressaient des procès-verbaux, y apposaient des scellés, y établissaient un gardien ; et,

dans le dédale des procédures, y déployaient enfin sans pitié le luxe de l'inhumanité.

Tremblante de tous ses membres, et accroupie au fond de sa chambre, la pauvre Nathalie, baignée de larmes, emaxinait d'un œil hagard les sauvages civilisés qui, sans procédés, sans égards, s'emparaient de tout, devant elle, au nom de l'ordre et de la loi. Pour cette fleur si délicate et si belle, pour cette plante si frêle et si tendre, quels vents déchaînés! quel orage!

Madame de Norvillier, glacée d'épouvante, et se reprochant amèrement de s'être un instant éloignée de son enfant, court la presser contre son cœur. M. de Hapsbourg la suivait. Il regarde d'abord d'un air surpris la scène qui s'offrait à lui; puis, tirant à part l'homme de loi qui présidait à cette cérémonie judiciaire, il échange avec lui quelques paroles à voix basse. Soudain l'huissier salue humblement, fait un signe à ses acolytes, et, resser-

rant ses paperasses, s'éloigne en un profond silence La troupe noire a disparu.

« Ah ! monsieur le comte ! dit madame de Norvillier en couvrant son visage de ses mains, plus j'ai voulu vous cacher ma misère et mes malheurs, plus le sort barbare a pris plaisir à mettre à nu mes plaies devant vous. Quittez ce triste lieu ! Laissez-nous à nos peines ! je rougis de vous en avoir ainsi exposé le tableau lamentable. Oubliez deux infortunées ! Hélas ! que vous dirai-je de plus ! Mes idées se troublent, ma raison se perd. Humiliée, confuse, abattue, je ne sais quels mots je vous adresse... Oh ! Monsieur ! pardon et pitié ! »

Son mouchoir était trempé de ses pleurs. Nathalie, tombée à ses pieds, la consolait de ses caresses. Sa jolie tête, à demi cachée entre les genoux de sa mère , et ne se relevant par intervalles que pour implorer d'elle un sourire, avait une de ces expressions de suavité angélique que Raphaël, lui seul, eût

pu peindre. Le comte, ému devant ce tableau, demeure un instant immobile.

« De grâce! calmez-vous, Madame! répond-il ensuite à la veuve. Rien, dans ce qui vient de se passer devant moi, ne doit à ce point vous abattre; il n'est de déshonorant que le crime, il n'est d'irréparable que la mort; et les tribulations de la fortune ne peuvent ni désespérer ni humilier les nobles cœurs. Au surplus, pardonnez-moi mon indiscrétion : je me suis informé des causes de la scandaleuse visite de ce matin; et j'ai appris qu'il ne s'agissait que d'une dette assez peu considérable...

— Assez peu considérable! répète madame de Norvillier d'un accent douloureux; mais, Monsieur, la vente du mobilier saisi ne suffirait pas pour l'acquitter.

— Erreur, Madame! erreur complète. Il est à Paris des moyens assurés, non seule-

ment d'acheter des objets à moitié perte, mais de les vendre au double de leur valeur. Il ne s'agit que de s'y entendre. Les femmes, il est vrai, ne peuvent se livrer à ce genre de commerce qui ne convient ni à leur esprit ni à leurs habitudes. Veuillez m'accorder votre confiance, Madame; et je vous réponds de solder entièrement votre créance avec le prix de vos meubles; cela s'arrangera à merveille; et d'autant mieux, présentement, que, d'après le nouveau bail qui vous est proposé, vous n'avez plus besoin de mobilier, surtout de celui qui vous reste. Vous y consentez, n'est-ce pas?

— Monsieur!

— Je me charge de tout : des ventes et des paiements. Emportez d'ici seulement, et le plus tôt possible, les effets nécessaires à votre usage : linge, argenterie et bijoux ; le reste suffira à vos dettes...

— Mais tant d'embarras et d'ennuis!...

— Daignez me regarder comme un ami, Madame; et permettez-moi d'en mériter le titre.

— Hélas! Monsieur! que vous répondre! Tant de coups me frappent à la fois, et tant d'idées se croisent ensemble dans ma tête, que mes esprits ne sont plus à moi. Comment échapper aux abîmes! Où me réfugier! Que faire!... Une seule pensée me pénètre l'âme: c'est que la Providence, en vous envoyant à notre aide, a sans doute eu pitié de nous. Oh! oui! Dieu n'est pas inflexible! Et Nathalie a tant prié! J'obtiens un ami véritable; j'ai là un génie tutélaire. Le ciel ne permettrait pas que deux pauvres femmes abandonnées, telles que nous, soient toujours trompées sur la terre, et que jamais, devant leurs yeux, ne brille un rayon de bonheur!..... Monsieur, je m'abandonne à vous.

— Merci! noble dame! merci!»

On eût pensé, à son accent plein de reconnaissance, que le bienfait venait de la veuve ; et que le protégé, c'était lui.

« Et vous! reprend le comte avec trouble, en s'adressant à Nathalie.

— *Moi!* lui répond la jeune fille. Oh! merci aussi!..... pour ma mère! »

VIII.

Nathalie de Norvillier à la marquise de Bentheim.

« Depuis votre départ pour Munich, chère Madame, quel changement dans notre position! Vous aurez de la peine à y croire. Que n'êtes-vous ici pour jouir du bonheur de ma mère! Elle vous a raconté dernièrement, je le sais, comment elle a trouvé à se loger presque

pour rien dans un des plus jolis appartements du faubourg St-Germain. Eh bien! ceci n'est pas tout encore : M. le comte de Hapsbourg,... pardonnez si je griffonne à ce nom, mais je ne puis ni penser à lui, ni m'occuper de lui sans désordre et sans tremblement : m'expliquerez-vous cet état? N'importe! reprenons ma phrase. M. le comte de Hapsbourg vient de se conduire envers nous de la manière la plus délicate et la plus généreuse. Devenu témoin par hasard d'une saisie de mobilier à notre misérable entresol, il a voulu de suite se mettre à la tête des tristes affaires de ma mère; et, avec de vieux meubles qu'il a vendus un prix fou, il a payé toutes nos dettes. Cet homme est, pour nous, un sauveur. Quel cœur noble et désintéressé! jamais il ne s'occupe de lui. Il semble que c'est nous qui l'obligeons, lorsque c'est lui qui se dévoue. J'en suis attendrie jusqu'aux larmes; et de là vient, apparemment, les pleurs que je verse sans cesse : oui, je me les explique ainsi. Car, c'est bien vrai,

chère Madame, je n'ai jamais autant pleuré.

« Notre horizon pourtant est moins sombre. Nous sommes installées depuis huit jours dans notre nouvelle demeure, au milieu des fleurs et des parfums, sous des soieries et des velours, entourées de cristaux et de glaces. Il m'est avis, parfois, que je rêve. Pourquoi donc, au milieu des joies que je devrais ressentir, ai-je constamment le cœur gros, surtout lorsque le comte est là? Je cherche à me figurer que c'est le sentiment de la reconnaissance qui me fait cet effet; je m'indignerais contre moi-même s'il en pouvait être autrement. Et cependant, vous l'avouerai-je! tout en admirant ses vertus... Non, ce que j'allais dire est mal, et même faux, j'aime à le croire. Tenez! Voilà encore des larmes qui tombent sur mon papier. Je suis folle, chère Madame! excepté quand je songe à vous : oh alors! j'ai toute ma tête : je sens que j'ai un cœur, et que j'aime.

« A propos! M. le comte de Hapsbourg, qui vient souvent passer avec nous la soirée, se voyant poursuivi par les questions indiscrètes de mon cousin Albert de Quilon, sur son origine et sur son pays, a dit qu'il était de Munich : c'est la ville où vous demeurez. Je ne sais pourquoi j'en ai été stupéfaite : mais hélas! je suis si étrange. Rien de ce que fait et dit M. de Hapsbourg ne me paraît ressembler à ce que font et disent les autres. Peut-être est-ce un éloge, Madame? pour moi, je ne sais ce que c'est.

« Albert, je dois le déclarer, se conduit indignement envers notre bienfaiteur. On dirait qu'il lui en veut à mort de ses belles actions. C'est inouï tout ce qu'il s'imagine pour lui être hostile et désagréable. Il en est quelquefois absurde. Dans son entretien, lorsqu'il lui adresse la parole, il y a toujours je ne sais quelles expressions à double entente qui menacent et qui effraient. Je les écoutais l'autre jour. Croirez-vous à ce dialogue!

« — Robespierre, monsieur le comte, a laissé en France un neveu.

« — Je n'en sais rien, Monsieur, c'est possible.

« — On m'a assuré que ce neveu, portant un nom qui fait généralement horreur, s'est expatrié de lui-même ; et que, sous des titres divers, il va errant ici et là. Heureux de passer inconnu, cet homme a parcouru l'univers.

« — Il est donc riche?

« — Apparemment.

« — Et où le croit-on aujourd'hui ?

« — Caché dans quelque capitale : il en a habité *dix-huit*.

« — Alors, il en a vu moins que moi. Monsieur, j'en compte une de plus. »

« A ce mot, j'ai frémi, Madame. *Une de plus*, vous comprenez : le nombre fatal devant moi!... L'entretien a continué.

« — On affirme aussi, monsieur le comte, que cet héritier de l'infâme régicide n'a jamais pu se marier jusqu'à ce jour, vu que, cherchant à s'allier à d'honorables familles, il les a fait toutes reculer avec épouvante au moment de conclure, alors qu'il a fallu décliner son vrai nom, montrer des papiers et dresser des actes. Quelle est la femme parmi nous qui voulût signer : *Robespierre!*

« — Cet homme est à plaindre, Monsieur.

« — Vous lui porteriez intérêt?

« — Pourquoi non, s'il est malheureux. Il n'est pas, lui, l'homme du crime.

« — Il en a le sang dans les veines.

« — Libre à vous de le condamner.

« — Comme à vous, Monsieur, de l'absoudre. Vous défendez sa cause à merveille.

« — Moi, Monsieur ! pas le moins du monde. Et à quel propos, je vous prie!...

« — J'ai jugé d'après mes idées.

« — Il vous en vient d'étranges, Monsieur. Je dirai plus : de déplacées. Ce neveu de Robespierre, si neveu il y a, car tout ceci me semble tenir du roman, m'est complètement inconnu. En tout cas, le roman est triste ; et l'on eût pu mieux inventer. »

« Je ne saurais vous rendre, Madame, l'effet de ces dernières paroles. Le ton hautain, l'air digne et le sourire dédaigneux qui les accompagnaient, avaient pétrifié Albert. Écrasé par le regard imposant du comte, il sentait toute l'inconvenance de l'attaque, et toute la supériorité de la défense. L'accent bienveillant de M. de Hapsbourg adoucissait néanmoins la sévérité de son langage. Le coup frappait sans renverser; et, tout en blessant, épargnait. Albert méritait la leçon.

« Mais moi!... quel supplice pour moi ! j'ai

bien souffert... j'ai bien prié. Dieu et vous! venez à mon aide! »

« Votre dévouée,

« NATHALIE. »

IX.

Madame de Norvillier, entourée des soins prévenants du comte de Hapsbourg, se livrait aux plus douces espérances de l'avenir et jouissait avec bonheur du calme de sa vie présente. Chaque soir une foule de parents, d'amis et de connaissances, attirés par le bruit de son

changement de situation, venaient jeter un œil curieux sur son salon. Mais comment pareilles dépenses? il lui était arrivé des secours inattendus. Un notaire de Florence venait d'envoyer à la veuve quelques milliers de francs qu'un vieillard italien, qui se disait son parent éloigné, lui avait laissés par testament à son lit de mort. L'évènement était bizarre, il était même à peine croyable, mais il arrivait à propos : la fortune semblait, décidément, avoir cessé de poursuivre la mère de Nathalie. Malheureusement, en revanche, des bruits malveillants se répandaient contre elle. Ils n'avaient d'abord eu que peu de retentissement, on ne les murmurait qu'à voix basse, mais chaque jour ils prenaient plus de consistance : on commençait à parler haut. Et déjà, chez madame de Norvillier elle-même, les propos malins circulaient.

« Je vous en fais mon compliment, ma chère ! lui dit une parente éloignée : la vieille

baronne d'Ondral, votre salon est des plus coquets. Quels décors ! C'est *façon régence.* On en revient toujours à ces choses-là, n'est-il pas vrai ? sous une forme ou sous une autre.

— Vous croyez ? répond avec embarras madame de Norvillier. Soit : vous devez vous y connaître.

— Et votre histoire du milord Anglais ! poursuit tranquillement la même, en grimaçant un faux sourire et laissant voir un faux ratelier. Ses beaux meubles ! son petit bail ! Charmant bijou que cette anecdote ! Puis, vous la racontez si bien. Quel joli feuilleton cela pourrait faire ! . . . Neuf colonnes : Cherchons un titre.

— *Étude de mœurs contemporaines*, réplique un journaliste tout bas.

— *Pour l'instruction des familles,* ajoute un Conseiller à la Cour. »

Madame de Norvillier se lève, elle a voulu changer de siège. La baronne d'Ondral, la

suivant de l'œil à l'autre bout du salon, la montrait à quelques intimes.

« Et son vieillard italien! leur dit-elle à demi voix : ce célibataire attentif, qui, pour la tirer d'embarras et lui faire passer des fonds, meurt tout bel exprès à Livourne... ou à Florence... ou à Milan... le lieu ne fait rien à l'affaire : Avouez que c'est bien trouvé! Ce brave homme a-t-il agi avec dévouement! surtout avec bonne façon! Ainsi trépasser si à point! voilà vraiment du *savoir-vivre !*

— Pour moi, j'honorerais son nom, dit la femme d'un nouveau pair de l'accent le plus moqueur, si je savais au juste qui c'est. Mais au surplus, rien ne va mieux aux belles œuvres que les voiles mystérieux. Cela déroute... et fait rêver. Au demeurant, l'essentiel pour madame de Norvillier, est que l'argent soit dans la bourse : laissons le reste dans le vague. »

On entourait la vieille baronne, on formait un cercle à l'écart, et la médisance y trônait.

« Chère dame! demande une des plus malignes du groupe, est-ce que ce soir nous n'aurons pas l'insigne avantage de voir l'œil bleu de *l'Européen?* Car on ne saurait nommer autrement le fabuleux *cosmopolite* de céans. L'Europe entière et lui ne font qu'un.

— *Européen!* mais c'est une insulte! réplique madame d'Ondral : le caser, le cloîtrer ainsi, c'est lui voler effrontément les trois quarts du globe : l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

— Je suis de votre avis, mon cœur! interrompt, d'une voix chevrotante, la grand'mère d'un contre-amiral. Ce M. de Hapsbourg, à vous parler franchement, a eu beau m'affirmer l'autre jour que, fatigué de ses courses en *Amérique*, à la cime aigue des monts *Crapacs* (ce nom suave me plaît fort), il s'était dé-

licieusement reposé, peu après, sur le vaste plateau de *l'Asie :* moi, j'ai idée (peut-être à tort) que votre *Européen* est *d'Afrique.*

— Pourquoi ?

— C'est qu'au delà du grand désert de *Sahara*, il est, dit-on, des plages merveilleuses, une patrie d'enchantements, un royaume *de fictions;* j'aime à l'en proclamer le monarque.

— La pensée est originale, dit la fille d'un député.

— Beaucoup moins que l'individu, répond la baronne d'Ondral. »

Le cercle s'était resserré. Chacun y veut jeter son épigramme. Dans le monde, une perfidie à brillante enveloppe, une sottise bien parée, une méchanceté élégante, sont toujours assurées de faire fortune. La vieille baronne d'Ondral était tout à fait dans son centre. C'était autour d'elle à qui déchirerait le

mieux son prochain. Chacun, tout bas, veut être entendu. On parle vite; on parle à la fois. C'était un feu roulant de sarcasmes.

« A-t-il voyagé, ma petite! Je suis persuadée, moi, que M. de *Hapsbourg Romanof* est le fameux comte de Saint-Germain qui florissait sous *Ponce-Pilate*, et qui, devant la reine *Marie-Antoinette*, racontait sa délicieuse conversation avec *Cléopâtre*, sur le caractère de *Josué* qu'il avait beaucoup connu à *Jéricho*.

— Bon! nous voici tombées dans le surnaturel. Disons que c'est *le Juif Errant*.

— Mais oui. Cela expliquerait parfaitement ses prodigieux voyages. Le Juif Errant qui marche... qui marche...

—Et qui pourtant s'arrête parfois : car Nathalie enchaîne ses pas.

— Maintenant un conte de fées. Je parie que c'est l'*Oiseau Bleu;* et, pour preuve, voyez son œil !

— L'oiseau *couleur du temps?* pourquoi pas! Nouvelle explication claire et simple de ses explorations rapides. Il lui aura été aussi aisé, à lui, d'aller d'un antipode à un autre, qu'il a été facile à madame de Norvillier de passer d'un chenil à un palais. Il aura pu voler partout.

— Autre royauté : *les espaces*. Mais si on lui coupait les ailes ?

— Nous en chargerons Nathalie.

— C'est un habile oiseau, ma chère. Lui-même il travaille ses cages; et, certes, il les construit à merveille. »

Madame de Norvillier ne prêtait aucune attention à ces dialogues. Ils ne pouvaient, d'ailleurs, arriver à son oreille; et, cependant, bien que distraite, elle se sentait mal à l'aise. Quant à sa fille, elle riait avec ingénuité des plaisanteries qui se succédaient autour d'elle, et lui parvenaient de temps en temps. Son

âme, innocente et pure, ne pouvait rien comprendre à la perfide pensée qui dominait le salon. Aussi, nul trait ne l'avait blessée.

Il était environ neuf heures. Tout à coup une musique harmonieuse se fait entendre à l'extérieur. Elle part du jardin qui dépend de l'appartement. C'est un concert d'instruments et de voix. L'étonnement est général.

« Oh! oh! s'est écriée une dame. Ceci n'est nullement *africain*. Une *sérénade!* C'est espagnol.

— L'Espagne et l'Afrique se touchent, lui répond Albert de Quilon.

—C'est vrai, *aux colonnes d'Hercule*, reprend un militaire en retraite; et ceci est le *nec plus ultrà* de la galanterie. »

La pauvre Nathalie ne rit plus.

Sa mère, ne pouvant s'expliquer les chants

et la musique du dehors, allait se lever et sortir; mais, soudain la porte s'ouvrant, M. de Hapsbourg se présente. Il va éclaircir le mystère.

Ce jour était un double anniversaire : celui de la naissance de Nathalie, et, aussi celui de sa fête. Le comte ne l'avait pas oublié. Il s'approche de la jeune fille, un cadeau de prix à la main. C'était une riche boîte en laque, de forme turque, et ayant appartenu au grand seigneur. Il était surmonté d'un coussin en velours, sur lequel était brodé en pierres de diverses couleurs, une sorte de *salem* arabe, ou de *bouquet allégorique*. Chaque fleur avait un sens caché. L'ensemble formait une phrase.

Un vif incarnat colore les joues de Nathalie. Une pâleur mortelle y succède. L'anniversaire en est la cause; elle vient de se dire tout bas :

« J'ai donc aujourd'hui *dix-neuf ans !* »

Et sa physionomie peint l'effroi.

Le comte, en présentant son cadeau, ne lui adresse que peu de paroles : elles sont polies, mais froides. Rien de tendre dans son accent.

« Admirable! délicieux! s'écrient les dames du salon. Ceci respire le Bosphore.

—Arrière le Tage et le Nil ! reprend à demi voix madame d'Ondral. Notre *Cid!* notre *Pharaon !*..... Présentement le voici *Turc!*

— Non, non, le coussin est *arabe.*

— Dites-nous! monsieur de Hapsbourg ? lui demande Albert de Quilon : que signifient les fleurs du bouquet ? Elles ont, je suppose, un langage ?

— Oui, Monsieur, réplique le comte. Elles s'expriment en ces mots : *Vous êtes aimée pour la vie.*

— C'est bien *français* pour de *l'oriental*, riposte la vieille baronne. Monsieur de Hapsbourg, parmi nous, jette tous les pays dans le même sac, les mêle et n'en fait *qu'un :* c'est parfait!

— Combien de fleurs a ce bouquet? demande Albert à Nathalie. »

La jeune fille, pâle et distraite, les compte, la tête baissée. Ses lèvres ne remuent qu'à peine. Elle a fini, sa main tremblait.

« Il y en a *dix-neuf!* » répond-elle.

Sa voix avait un ton lugubre.

Le comte de Hapsbourg, doué d'une extrême pénétration, a vu d'un coup d'œil tout ce qu'il y avait à la fois de perfidie, de souffrance et d'embarras autour de lui. Madame de Norvillier ne pouvait dissimuler ses poignantes émotions, ni son enfant ses vagues alarmes. La société continuait ses piquantes remarques. Il prend son parti et se lève.

—Madame ! dit-il à la maîtresse de la maison avec une sorte d'appareil, permettez-moi de vous demander ce soir même un moment d'entretien particulier. C'est pour une affaire importante. »

Il y avait une haute intention dans cette demande imprévue, et dans la manière inusitée dont elle était faite. La mère de Nathalie, extrêmement surprise, sent battre son cœur violemment. Elle suit le comte en silence; l'entretien ne sera pas long. Assise au fond de son boudoir, elle paraît calme, elle écoute.

« Je connais l'esprit français, Madame : dit l'étranger d'un ton recueilli ; j'ai compris ce soir les fausses interprétations que pouvait donner sa malignité subtile à mon dévouement absolu. Mon devoir est d'y mettre un terme. J'ai un grand nom, de vastes domaines, des titres brillants, une fortune considérable, et, ce qui, selon moi, vaut mieux, une âme digne de la vôtre.

—Bien ! monsieur le comte, achevez.

—Vous avez dû comprendre, Madame. Ma franchise est brusque peut-être; j'aime mademoiselle votre fille, mon affection date de Dieppe, et je vous demande sa main.»

A ces mots pleins de droiture et de simplicité , madame de Norvillier , au comble du bonheur, trop émue pour avoir la force de s'exprimer, ne répond qu'en fondant en larmes; puis, se remettant par degrés, elle balbutie ces paroles :

« Vous le rappelez-vous, Monsieur ? Nathalie n'a rien... *rien* au monde.

— Tant mieux : je pourrai *tout* lui donner.

—Et sa mère...

—Sera la mienne.

—Ah, Monsieur! un mot sur ce point. Quant

à moi personnellement, ce qui est *sentiment*, je l'accepte : ce qui est *intérêts*, je le refuse.

—Vous aurez le droit, Madame, de présider au contrat de l'époux, mais non de mettre obstacle aux devoirs du fils.

—Assez, Monsieur ! ma fille avant tout. De grâce ! ma fille elle seule !... Terminons, je suis si émue ! Ce soir, dans l'état où je suis, je ne saurais quels mots prononcer, je craindrais de les mal choisir ; mon trouble, ma reconnaissance...

—Ah ! ce mot-là, je le repousse; Madame ! il ne va qu'à moi seul.

— Puis, Monsieur, vous le comprenez, il faut que je consulte ma fille : j'ai besoin, ainsi qu'elle, de quelques heures de réflexion. Demain, Monsieur, je vous attends : demain dans ma chambre à une heure : moi et Nathalie... à demain. »

Le comte de Hapsbourg s'incline.

« A demain ! volontiers, Madame. »

Il salue et s'est retiré.

Nathalie, l'œil fixé sur sa mère au moment où elle rentrait dans le salon, s'est sentie glacée jusqu'aux os. La physionomie bouleversée de madame de Norvillier peignait la surprise et le ravissement, il s'y mêlait aussi de la peur. On voyait que, toute entière à une idée qui la transportait de joie, elle n'osait en croire ses sens. La jeune fille n'a pressenti que vaguement de quoi il avait pu être question ; mais elle a compris qu'il s'était agi de sa destinée, et que l'entretien avait dû être solennel.

« Mon sort est fixé, se dit-elle : je le sens, c'est le jour, c'est l'heure. O mon rêve! *j'ai dix-neuf ans!* »

X.

Nathalie de Norvillier à la marquise de Bentheim.

« Oh ! chère Madame, quelle nouvelle viens-je vous annoncer ! monsieur le comte de Hapsbourg... je tremble encore en le nommant... m'a demandée en mariage !

« Lui, placé si haut ! lui, si riche ! il m'a pré-

férée à mille autres, moi, si peu de chose et si pauvre! Ah! il mérite bien qu'on se dévoue à le rendre heureux! mais suis-je digne de lui? ma conscience me dit que non. Tenez, je l'avoue franchement, il me semble que j'ai l'âme sèche et ingrate. Le comte est admirable pour moi : eh bien! je me demande à tout moment si je l'aime, et j'en suis encore à me répondre. Est-ce ainsi que cela se passe habituellement en pareille circonstance? éclairez-moi, je suis si ignorante. Ma nature est timide et froide, je n'ai jamais lu de romans; je sais seulement qu'il faut en arriver tôt ou tard à l'amour, et cela pour se marier. D'où vient donc que j'en suis encore à l'indifférence? j'ai peur de n'en jamais sortir. Cela peut changer néanmoins : n'est-il pas vrai, chère Madame?

« Ma mère a annoncé officiellement à nos parents et amis le coup de fortune qui nous arrive : nous nous attendions, comme de juste, à des félicitations sans fin. Jugez de notre ex-

trême surprise! personne n'a paru charmé. On a levé les yeux au ciel; on s'est agité sur sa chaise; on a eu l'air d'avoir la migraine; des chuchottements ont suivi, puis des clignements d'yeux, des soupirs : j'en suis restée muette et confondue. On m'a assuré depuis, que, surtout parmi nos amies, tout cela c'était jalousie. Dieu! que la jalousie est stupide! Comment ces dames qui ont tant d'esprit et de cœur, peuvent-elles vouloir, à la fois, manquer et de l'un et de l'autre!

« Cet excellent monsieur de Hapsbourg! ne s'avise-t-on pas de l'attaquer à tout propos, et surtout quand il n'est pas là! Mon cousin, M. de Quilon, malgré la sévère leçon qu'il a reçue, n'en est pas moins à la tête des calomnies. Cet Albert est incorrigible; et, du reste, je sais pourquoi : vous l'aurez aussi deviné. Le monde est bien méchant, chère Madame! dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ça lui fait à ce monde que monsieur de Haps-

bourg soit d'Europe, d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique. C'est sur ce texte qu'on s'acharne; eh mon Dieu ! pourtant, selon moi, les quatre parties du globe ne font rien à l'affaire. Si notre mariage a lieu, pourquoi cette question de pays ! l'essentiel est que nous nous aimions; après cela, demeurer ici ou demeurer ailleurs, qu'importe, pourvu qu'on soit bien ! pourvu qu'on soit heureux l'un par l'autre ! Albert déteste les étrangers, moi je ne déteste que les méchants, et encore je ne sais pas bien si je suis capable de détester quelque chose. Oh ! qu'il est triste, chère Madame, de ne pas savoir s'exalter ! et s'irriter et s'enflammer ! je voudrais connaître la haine, cela m'acheminerait peut-être à l'amour. L'apathie est chose si sotte : *sotte !* le suis-je tout à fait ? non, j'ai de l'esprit où vous êtes ; car je n'ai pas froid près de vous : car, là, je sens que j'ai un cœur.

« Votre dévouée,

« NATHALIE. »

La marquise de Bentheim à Nathalie de Norvillier.

« Tu vas me trouver stupide aussi, chère petite ! car la nouvelle de ton grand mariage ne m'a nullement causé la joie que j'aurais voulu ressentir ; ce n'est pourtant pas la jalousie, comme tu dois bien le croire, qui a produit en moi cet effet. C'est que, vois-tu, ma douce enfant ! ton futur mari a, dans sa conduite et ses manières, un je ne sais quoi de bizarre et de louche qui épouvante tes amis. Tu sais qu'à Dieppe, et en voyage, il était assez dans mes bonnes grâces ; en effet, ses étrangetés d'alors, au début d'une passion, me paraissaient commencer tes relations avec lui d'une manière originale. Mais ce qui se tolère, et même en quelque sorte s'approuve, aux premiers chapitres d'un roman, ne devient plus qu'impertinent et ridicule, si, en avançant en matière, rien ne change ni ne s'explique. Il est assez naturel qu'on finisse par s'impatienter de

l'impénétrable et s'alarmer de *l'inconnu*. Le mystère, en dépit de son charme, a toujours quelque chose d'équivoque, au fond duquel il est dangereux de se hasarder imprudemment. Ton étranger est d'humeur sombre; or, le sombre est presque le noir : et je suis l'ennemie des ténèbres.

« Voici qui m'a encore troublée. Tu m'écrivais dernièrement que M. de Hapsbourg se disait de Munich ; j'ai pris aussitôt de longues informations à cet égard : et qu'en est-il résulté ? qu'on m'a affirmé que jamais, en aucun lieu de la Bavière, on n'avait ouï parler d'un comte de *Hapsbourg;* qu'il n'était même pas présumable qu'aucun noble de ce royaume ait pu s'être permis de prendre un nom aussi illustre, un nom de maison souveraine ; enfin, que l'étranger de Dieppe, le soi-disant seigneur de *Hapsbourg*, pourrait bien... oserai-je achever... n'être qu'un chevalier d'industrie.

« Juge, ma chère Nathalie, de ce que j'ai dû ressentir lorsque, à la suite de ces tristes renseignements, ta seconde lettre m'est parvenue!... Tu l'épouses, cet étranger!... Rien encore, il est vrai, ne me prouve d'une manière irrécusable que M. de Hapsbourg soit un aventurier : loin de moi cette horrible idée! mais, néanmoins, j'écris à ta mère. Oui, je lui écris par ce même courrier, pour l'engager à ne rien précipiter, dans une affaire aussi majeure; à bien s'éclairer sur la famille et la position de son futur gendre avant de signer ton contrat; à songer enfin qu'il y va de ta destinée présente et à venir. Au surplus, je remarque avec une vive satisfaction que ton cœur est demeuré libre, et qu'en tout état de cause, il sortira de là sain et sauf.

« Ne t'affliges pas, mon enfant, de cette froideur que tu prends pour de l'insensibilité. C'est loin d'être un malheur pour toi : c'est, au contraire, une sauvegarde. L'amour, et j'en

sais quelque chose, est une des plus fatigantes tribulations de notre pélerinage terrestre. Ne te figure pas qu'il soit une nécessité du trajet : ce n'est qu'un accident de la route ; et il y en a, j'en sais encore quelque chose, qui versent dans ce mauvais pas. Tout bien considéré, tu devrais donc bénir le ciel de t'avoir donné l'heureuse faculté de passer dans la vie sans amour. La règle commune, c'est bien ; mais l'exception, c'est beaucoup mieux.

« Adieu, toute à toi pour la vie. »

La marquise de Bentheim à madame de Norvillier.

« Prenez y garde ! chère amie. Le mariage que vous projetez me cause de vives alarmes. Le comte de *Haspbourg Romanof* est inconnu, non seulement en Bavière, mais en Allemagne, en Prusse, en Pologne. J'ai écrit à Vienne, à

Prague, à Cassel, à Francfort, à Berlin, et même à Varsovie : pas un renseignement favorable. Votre merveilleux étranger, avec sa pompe et ses mystères, commence à m'être suspect. De grâce ! n'allez pas lui donner votre fille avant d'être parfaitement au fait de sa réelle position. Qu'il vous dise enfin ce qu'il est, d'où il est, quelle est sa famille. Il est vraiment inouï d'avoir toutes les langues du monde à sa disposition, et de ne s'expliquer dans aucune. Ce ne sont pourtant pas les moyens de se faire entendre qui lui manquent; il peut parler à toute la terre. Quoi ! ce monsieur a l'inappréciable avantage de pouvoir, sous toutes les latitudes, causer sans interruption et sans obstacle, avec les habitants de chaque hémisphère, du pôle arctique au pôle antarctique ! et ce monsieur reste muet !... c'est, en vérité, désastreux. Quant à moi, j'en suis consternée.

« Avez-vous remarqué son œil bleu?... Vous

ne sauriez trop étudier la couleur *lapis* de son regard : c'est d'un subtil à faire trembler. N'en riez pas! le miroir de l'âme n'est pas toujours une fausse glace. J'ai foi à l'expression des yeux.

« Votre inconnu passe pour riche. Il vous éblouit de son luxe, à ce qu'on m'écrit de Paris. Autre artifice peut-être. Aujourd'hui, en France, ma chère, les grands capitalistes ne font jamais tant d'étalage et de fracas, que lorsqu'ils n'ont plus rien dans leur bourse, et sont sur le point de manquer. Le faste et la faillite sont frère et sœur. Ils vont se tenant par la main. Ce serait touchant d'accord et d'union, s'ils ne portaient la foudre et la mort.

« Demandez donc à M. de *Hapsbourg Romanof* où sont situés ses vastes domaines? Priez-le d'exhiber ses titres. On ne se marie pas, parmi nous, on ne s'est jamais marié nulle part, sans apprendre préalablement à sa future à qui, positivement, elle aura l'honneur

d'appartenir, et sur quel terrain, loin ou près, s'établira la résidence conjugale. Qu'il s'explique enfin! qu'il se pose! Vous ne pouvez pas rester, sur le vague et dans les airs, à vous repaître de nuages et de fumée. Il faut *solidifier*, sans plus de retard, les fantasmagories du beau sire.

« Allons! un peu de caractère! Soyez ferme et tout ira bien. Croyez-vous qu'il n'y ait que ce *Hapsbourg* dans le monde, à supposer que c'en soit un, qui puisse épouser Nathalie?... Non, certes; il est encore ici bas, Dieu merci! de nobles cœurs qui s'enthousiasment pour autres richesses que celles de l'or; et votre fille, hormis la fortune, a tous les trésors de la terre.

« Adieu! au revoir, mon amie. Vous m'occupez nuit et jour. Je brûle de quitter Munich pour vous aller porter mes conseils. Jamais aucune affaire de mariage ne m'a tourné

la tête à ce point. J'y vois de si étranges choses! et j'en crains de si effrayantes!

« Surtout, n'allez pas vous presser! Songez que notre chère Nathalie n'a que *dix-neuf ans!* O mon Dieu! ce chiffre DIX-NEUF!... Mais n'allons pas tomber dans les superstitions; nous ne sommes déjà que trop au milieu des espaces imaginaires; n'importe! DIX-NEUF me fait peur. Nathalie vous aura sans doute raconté son fameux rêve. Je n'ajoute pas croyance aux songes, le ciel m'en préserve! Pourquoi donc y fais-je attention? Je ne rêve pourtant jamais, que lorsque je suis éveillée. A ce propos, très-chère dame, rappelez-vous que, pour une pauvre jeune fille, un mariage funeste est un éternel cauchemar!

« Mère! ne vous endormez pas! »

XI.

Un billet laconique et froid, venant du faubourg St-Germain, avait été remis un matin à M. de Hapsbourg; et, peu d'instants après, le comte entrait d'un air inquiet chez madame de Norvillier. Que lui avait donc écrit cette dernière? Quelques lignes cérémonieuses pour

lui demander un entretien particulier. L'étranger, surpris du ton de la lettre, accourt en savoir la raison.

Au premier coup d'œil qu'il a jeté sur la noble veuve, il pâlit, se trouble et recule. Elle a les yeux rouges de larmes. L'insomnie a sillonné ses traits. Un tremblement général agite ses membres; et la plus vive souffrance est empreinte sur sa physionomie.

« Monsieur le comte! lui dit la mère de Nathalie d'une voix à demi suffoquée. Me pardonnerez-vous les questions que je vais vous adresser?... Je me les reproche d'avance. Mais, hélas! Monsieur, je suis mère; et des devoirs sacrés à remplir... devoirs que ma famille m'impose... A peine oserai-je achever! Si vous saviez ce que je souffre!...

— Mon Dieu! Madame! quel langage! interrompt M. de Hapsbourg d'un air plein de compassion; que vous est-il donc survenu?...

Parlez! ouvrez moi-votre cœur! N'ayez ni défiance, ni crainte! C'est l'amitié qui vous écoute; c'est l'honneur qui vous répondra.

— Noble comte! j'en étais sûre. Eh bien! franchise entière et sans bornes. Ma fille est d'une ancienne maison; elle a de hautes alliances; ses parents ont su le mariage dont il est question pour elle, ils se sont cru le droit de s'en occuper; ils ont exigé de moi des renseignements détaillés sur le mari que je lui destine. Ils s'enquêtent de son pays; ils désirent connaître son origine; ils demandent où sont ses biens; ils veulent savoir quels sont les principaux membres de sa famille et où ils habitent; ils disent... ah pardon, Monsieur! je rougis de cet odieux interrogatoire; mais, je le répète hautement, tout cela ne vient pas de moi, tout cela m'a été imposé, et vous le comprendrez sans peine. Quant à moi, monsieur le comte, je n'aurais besoin d'aucune de ces informations qui me blessent et qui m'indi-

gnent. Je crois à vous comme à moi-même. Je vous accepterais pour fils, sans rien demander, rien savoir..... J'ai su apprécier votre âme.

— Madame!...

— Souffrez que j'achève. Les formalités que l'on veut, ici, que je remplisse, pour assurer le sort de ma fille et pour garantir son bonheur, me semblent-elles nécessaires? Non, Monsieur : je les désapprouve. N'ai-je pas une preuve évidente de votre généreux désintéressement dans le choix même que vous avez fait d'une pauvre fille sans dot! M'appartient-il de jeter un œil investigateur sur votre fortune, lorsque moi, je ne donne pas une obole à mon enfant! Mais encore une fois, cher Monsieur! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas moi qui suis en cause; ce sont les miens qui prennent ma place, les miens qui empruntent ma voix, les miens seuls qui vous interrogent. »

Un sourire tranquille et doux effleure les lèvres du comte.

« Je suis vraiment désolé, Madame, répond-il d'un accent affectueux et pénétré, de n'avoir pas su plus tôt les nouveaux chagrins que vous ressentez si vivement, j'y aurais déjà mis un terme. En effet, je conçois parfaitement les motifs honorables qui font agir votre famille ; et j'y applaudis le premier.

— Vous me rendez la vie, mon cher comte ! reprend la veuve avec transport. Mais dois-je m'étonner de vous voir tant de générosité pour autrui ? Votre âme est si grande et si belle !

— Allons ! dit gaiement l'étranger. Je suis sur la sellette : mon juge ! Interrogez : je vais répondre.

— *Ils disent*, poursuit la mère de Nathalie avec hésitation, qu'il est inconcevable de parler les langues de toutes les nations, sans dé-

clarer d'abord sa patrie. *Ils disent* qu'un jour ils vous ont ouï affirmer que vous étiez de Munich, et qu'ensuite, informations prises, le fait s'est trouvé... *inexact.*

— Madame! ils ont dû dire : *Faux.* Vous adoucissez l'expression.

— Quoi! vous riez?

— De leur erreur. Je n'ai jamais été sujet du roi de Bavière; je suis seulement né à Munich par un évènement fortuit. Ma mère, étant sur le point d'accoucher, se rendait de Varsovie à Milan par ordonnance de médecins; il lui fallait l'air de l'Italie. Les douleurs la prirent en route; et je naquis en Allemagne. Dix jours plus tôt, j'étais Polonais; trois jours plus tard, Italien. Je suis Bavarois si l'on veut.

— Mais enfin, Monsieur, continue madame de Norvillier d'une voix tremblante : quelle nation adoptez-vous? Quel est votre pays véritable?

— La réponse est des plus faciles. Rien d'extraordinaire, Madame. Je suis tout simplement... BULGARE.

— *Bulgare!* répète la veuve avec une inexprimable surprise où se mêlait une appréhension vague. Et votre famille?

— Est Valaque. »

La mère de Nathalie, l'œil fixé sur le comte de Hapsbourg, reste muette et consternée.

L'étranger sourit de nouveau.

« Je conçois, Madame, reprend-il de l'accent le plus naturel et le plus vrai, que le nom de mon pays vous ait étrangement étonnée. Bulgares et Valaques sont curiosités en France; nos fils du Danube y sont rares.

— Pays si loin!... si peu connu!... murmure à voix basse la veuve.

— Oui! *bien loin!* répète le comte. Mais le

temps arrive, Madame, où, grâce aux ailes de la vapeur, les distances, fabuleuses à force d'être lointaines, vont se rapprocher comme par enchantement, et où les bouches du Danube viendront fraterniser en quelque sorte avec les sources de la Seine. Alors plus de confins inconnus, plus de mystérieuses plages! Alors un peuple universel : semblables mœurs, et mêmes frères!

L'accent noble et le maintien imposant du Bulgare en prononçant ces derniers mots, a rasséréné le cœur de madame de Norvillier. La gravité tranquille du comte était à la fois douce et forte, naïve et fière, humble et puissante. Il continue d'un ton solennel :

« Pour vous, plus de secrets, Madame! l'heure est venue, je le vois, de vous révéler mon origine et mes destins. Préparez-vous de nouveau à des émotions imprévues. Mes aïeux portaient la couronne.

—La couronne! ô ciel!

—Oui, Madame. D'épouvantables intrigues les précipitèrent du trône, des nécessités politiques les condamnèrent à l'exil, la catastrophe fut complète. Oh! il se passe souvent dans l'intérieur des familles royales, et surtout au nord de l'Europe, des drames secrets et terribles!... Celui dont nous fûmes victimes, et sur lequel l'histoire s'est tue, ne peut être écouté sans frémir. Je vous le mettrai sous les yeux. Sera-t-il un jour publié?... laissons agir la Providence.

—Ainsi, Monsieur, chassés du trône?...

—Il nous fut tout ravi, hors l'honneur; en définitive, Madame, réduit au simple titre de comte, je n'en suis pas moins de race souveraine, mais d'une branche à jamais proscrite. Une fortune considérable, il est vrai, fut assurée, du côté de la Romanie, aux héritiers déchus des César : faible et misérable dédom-

magement à une souveraineté perdue. Les domaines de *Hapsbourg* et de *Romanof*, noms donnés par souvenirs de famille à nos châteaux bulgares et valaques, s'élèvent aux bords du Danube. *Hapsbourg*, qui a d'immenses revenus est une résidence de prince; et là, je l'espère du moins, je pourrai recevoir vous et mademoiselle de Norvillier, en fils de héros et de monarques. Hélas! que n'ai-je un diadême! Nathalie, le front couronné, serait si belle!... et moi si heureux! »

Le comte, en s'exprimant ainsi, se grandissait de tous les souvenirs de royauté dont il empreignait ses accents. Son front, levé avec fierté, semblait dominer la fortune; son port avait pris la majesté du rang suprême; et son œil bleu, se noircissant, pour ainsi dire, des sombres pensées de son âme, avait pris un nouvel éclat. C'était encore étrange et bizarre; mais, au milieu de ces révélations inouïes, son

regard vif et fantastique se trouvait en harmonie avec sa situation. Rien ne devait ni ne pouvait être ordinaire en lui ; le sceau royal et mystérieux qui semblait avoir frappé sa vie l'avait sorti des routes battues; et madame de Norvillier, immobile devant la singulière figure qui s'élevait ainsi, devant elle , environnée d'inconcevables grandeurs et de chutes plus grandes encore, restait interdite et tremblante.

Tout à coup le comte se lève; il n'a pas voulu sans doute effacer l'impression qu'il a produite, par la prolongation de l'entretien. Il prend la main de la veuve , la porte avec tendresse à ses lèvres, et balbutie tout bas : « *Ma mère !* »

Puis, changeant de ton brusquement :

« Madame, reprend-il à la hâte, demain matin, chez votre avoué, je déposerai confidentiellement, et sous la garde de l'honneur, les

actes authentiques qui prouvent ma naissance et qui constatent ma fortune; examinez-les vous-même; en attendant, je me retire ; et, me bannissant de votre présence jusqu'à ce que vous ayez décidé de mon sort, j'attendrai vos ordres chez moi.»

XII.

Nathalie de Norvillier à la marquise de Bentheim.

Tout est fini, chère Madame! encore quelques jours et je serai comtesse de Hapsbourg. Vous dire tout ce qui s'est passé ici depuis environ une semaine, cela me serait impossi-

ble. Il y a eu des accusations affreuses dirigées contre celui que je vais épouser. Il s'est passé d'étranges scènes; enfin, en dernier résultat, une explication solennelle a eu lieu entre ma mère et *lui*. Cette explication a été décisive; et il paraît qu'*il* y a été admirable, on peut même dire *sublime*. Si vous entendiez raconter la scène à ma mère, vous en seriez électrisée : tout l'échafaudage des calomnies élevé contre *lui* est tombé comme un édifice de cartes devant la clarté de ses révélations. Vous allez être bien étonnée : *c'est un prince*, chère Madame; le sang des Césars coule dans ses veines, sa famille serait même encore sur le trône sans des intrigues politiques et des mystères d'iniquité que je vous dévoilerai plus tard. Jamais drame ne fut plus intéressant et plus curieux. Enfin nous connaissons ses parents; et quant à son pays natal, nous savons tout, il est *Bulgare*.

« *Bulgare!* quel nom poétique!... le comte de

Hapsbourg a un château moresque aux bords du Danube, avec des pignons dentelés et des galeries à ogives. Je me figure que cela doit ressembler à l'Alhambra, il y a des jets d'eau sous les portiques. Il y en a peut-être même sur les tours : ce doit être d'un grand effet.

« Les descriptions du manoir crénelé de Hapsbourg ressemblent véritablement à celles des mille et une nuits. Le comte me mènera, de là, dans l'habitation d'un des membres de sa famille, sur les rives de l'Hellespont. C'est encore une superbe demeure; du haut de ses donjons je pourrai voir Constantinople. Mon Dieu! quel magnifique spectacle!... les minarets et les mosquées de la grande cité Mahométane ont des toits resplendissants d'or, peut-être même de pierreries; et là il y a toujours du soleil : j'en suis toute éblouie d'avance.

« C'est un peu loin, me direz-vous! mais

non : d'après ce qu'on m'affirme, il est présumable que dans quelques années nous pourrons, d'ici même, aller en bateau à vapeur jusques sous les murs de Hapsbourg. Le Danube en a déjà du côté de Vienne ; il en aura bientôt dans toute son étendue; et puis, pourquoi n'établirait-on pas en outre un chemin de fer en droite ligne, du golfe de Venise à la mer Noire, comme de Paris à Versailles ? cela nous mettrait presque en Italie. Vous verrez qu'un siècle ne se passera pas avant qu'il n'y ait des communications quotidiennes entre toutes les capitales du monde. Oh ! ce sera là un beau progrès ! à la bonne heure , celui-là ! qui sait si du castel de Hapsbourg, je ne pourrai pas, sous peu, aller, le dimanche matin, après mon déjeuner, entendre la messe à Ste-Sophie !... Le croissant et Allah s'en vont ; le Turc a pris l'habit français, le Français prend la barbe turque, on ne distinguera bientôt plus le *lion* de Tortoni du *fashionable* d'Andrinople;

et l'on ira, parfois, de Paris aux Dardanelles comme on va, de temps en temps, de la Madeleine au bois de Boulogne : ce ne sera qu'une question d'heures.

« Vous serez sans doute surprise, chère Madame, du ton de gaîté de ma lettre : mais je vois ma mère si heureuse de la brillante position qui nous attend, que mon âme en est dilatée. Oui, « *ma mère va être riche , elle aura fortune et repos , j'aurai assuré sa fortune,* » que ces pensées sont douces pour moi ! Après cela, que ma vie intime ne soit pas telle que je l'aurais désirée, qu'il y ait du vide en mon cœur, qu'importe ! ma mère avant tout ! je ne veux me compter pour rien.

« M. de Hapsbourg avait porté chez notre avoué une foule de parchemins. On a tout regardé , tout vu. Rien de plus clair que ses papiers, et de plus authentique que ses titres.

Ma mère, en sortant de chez son conseil, après une longue inspection, s'est empressée d'écrire au comte. Voici son billet : une phrase :

« Venez, mon fils! ma fille est à vous. »

« Mon sort est donc fixé pour jamais. Je ne vous parlerai plus, chère Madame ! du cruel sentiment... qui me manque : vous vous moqueriez encore de moi. Je vous l'assure cependant, je fais tout mon possible pour aimer *d'amour* mon futur mari : eh bien ! cela s'obstine à ne pas venir. Ma nature est incorrigible, je suis un bloc de marbre glacé sur lequel la chaleur n'a aucune prise; et pourtant il est admirable de prévenances et d'attentions pour moi, ce noble et généreux Bulgare!...

« Il m'a offert, l'autre jour, des bracelets en pierreries d'une prodigieuse valeur, avec d'admirables miniatures qui sont son ouvrage : car il peint comme un élève de Raphaël. En

outre, musicien habile, il chante et s'accompagne à merveille. Il fait aussi des vers, il écrit. Enfin, au vu et au su de tout le monde, il est peu d'arts où il n'excelle. Quel supplice que de ne pouvoir répondre à tout cela par une ardente affection! Que ma froideur est chose ingrate! pour me réchauffer, j'en enrage. Vains efforts! dépit inutile! ma rage même est à la glace.

« J'ai eu encore hier plusieurs saisissements imprévus : ce sont nouveaux traits de folie, mais j'aime à vous tout raconter ; cela me soulage le cœur. M. de Hapsbourg a fait présent à ma mère d'un cachemire des Indes qu'on évalue *quinze mille francs*. Le tissu en est merveilleux; c'est vraiment un cadeau de prince. Mais il l'a rapporté de *Golconde;* et ce nom, parmi nos amis, a provoqué d'étranges sourires; j'en ai été blessée..... à pleurer.

« Autre douleur, chère Madame : le comte a fait porter chez ma mère la corbeille de mariage. Je n'ai jamais rien vu de plus élégant et de plus magnifique; je n'ose vous en faire la description ; car, je ne sais pourquoi, j'en suis toute honteuse : il me semble qu'on m'a vendue et que j'ai là le prix de l'achat. C'est absurde, n'est-il pas vrai ? mais ce n'est pas tout, poursuivons : Il y avait, dans un coin de la corbeille, une ravissante petite bourse où M. de Hapsbourg avait renfermé quelques louis : la chose est d'usage, dit-on. Or, un ancien domestique de mon père, le fidèle et brave Morain , se trouvait là en ce moment. Ce vieux serviteur, qui voudrait entrer chez mon mari, à mon service (et je ne demande pas mieux), est sans place et dans la misère. J'ai pris vite un de mes louis et le lui ai glissé dans la main. Pauvre homme! il a pleuré de bonheur. Mais à peine m'avait-il quitté que j'ai voulu compter les pièces d'or qui restaient à ma disposition : on en avait mis *vingt* dans

la bourse. Hélas ! j'avais changé le chiffre. Il en restait juste *dix-neuf !*

« Vous comprenez, chère Madame !

« Adieu ! Priez pour moi.

« NATHALIE. »

XIII.

De nombreuses invitations avaient été adressées aux plus proches parents de Nathalie et à ses plus intimes amies pour une soirée de famille. Il s'agissait de la signature du contrat de mariage ; et personne n'ayant manqué à

l'appel, le salon de madame de Norvillier se trouvait plein de monde. La brillante corbeille du futur époux y était exposée aux regards. Nathalie paraissait rêveuse. Une contrainte visible, une froideur mal déguisée, se faisaient remarquer sur la plupart des visages. Madame de Norvillier seule paraissait rayonnante de joie. Le comte était froid, calme et grave.

« Vous avez là, Madame, un bien magnifique cachemire! dit un député à la mère de Nathalie. Il doit être d'un prix énorme. Quel beau travail! quel riche tissu!

— Monsieur! c'est un présent de mon gendre.

—Ah! oui, arrivé du *Mogol* : interrompt une jeune parente de la mariée avec un regard ironique. Parlez-moi d'un époux qui fait venir ses cadeaux de noce des côtes du Coromandel; voilà qui sort du genre com-

mun. Où peut-on être mieux... qu'au Bengale !

—C'est le pays des roses, Madame ! lui répond M. de Hapsbourg : vous y seriez dans vos domaines. »

Ces mots ont désarmé la dame : elle sourit au comte avec grace.

« *Bengale!* reprend Albert de Quilon d'un ton dédaigneux : il en vient de chétifs oiseaux.

— Monsieur, réplique l'étranger : la France a *l'aigle*, j'en conviens ; mais elle a aussi le *hibou*. »

Albert se contenait à peine : on le voit pâlir de fureur.

« Regardez, mes chères amies ! » dit Nathalie, d'une voix altérée, à plusieurs jeunes personnes qui l'entouraient. « Voici un car-

ton remarquable. Il renferme un habillement oriental d'un éclat éblouissant. Je l'ai essayé ce matin. On prétend qu'il me sied à merveille. »

Albert de Quilon, s'approchant de sa cousine, murmure à son oreille ces mots :

« Fi ! un vêtement d'Odalisque. »

Quelques dames ont chuchoté.

« C'est un costume d'opéra.

— Admirable pour un théâtre.

— Parfait pour les débuts d'une artiste. »

Nathalie, à moitié décontenancée, déployait machinalement les tuniques lamées d'argent, les ceintures en pierreries, les écharpes pailletées, et les turbans à aigrettes qui remplissaient le vaste carton. Tout cela scintillait au feu des bougies comme une toilette de fée.

— C'est le costume d'apparat des nobles dames Bulgares, dit la jeune fille troublée. M. de Hapsbourg désire que, pour complaire à son pays, je me conforme à ses usages. Il veut donc que, le jour de mon entrée solennelle au château de ses pères, je porte l'habit national. Cela me semble assez convenable.

— Elle trouve tout cela naturel ! dit à voix basse une vieille dame à sa voisine. Quelle crédulité naïve !

— Ma cousine ! reprend Albert en tirant Nathalie à l'écart : j'entends les propos qui se tiennent, et j'en étouffe de colère. Savez-vous le nom qu'on vous donne?

— Non.

—La princesse *Schéhérazade*.

— Eh bien ! répond la fiancée avec un sou-

rire ingénu. Ce nom-là me paraît joli : pourquoi vous met-il en fureur?

— Et sur votre mari, ma cousine, que de sarcasmes! Écoutez. *C'est un Calife, un comte bleu!* Chacun glose, chacun ricane.

— Laissez ricaner, mon cousin. Le *comte* a des yeux *bleus*, c'est vrai; mais le jeu de mots n'en est pas moins inconvenant et ridicule.

— Il l'est moins que l'habit bulgare.

— Soit. On rit de tout dans le monde.

— Hormis des drames... où l'on pleure.

— Serait-ce une sorte de prophétie, monsieur Albert! que vous auriez là l'intention de m'adresser? L'heure est mal choisie, ce me semble.

— A toute heure, Mademoiselle, on peut

crier, aux personnes en péril : *Prenez garde!*

— Vous me croyez donc en danger ? C'est m'en avertir un peu tard.

— Il serait temps, si vous vouliez. Vous n'êtes pas encore à l'autel. »

Nathalie soupire et s'éloigne.

Le contrat de mariage est présenté à la signature des assistants. La plume passe de main en main. Le comte de Hapsbourg, assailli de compliments et de questions, se renfermait en un silence poli qui ne manquait ni d'adresse ni de dignité. Sa réserve était gracieuse, et son laconisme courtois.

Un groupe d'hommes s'était réuni à l'extrémité du salon : ils observaient de loin l'étranger. Leurs malins propos continuent.

« *Il Bon docali* ne se compromet pas dans ses discours. Il a la gravité d'un Iman : c'est sans doute façons bulgares.

— Ou plutôt coutumes valaques.

— Oh! oh! mon très-cher! Vous avez déjà nuancé la différence à établir entre le bulgare et le valaque! Étude du genre baroque.

— C'est un travail tout comme un autre. J'ai demandé tout à l'heure au noble fiancé, en connaisseur des pays turcs, si son beau château de Hapsbourg était du côté de *Vidin* ou de *Nicopolis*, de *Kersena* ou d'*Ismail?* J'ai parlé du lac *Karasou*, du mont *Baskin*, du golfe *Baba*. J'étais superbe d'érudition bulgare; j'y jetais des flots de couleur locale en vantant à outrance les bords de l'*Esker*, et les forêts de *Ternobo*. Enfin, de même qu'il a dit un jour à madame de Norvillier : *Je suis tout sim-*

plement Bulgare, j'avais envie de lui crier : *Moi, Monsieur! je suis tout bonnement Bessarabe.*

— Bravo! Et qu'a-t-il répondu ?

— Rien; il a souri, voilà tout.

— Et pas un mot ?

— Quelques syllabes.

— Lesquelles ?

— Je n'ai pas compris.

— C'est toujours là la fin avec lui. »

Les parents et amis de madame de Norvillier causaient à part, pendant ce temps, dans d'autres parties du salon. Leur dialogue avait lieu à voix basse. Elles se montraient Nathalie.

« La pauvre enfant me fait compassion. Quel mariage !

— Et quel marié !

— Avez-vous ouï parler de Schubry ?

— Le célèbre brigand du Nord ! Le Cartouche de la Hongrie ?

— Oui : le *Sbogar* de l'Allemagne.

— Eh bien ! ce Schubry ! il est mort ?

— Pas du tout. Il est à Paris.

— Bah !

— Incognito ; sous de faux noms. Du moins, on en répand le bruit.

— Et vous en concluez ?...

— Moi ! rien.

— C'est singulier !

— N'est-il pas vrai ?

— Et nous avons signé ce contrat !

— Nous n'y sommes pour rien, ma chère.

— N'importe ! je me sens effrayée.

— De quoi ?

— Je ne sais. Mais j'ai peur.

— C'est qu'en effet nous sommes ici dans la région de l'étrange et de l'incompréhensible.

— Il est peut-être imprudent d'y rester.

— J'y suis mal à mon aise.

— Partons ! »

Plusieurs dames se sont levées. Elles se sont rappelé une foule d'obligations et d'engagements qui, ce soir même, les forcent à se retirer de bonne heure. Leurs félicitations à la

future mariée, en se séparant d'elle, n'ont rien d'expressif ni de vrai. La contrainte s'y fait sentir ; une sorte d'effroi s'y empreint. On se sépare froidement de part et d'autre ; et la soirée s'est terminée.

Chaque jour se passait ainsi. Le futur époux ne quittait pas sa fiancée d'un instant. Albert de Quilon, continuellement en quête de renseignements et de nouvelles, semblait chaque jour plus inquiet. Son regard, lorsqu'il le portait sur le comte de Hapsbourg, lançait des feux provocateurs. L'étranger s'en apercevait, mais sans trouble et sans émotion. Albert, désolé, s'était hasardé quelquefois à vouloir communiquer ses soupçons et ses alarmes à la mère de Nathalie ; mais ses insinuations vagues et que n'appuyait aucune preuve, étaient accueillies avec indignation. La porte allait lui être fermée ; il s'est décidé à se taire. Il observe, il gémit, il tremble.

« A quand la cérémonie nuptiale? demande-t-il un soir à M. de Hasbourg d'un ton bref et d'une voix sourde. Cette semaine, je suppose?

— Jeudi prochain, répond le comte.

— Oui, *jeudi*, répète Nathalie en remarquant avec un douloureux effroi la physionomie pâle et décomposée de son jeune cousin. Albert! viendrez-vous à l'église? »

Et il y avait, dans la question de la fiancée, un accent si tendre et quelque chose de si compatissant que le comte en a tressailli. Le regard des rivaux s'est croisé. Des deux côtés éclair menaçant. La haine y prélude aux vengeances.

— Monsieur le comte! dit madame de Norvillier à son gendre. Vous dont la voix a tant d'harmonie! chantez-nous quelque romance.

— Volontiers, répond le Bulgare.

— Monsieur! reprend Albert de Quilon. Un duo avec ma cousine! Celui d'*Othello* : le dernier!

— D'*Othello!* répète en pâlissant Nathalie... Albert! je ne le connais pas.

— Vous avez raison; *pas encore!* répond le cousin de la fiancée avec une étrange expression. Mais on peut apprendre si vite!...

— Mon cousin! je ne comprends pas, murmure tout bas Nathalie.

— *Desdémona!* le *Maure* est ici, répond Albert plus bas encore.

— Non, pas de chants, pas de romances! s'écrie mademoiselle de Norvillier, se levant avec précipitation de son siége. En ce mo-

ment, j'ignore pourquoi, la musique me ferait mal.

— A jeudi, les accords divins! reprend M. de Quilon avec une ironie funèbre.

— Oui, les orgues! » dit Nathalie.

La fiancée parlait au hasard. Son âme était terrifiée.

« Mais ce *jeudi!* poursuit Albert avec une sombre distraction : à quel jour du mois tombe-t-il?

— Au *dix-neuf*, » réplique le comte.

La future épouse tressaille.

— Quoi, le DIX-NEUF! répète-t-elle. Pourquoi ne m'en avoir pas avertie? *Le dix-neuf!* si je l'avais su!... »

La terreur se peint sur ses traits.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire dans ce nombre *dix-neuf?* demande le Bulgare étonné. Veuillez m'expliquer cette énigme.

— C'est un enfantillage, Monsieur! interrompt madame de Norvillier d'un air mécontent, et se hâtant de changer le sujet de l'entretien. Nathalie a des chiffres de prédilection; et le nombre *dix-neuf* n'en fait pas partie : au contraire. N'est ce pas véritablement un malheur? Mais à propos! l'anneau nuptial?... Il faut le préparer. L'avez-vous?

— Le voici, Madame! Tenez.

— Déjà! » s'écrie la fiancée.

Et Nathalie, saisissant la bague avec une précipitation inquiète, l'ouvre et lit sa date :

« Dix-neuf!... »

La pauvre enfant étouffe un soupir plaintif.

Elle passe sa main sur son front d'un air à moitié égaré. Sa tête se courbe... Elle pleure.

XIV.

Les moments s'écoulent avec rapidité. On arrive à la veille du jour fixé pour la célébration du mariage. Pourquoi donc Albert de Quilon n'a-t-il pas paru depuis plus de quarante-huit heures dans le salon de sa cousine? La fiancée, pâle et tremblante, avait remarqué

cette absence. Elle voyait approcher l'heure solennelle et décisive avec un tremblement involontaire et d'étranges pressentiments. Le Bulgare paraissait sombre.

Il était onze heures du soir. Une épaisse nuit couvrait la terre. Le comte de Hapsbourg est sorti de l'appartement des dames de Norvillier. Il retournait à pied chez lui. Ses voitures, devant servir apparemment à la cérémonie du lendemain, étaient restées sous leurs remises. Un vent froid sifflait dans les airs. La lune n'était point levée ; pas une étoile au firmament; rien que nuages et vapeurs. Un jeune homme, enveloppé d'un long manteau, attendait, dans la rue, le Bulgare. Il le guettait depuis long-temps. Il va droit à lui et l'arrête.

« Monsieur ! je suis Albert de Quilon.

— Chacun son nom, Monsieur ! C'est dans l'ordre.

— Oui, mais il en est de douteux ; il en est qui n'ont rien de vrai. Le mien n'est pas de cette nature.

— Je vous en félicite, Monsieur.

— *Comte de Hapsbourg Romanof !* on ne peut vous en dire autant.

— A moi ! Que signifie ce langage?

— Je sors, Monsieur, de chez l'ambassadeur d'Autriche.

— En quoi vos visites me regardent-elles, je vous prie ?

— Vous allez l'apprendre, Monsieur.

— Ici ! au milieu de la rue !

— Tout lieu est bon pour s'expliquer.

— Il faut d'abord se faire comprendre.

— Ce sera facile : écoutez. M. l'ambassadeur d'Autriche, à qui toutes les grandes maisons d'Allemagne sont connues, et qui s'est procuré les renseignements les plus détaillés sur la Turquie d'Europe, n'a jamais ouï parler des seigneuries de Hapsbourg et de Romanof. Il ne connaît nul prince bulgare. »

L'étranger sourit dédaigneusement : son geste est fier, sa voix assurée.

« Monsieur de Quilon, répond-il : vous êtes bien hardi et bien jeune ; mais vous aimez : l'amour vous égare : je vous répondrai donc sans colère. Si la cour d'Autriche n'a pas parlé à son ambassadeur des seigneuries de Hapsbourg et de Romanof, c'est qu'elle avait ses raisons pour se taire : raisons cachées, raisons d'État. Si le représentant de l'Empereur n'a pas vu mes domaines, c'est qu'apparemment il n'a jamais parcouru la Bulgarie, pays qui du reste n'appartient nullement aux souve-

rains de Vienne, et que leurs ministres ne sont pas obligés d'étudier. Si enfin l'ambassadeur Autrichien ne connaît nul prince bulgare, c'est que probablement les princes bulgares ne se seront pas donné la peine de rechercher sa connaissance. D'eux à lui, de toute manière, il y a loin, Monsieur, et fort loin. »

L'air calme et le ton digne du comte avaient un incroyable prestige. Ils ont agi sur Albert même; Albert s'est senti ébranlé.

« L'ambassadeur, Monsieur, reprend-il, ne vous a vu en aucun lieu.

— Rien d'étonnant, monsieur de Quilon : ni moi non plus, en aucun lieu, je n'ai vu l'envoyé d'Autriche.

— Cependant la Turquie d'Europe...

— Est mieux connue à St-Pétersbourg

qu'à Vienne; et puisque, hautement, sur moi vous voilà, Monsieur, bien ou mal, en voie ouverte de recherches, voyez l'ambassadeur de Russie! »

L'accent du comte, cette fois, était d'une ironie amère. Une fureur concentrée éclate dans la voix et sur les traits d'Albert. Il tire un écrit de sa poche; et, le présentant au Bulgare, à la clarté d'un réverbère :

« Monsieur le comte! reprend-il, ceci est-il de vous? Regardez!

— C'est mon écriture, Monsieur : répond froidement l'étranger. Comment avez-vous ce papier?

— Ce n'est pas là la question. Que vous l'ayez perdu par mégarde ou qu'on vous l'ait dérobé à dessein, le fait est qu'il m'est tombé entre les mains, et que j'ai lu son contenu.

C'est le brouillon d'une lettre écrite à l'un de vos confidents intimes; il y manque, il est vrai, la date et l'adresse; il ne s'y trouve que des phrases incomplètes et des révélations inachevées; mais ces phrases et ces révélations suffisent néanmoins pour aider à découvrir d'horribles mystères, et pour mettre à même de déjouer des machinations ténébreuses. Me les expliquerez-vous, Monsieur?

— Ah! monsieur m'impose ses ordres! reprend le Bulgare du ton le plus calme et le plus railleur. En vérité! la scène est bizarre. Voyons! poursuivons-la jusqu'au bout. Vous demandez?

— Lisez cette lettre!

— Quel ton! Vous avez juré d'épuiser ma patience. Allons, donnez! Monsieur! je vais lire. Soumission et mansuétude. »

L'air sardonique et méprisant dont ces mots

étaient accompagnés menaçaient d'une fin sanglante. Albert veut répliquer de nouveau. L'étranger ne l'a pas permis. Son geste est hautain. Il poursuit.

« Jeune insensé ! j'excuse l'inconvenance de vos discours en faveur de votre dévouement sans bornes à la famille Norvillier. Puis, je le sens, vous êtes à plaindre : celle que vous aimiez va m'appartenir ; et vos esprits sont en désordre. Mais finissons ! Je puis me lasser. »

Le comte de Hapsbourg se trouvait en ce moment près d'un hôtel magnifiquement éclairé. Il saisit le papier d'Albert ; et, appuyé contre une muraille, il lit à demi voix ces phrases.

« Quel supplice affreux, mon ami ! mon in-
« térêt pécuniaire m'impose l'obligation de *la*
« conserver vierge et sans tache ; mais mon
« ardent amour pour elle me crie : *Elle est à toi,*

« *si tu veux*. Conçois-tu tout ce que la tentation
« doit avoir d'irrésistible!... Que faire! Oh! je
« *la* trouve si belle!... Ne pourrait-on pas *tous*
« les tromper!... »

« Eh bien! » s'écrie Albert hors de lui.

Le Bulgare éclate de rire.

« Dieu! quel dommage! reprend-il : ma plume s'est arrêtée là. J'étais pourtant en beau chemin : cela avait de l'intérêt et de la verve. Jamais, foi de Bulgare! mon cher! je n'ai trouvé mes phrases si bien.

— Monsieur! trêve de railleries! Vous allez m'expliquer?..

— Volontiers.

— Je suis calme.

— Et moi plus encore.

— J'écoute.

— On va vous éclairer. Mademoiselle de Norvillier, Monsieur, vous a montré, je le sais, mes ouvrages de peinture. Eh bien ! le hasard, une intrigue, ou je ne sais quoi, vient de vous mettre en possession d'un de mes fragments littéraires. Cette page est celle d'un livre; et le drame aura deux volumes. Je suis peintre, écrivain, sculpteur; je passe pour musicien; j'ai étudié la chimie; enfin, j'ai cultivé tous les arts, comme j'ai appris toutes les langues. Etes-vous satisfait, Monsieur? Quand mon premier roman paraîtra, celui dont vous avez lu un fragment, vous me permettrez de vous en offrir un exemplaire : car, je viens d'en avoir la preuve, mon style vous fait impression. »

Albert, un instant confondu, ressaisit le papier du comte.

« Encore un sarcasme, Monsieur ! C'en est trop ! je n'y puis tenir.

— Poursuivez ! rien ne s'y oppose. Auriez-vous quelque autre accusation à formuler ? On est en train, pourquoi s'arrêter ! Nous avons commencé, achevons !

— Oui, Monsieur : oui, j'achèverai. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans l'étrange explication de votre lettre. Mais je dois vous répéter ce que l'opinion publique a répandu contre vous. Monsieur ! l'opinion vous frappe : on ne vous croit point un *Hapsbourg* d'Allemagne, ni un *Romanof* de Russie. On va plus loin encore, on affirme...

— Assez, Monsieur ! Quelqu'un va trop loin ; et ce quelqu'un, ici, c'est vous !

— Soit. Vous permettrez que j'achève.

— Non. Je n'aurais pas dû vous laisser commencer.

— C'est que vous pressentiez l'entretien !

— Non. C'est que je hais l'insolence.

— Les Bulgares ont de l'audace !

— Les Bulgares ont une épée.

— Très-bien. J'ai la mienne... et la leur. »

Albert, entr'ouvrant son manteau, en tire deux fers à l'instant.

« J'ai tout prévu, Monsieur : poursuit-il. Voici des armes ! Choisissez.

— C'est une attention qui me charme ; et je vous en remercie, Monsieur. Quand voudrez-vous vous battre ?

— De suite.

— Quoi, maintenant!... Quoi, *cette nuit!...*

— N'êtes-vous pas l'homme des ténèbres!

— Et vos témoins?

— Pas de témoins.

— Avez-vous choisi le terrain?

— Au boulevard des Invalides : nous en sommes à quatre pas.

— Il est plus de minuit.

— Tant mieux. A pareille heure, en ce quartier, tout est désert aux bords de la Seine. Rien n'empêchera le combat. Redouteriez-vous de me suivre?

— Je n'ai jamais eu peur de personne, et moins de vous que de tout autre.

— Cependant, monsieur de Hapsbourg,

souffrez que je vous en prévienne, ce sera entre nous un combat à mort.

— A mort!

— Oui, Monsieur. Je vous hais. J'ai peut-être tort de vous le déclarer; mais une voix secrète m'a, en quelque sorte, révélé qui vous étiez; et votre aspect me fait horreur. Ma cousine est au bord d'un abîme. Elle est perdue, je le pressens, si elle tombe en votre puissance. Imbu de cette conviction, je vous poursuivrai jusqu'aux enfers pour essayer de la sauver. Il faut donc qu'un de nous périsse. Votre vie sera en péril, tant que j'aurai du sang dans les veines. Ma mort ou la vôtre! Monsieur.

— D'accord. Dieu va en décider.

— *Dieu?* Vous y croyez?...

— Pourquoi pas.

— Vous y croyez, monsieur de Hapsbourg?...

— Eh! que vous importe!...

— C'est vrai.»

Le Bulgare a pris les épées. Il les mesure froidement. Puis, se mettant en marche, il poursuit.

« Je suis à vous, ou vous à moi. La nuit, pour se battre, est bien noire.

— J'allumerai une lanterne. Je l'ai sur moi, Monsieur.

— A merveille. Aucun détail n'est oublié. Vous êtes homme de précautions. Avez-vous fait aussi creuser une fosse?

— Pourquoi faire! la Seine est là.

— C'est profondément calculé. »

Les deux adversaires, en tenant ce langage aussi hautain que moqueur et aussi calme que brûlant, se dirigeaient à grands pas vers les rives du fleuve. Un brouillard intense et froid couvrait l'atmosphère. A peine apercevait-on les objets les plus rapprochés. Le sol était humide et glissant. On eût dit un lieu préparé pour le meurtre, une nuit choisie pour le crime.

Albert suivait le comte à quelque distance; et, sous les ombres de la plage, il rêvait, la tête baissée. Le vent mugissait tristement. Tout à coup, à travers ses plaintes lugubres, un léger coup de sifflet se fait entendre. Une main invisible, arrachant à M. de Quilon le manteau qui l'enveloppait, saisit son bras et son épée. Albert pousse un cri lamentable. Il a reçu deux coups de poignard. Il tombe aux pieds de l'assassin.

Le comte de Hapsbourg, peu éloigné, re-

vient précipitamment sur ses pas. Deux ou trois malfaiteurs, peut-être même davantage, s'étaient jetés sur Albert, renversé mourant sur la grève ; et, favorisés par les ténèbres, le dévalisaient à la hâte.

Le Bulgare avait son épée. Il ne réfléchit ni au nombre des brigands qu'il va attaquer, ni au danger qu'il va courir; il ne songe qu'à la victime; il n'obéit qu'à l'élan de son âme; et, sans calcul comme sans peur, se jetant avec le courage du lion sur les meurtriers inconnus, il frappe, il terrasse, il triomphe.

Les malfaiteurs, trompés aussi par l'obscurité, ne s'attendaient pas à l'apparition d'un homme armé, d'un défenseur puissant, d'un héros. Ils reculent, épouvantés, devant la figure menaçante, l'œil ardent, la voix tonnante et le glaive nu de l'étranger qui, comme un fantôme vengeur, surgit du milieu des

brouillards. L'impétueuse valeur du comte a comme anéanti leurs forces. L'un des brigands, déjà désarmé, s'écrie : *Trahison!* et s'échappe. Un autre, grièvement blessé, répond : « *Sauve qui peut!* » et fuit. Les lâches se croyaient cernés. La bande entière disparaît.

Le Bulgare, resté maître du champ de bataille, s'approche d'Albert de Quilon qui, baigné dans son sang, gisait évanoui sur la rive. La lanterne qui devait servir au duel était tombée auprès de lui. M. de Hapsbourg la ramasse; il a trouvé de quoi l'allumer; et bientôt sa lumière brille...

Alors, penché vers la victime, pliant le genou pour mieux voir, l'air inquiet, l'âme irrésolue, il le regarde d'un œil sombre.

« Il existe, on peut le sauver. »

Puis, se rappelant la fureur vindicative et les effroyables menaces d'Albert, il se répète ces paroles :

« *Votre vie sera en péril, tant que j'aurai du sang dans les veines.* »

Un sourire étrange et sinistre a passé rapidement sur ses lèvres. Il murmure tout bas ces mots :

« Que disait-il ? « *Ma mort ou la sienne!* » l'imprudent! Il ne tient qu'à moi que la question soit résolue... et cela sans danger, de suite. Tous deux seuls!... et lui presque mort!... La Seine est là..... la nuit est noire... »

Il relève la tête du malheureux Albert. Il examine sa blessure. Il regarde couler le sang.

« Pauvre jeune homme! reprend-il. C'est dommage! il était bien brave. »

Le Bulgare demeure, quelques instants, plongé dans une méditation profonde. Il ne peut juger, à la pâle clarté de la lanterne, si les blessures d'Albert sont graves, et s'il n'a point reçu des contusions mortelles. Il appuie la main sur son cœur.

« Son cœur bat encore, poursuit-il; et ce cœur, tout à Nathalie, *me poursuivra jusqu'aux enfers*. Ce furent ses propres expressions. Que d'insultes j'en ai reçues! A-t-il poussé loin ses outrages! Mais il perdait celle qu'il aime!... Il souffrait tant, le malheureux!... Ah! j'eusse agi de même à sa place... »

Il s'interrompt. Puis, tressaillant :

« Et lui! que ferait-il à la mienne? »

Il se relève avec transport.

« Je le sais. Mon parti est pris. »

XV.

Le 19 septembre, à huit heures du matin, une élégante voiture s'arrêtait, à Paris, devant l'église de St-Thomas-d'Aquin. Une femme âgée en descendait précipitamment; et sur sa physionomie agitée, on remarquait une

vive inquiétude. Cette dame était la marquise de Bentheim.

Le suisse, qui l'a reconnue, est accouru au devant d'elle.

« Vous ici! madame la marquise. On vous croyait en Allemagne.

— J'en suis arrivée cette nuit. Ne doit-il point y avoir ici, ce matin, une grande solennité? Un mariage?

— Oui, Madame.

— Et à quelle heure?

— C'est fini.

— Comment, fini?

— La noce est venue.

— *Venue!* il est à peine huit heures.

— A six, madame la marquise, on était déjà marié.

— O ciel! et le nom du futur?...

— Le comte de Hapsbourg Romanof.

— C'est bien lui! Toujours de l'étrange.

— Les deux époux, reprend le suisse, doivent être en ce moment loin de Paris. Car, en sortant de l'autel, ils sont montés dans une grande voiture de poste, à quatre chevaux, avec deux postillons. Ils sont partis comme le vent. Un train d'enfer! un bruit du diable!...

— Oh! oui, interrompt la marquise. Oui, *le diable* et *l'enfer* sont là. »

Elle porte une main tremblante à son front

comme frappée subitement d'une horrible pensée. Un soupir lamentable a suivi. Sa voix murmure :

« Elle est perdue. »

A peu près poussée au hasard par l'égarement de la douleur, la marquise de Bentheim traversait la nef de l'église sans savoir où elle dirigeait ses pas. Qu'allait-elle faire ? Prier? Oh oui ! prier pour Nathalie. Un gémissement sourd et plaintif vient soudain frapper son oreille. Elle porte autour d'elle un regard effrayé : et, devant le tableau du christ apaisant la tempête, que découvre-t-elle dans l'ombre? Un jeune homme, pâle, à genoux, la figure décomposée, le bras en écharpe, la tête appuyée contre un pilier, et la mort peinte sur les traits.

A l'immobilité de sa pose on le croirait évanoui. La marquise le reconnaît.

« Albert de Quilon! » s'écrie-t-elle.

Le cousin de Nathalie relève son front à cette exclamation inattendue. La surprise a rendu momentanément quelque apparence de vie à sa figure inexpressive et à son teint décoloré.

« Ah, Madame! murmure-t-il, ils sont mariés... et partis... Vous aussi, vous êtes arrivée trop tard ! »

Et, retombé dans sa morne apathie, il semble ne plus voir, ni entendre.

« *Elle* est donc partie ce matin! reprend la marquise avec une anxiété croissante. Partie de Paris avec *lui!* et savez-vous où il la mène?

— Non, répond Albert d'une voix brève et sinistre. Je sais qu'*elle est perdue.* Voilà tout.

— J'ai prononcé tout à l'heure ces mêmes

mots, continue vivement la marquise. Un noir pressentiment m'a saisie. Pauvre victime! où la chercher!... Hélas! Absente et à Munich, moi, je ne pouvais l'arracher à l'abîme où on l'entraînait : mais vous, son cousin, son ami! vous à Paris, vous auprès d'elle! Comment n'avez-vous rien essayé pour la sauver?...

— Regardez! répond le jeune homme en soulevant son bras et en entr'ouvrant sa poitrine. Regardez! voici mon excuse. Dites que je n'ai rien essayé!

— Que vois-je!

— Deux coups de poignard.

— Que vous avez reçus?...

— Cette nuit.

— Le monstre vous aurait frappé?

— Au contraire : il m'a défendu.

— Lui!

—Oui, lui-même, Madame. Là, est pour moi le comble de l'humiliation et du malheur. Là, est pour moi le supplice éternel des réprouvés. Je dois la vie à cet infâme, à cet infâme que je voulais tuer ! il a maintenant des droits à ma reconnaissance. Comprenez-vous ma position ! j'en mourrai de honte et d'horreur.

— Albert ! vous l'appelez *infâme !* êtes-vous certain ?...

— J'aï des preuves.

— *Des preuves!* quel nouveau mystère! expliquez-vous !

— Lisez ce papier. »

Le cousin de Nathalie remet à madame de Bentheim la lettre qu'il avait présentée au comte de Hapsbourg avant de l'attaquer en duel.

« Hier, à minuit, reprend-il, j'étais en face

du Bulgare; et dans la rue, seul avec lui, je mettais sous ses yeux ce témoignage, écrit de sa main, des perfidies qu'il a tramées. Puis, j'avais des armes sur moi; je l'ai insulté sans égards; je l'ai provoqué sans ménagements; je l'aurais peut-être tué, car Dieu eût soutenu mon courage; mais, arrivé au lieu sombre et désert où nous devions tirer l'épée, nous nous sommes vus entourés de malfaiteurs, et je suis tombé sous leurs coups.

— Sous leurs poignards! Albert. Et le comte?

— J'allais périr sans aucun doute; un bras valeureux m'a sauvé. Et ce bras si puissant, Madame! c'était celui de l'odieux ennemi, de l'artificieux aventurier. Ah! de tous les coups du destin, je n'en pouvais subir de plus atroce! il s'est battu comme un Achille, comme un tigre, et c'était pour moi.

— Ensuite!... il vous a secouru?

— Les brigands, vaincus, avaient fui. J'étais sans connaissance et baigné dans mon sang. Il ne tenait qu'à lui, Madame, de se débarrasser de l'implacable rival qui venait de lui prodiguer les affronts, et de lui jurer haine éternelle; ma mort pouvait être indispensable à sa sûreté. Aucun risque, pas de témoins. La Seine eût roulé mon cadavre... et rien n'aurait trahi ses secrets; rien n'eût divulgué sa vengeance. Il dut lui en venir la pensée.

— Il l'a repoussée!

— Oui, Madame. Le perfide s'est mieux vengé. Il savait qu'en me rendant à l'existence, il allait me condamner à la plus effroyable des tortures... à le voir devenir l'époux de Nathalie, et à ne plus pouvoir le tuer. La vie ne me sera désormais qu'un outrage, car je la

dois à sa pitié ; à la pitié de ce satan! c'est être lié à l'enfer.

— Pauvre Albert! s'écrie la marquise. Mais comment, avec deux blessures, avoir pu vous rendre en ce lieu? deux blessures aussi récentes!

— J'ai peine à le comprendre moi-même. Je me suis réveillé ce matin, Madame, auprès du feu, chez moi, dans mon lit. Comment le Bulgare m'y a-t-il fait transporter? jamais rien ne s'explique avec cet homme de mystères et d'obscurité. Il paraît qu'une voiture de place était venue me déposer mourant à la porte de ma demeure, et s'était ensuite esquivée. On avait pansé mes blessures, et toutes deux étaient légères.

— Ainsi, en reprenant vos esprits... ?

— Je croyais n'avoir fait qu'un rêve; je ne

souffrais point; j'ai dormi. Puis, vers sept heures du matin, je me suis senti des forces extraordinaires. Je savais que le fatal mariage avait lieu ce même jour 19 septembre. J'ai écarté ceux qui me surveillaient ; je me suis levé à la hâte ; et, ne me laissant arrêter par aucun obstacle, je suis accouru à Saint-Thomas d'Aquin. Mais tout conspirait la perte de Nathalie : on l'avait déjà mariée; j'arrivais une heure trop tard.

— Et, *plus tôt* qu'auriez-vous pu faire ?

— Je ne sais : Dieu m'eût inspiré. Je me serais jeté entre l'autel et les époux. J'aurais parlé au prêtre, au public. Qu'en aurais-je obtenu? je l'ignore. Mais j'eusse effrayé Nathalie et sa mère ; j'aurais empêché la cérémonie de s'achever ; peut-être serais-je tombé mort aux pieds de la future. Pensez-vous que, mon cadavre étant là, le ministre du ciel

eût osé donner une bénédiction nuptiale!.... J'aurais enfin... Mais tout est perdu... je meurs... d'une mort inutile! je meurs sans avoir pu la sauver. »

Albert de Quilon, en achevant ce douloureux récit, laisse retomber sa tête sur sa poitrine avec un gémissement si plaintif qu'on eût dit qu'il rendait le dernier soupir. Sa pâleur devenait livide; ses tressaillements étaient convulsifs. La marquise, alarmée, appelle le suisse à son aide. Elle fait respirer des sels au malheureux jeune homme; on le transporte dans sa voiture, et il a entièrement perdu connaissance.

Albert, peu de moments après, se retrouvait encore chez lui, soigné par un habile docteur, et entouré d'amis dévoués. La marquise veillait sur lui.

De nouveaux détails sont donnés à madame

de Bentheim sur le mariage de Nathalie. Le Bulgare avait habilement caché son brusque projet de départ à la famille Norvillier. La mère de sa future en était seule instruite; elle devait accompagner sa fille. Le vieux domestique Morain, aux vives sollicitations des deux dames, était entré au service du comte. Il avait suivi Nathalie.

La marquise de Bentheim, seule dans son appartement, lisait et relisait le prétendu fragment littéraire du comte de Hapsbourg : Albert le lui avait laissé. Tout à coup elle demande sa voiture. Une étrange idée lui est venue à l'esprit. Elle se rend chez l'ambassadeur Turc. Le ministre du grand seigneur doit connaître la Bulgarie. Elle aura peut-être là des renseignements sur Hapsbourg et son

châtelain. Sa résolution est prise, et ses batteries sont dressées. Elle entre chez l'envoyé de la sublime Porte : hélas! quel nouveau coup l'y attend !

La marquise, après les premières formalités d'un entretien pénible, aborde enfin la grande question. Elle raconte les circonstances extraordinaires qui ont amené un mariage entre un comte ou prince Bulgare et une jeune fille Française. Puis, elle termine en ces mots :

« Votre Excellence connait-elle les seigneuries de Hapsbourg et de Romanof... situées aux bords du Danube?... Turquie d'Europe.

— Non, Madame.

— Mais Votre Excellence aura peut-être entendu parler, à Constantinople, d'une famille de Hapsbourg? d'un noble comte de ce nom?

— D'un comte de Hapsbourg? non, Madame. »

L'ambassadeur, la tête appuyée sur sa main, recueille un instant ses idées.

« Pardon! Madame, reprend-il; de vagues souvenirs me reviennent. Si ma mémoire ne me trompe pas, le sultan mon maître a eu autrefois des relations secrètes avec un certain individu nommé *Hasbour* dont il payait largement les services. Mais ce *Hasbour* n'était, certes, ni comte ni prince. Pour vous, fasse le ciel, Madame, que ce ne soit pas le même homme! celui-ci...

— Eh bien! achevez!...

— Était un pourvoyeur du sérail.

— Juste ciel! un marchand d'esclaves!

— Et, qui plus est, Madame, un pirate. »

La marquise de Bentheim pousse un cri d'horreur. Elle se rappelle le mystérieux frag-

ment de lettre du comte. Elle en sait les phrases par cœur. « *Mon intérêt pécuniaire m'impose l'obligation de* LA *conserver vierge et sans tache; mais mon ardent amour pour* ELLE *me crie :* « ELLE EST A TOI, SI TU VEUX. » *Conçois-tu tout ce que la tentation doit avoir d'irrésistible!... que faire! Oh! je* LA *trouve si belle! ne pourrait-on pas* TOUS *les tromper?* »

Voilà ces phrases qui s'expliquent.

« Quoi! reprend la noble marquise, un pirate! lui! ce *Hapsbourg!...*

—Madame, je n'affirme rien. Le comte de *Hapsbourg* que vous avez vu n'a peut-être aucun rapport avec le *Hasbour* dont je vous parle. Il est possible aussi que les domaines sur lesquels vous me demandez des renseignements existent aux bords du Danube : je ne connais pas parfaitement, dans tous leurs détails et

leur contenu, les provinces de Bulgarie et de Valachie. Ce que je sais seulement, d'une manière positive, c'est que Sa Hautesse, autrefois, faisait voyager à sa solde, dans les quatre parties du monde, un adroit et rusé gaillard...

—Qui approvisionnait ses harems! interrompt la marquise avec l'exclamation du désespoir : ô Nathalie! ma pauvre enfant!... »

L'ambassadeur Turc continue.

« Le pirate, nommé *Hasbour*, parlait couramment toutes les langues connues...

— Ah! dit madame de Bentheim accablée, c'est le même homme! c'est bien lui!

—Ses manières étaient communes. »

La marquise, étonnée, tressaille.

« *Des manières communes!* Non. M. de Hapsbourg a l'air noble. Ce n'est pas lui, il y a erreur.

—Son œil est d'un bleu vif et perçant.

—Ah! c'est lui! c'est lui! plus de doute.

—Il est bavard, joyeux, bon vivant.

—*Bavard! joyeux!* ce n'est pas lui. Dieu soit loué, nous nous trompions.

—Ses cheveux sont noirs, ses dents blanches; il peint dans la perfection; il est musicien distingué; il a cultivé tous les arts; et muni, dans ses missions, des cachemires du sultan, il fait des présents magnifiques.

—C'est lui! c'est lui! s'écrie la marquise.

—Il boit beaucoup, il fume souvent : on assure qu'il est bigame. Il a une femme à Odessa, et une autre je ne sais où, il jure sans cesse, il est lâche.

— *Lâche!* répète la marquise, oh! pour le coup ce n'est pas lui ; non, ce n'est pas lui, je respire. »

Et, succombant aux émotions successives qui viennent de l'assaillir, elle se hâte de terminer l'entretien. Ses idées n'ont plus rien de net, son âme et son esprit sont bouleversés. Elle se sent près de défaillir.

Elle retourne à son hôtel.

Reprenant la lettre du comte, elle l'ouvre encore, elle lit :

« *Mon intérêt pécuniaire m'impose l'obligation de* LA *conserver vierge et sans tache...* »

L'écrit échappe de ses mains.

« O mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-elle, ce misérable *Hasbour*, ce pirate! Déjà marié à deux autres femmes!..... tant de res-

semblances frappantes !... et cependant, il y a des témoignages contraires, des différences marquées !... Rien n'est prouvé d'aucune part; non, d'aucun côté, rien n'est clair. Horrible incertitude ! affreux doute ! Mais au fait, qui pourrait-il être ?... que penser ?... j'en deviendrai folle. »

ÉPILOGUE.

On était au cœur de l'hiver. Albert de Quillon, complètement guéri de ses blessures, mais morne et désespéré, ne songeait qu'à l'infortunée Nathalie. Point de nouvelles, point de lettres. Le sort du comte de Hapsbourg et des

dames de Norvillier demeurait un profond mystère ; qu'il était affreux, ce silence !

Un soir, il arrive à madame de Bentheim une dépêche à cachet noir, elle ne portait aucun timbre.

« M. le comte de Hapsbourg Romanof a
« l'honneur de vous faire part de la perte dou-
« loureuse qu'il vient de faire de madame la
« comtesse Nathalie de Norvillier, son épou-
« se, morte à son château de Hapsbourg, en
« Bulgarie, le 19 du mois de décembre. »

« Et le *dix-neuf !* » s'écrie la marquise.

Elle reste atterée du coup ; puis, soudain, relevant son front qu'avait abattu la douleur :

« Morte ! se dit-elle, est-ce vrai ? *morte* pour nous ici, c'est possible : mais non, ailleurs,

pour d'autres, peut-être. Nuits d'iniquité monstrueuse !

Elle envoie un de ses gens, en toute hâte, chez le jeune Albert de Quilon. Elle a à conférer avec lui. Mais tandis que son domestique se rendait chez le cousin de Nathalie, ces mots d'Albert lui parvenaient.

« J'ai reçu le funèbre *faire part*. Non, madame la marquise, *elle* n'est pas morte : Dieu ne lui a pas fait cette grâce, j'en suis convaincu. Non, Madame, elle n'est pas morte ; mais c'est pis, mille fois pis ! Je n'ose expliquer ma pensée. Et qu'aura-t-il fait de *sa* mère ?... pas un mot d'elle, aucune mention. Tout cela est épouvantable. Mes cheveux se dressent sur ma tête ; ma raison se perd dans ce gouffre. Je n'y puis plus tenir, je pars. J'irai, à *sa* recherche, au hasard ; j'irai à la poursuite du monstre, en Bulgarie, aux bords du Danube, à Constanti-

nople, au *Sérail*... Ah! l'exécrable mot! Madame.

« Je me suis procuré de l'argent; j'ai vendu le peu que j'avais. J'en aurai assez... je l'espère. Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà loin de Paris. Quelqu'un périra, lui ou moi; je l'ai juré, Madame, adieu. »

« Lundi matin 19 janvier. »

Encore le chiffre 19!

« Malheureux! se dit la marquise. Vouloir fouiller au fond d'un abîme! on y entre, mais en sort-on? »

Elle tombe à genoux et prie.

Mais quelle visite imprévue! L'ancien domestique du père de Nathalie, celui qui avait sollicité et obtenu la permission de servir les

dames de Norvillier, et de les suivre dans leur voyage, le vieux Morain s'est présenté. Son visage est pâle et défait. Ses yeux étaient baignés de larmes.

« Morain ! s'est écriée la marquise. Vous ! de retour ? vous, seul, devant moi ?... et votre maîtresse ? et sa mère ?

— Le ciel n'a pas eu pitié d'elles, répond le vieillard d'un air sombre ; ni de moi, car je vis encore.

— Mais Nathalie ! ma pauvre enfant ! qu'en a-t-on fait ?

— Je n'en sais rien.

— Existe-t-elle ?

— C'est douteux.

— Et sa pauvre mère ?

— Elle est morte.

— Vous en êtes sûr ?

— Trop sûr.

— Comment !

— Elle a péri devant moi. »

Les sanglots étouffaient la voix de Morain. Son récit, vingt fois interrompu par ses larmes, n'a pu s'achever qu'avec peine. En voici le court résumé. Qu'il a fait frémir la marquise!

Le vieux serviteur raconte en détail les premières journées du voyage. Nathalie paraissait heureuse. Mais, selon Morain, le comte de Hapsbourg se conduisait plutôt, auprès d'elle, en frère attentif et soigneux qu'en époux tendre et dévoué. Néanmoins, possédé d'une fureur jalouse qu'il ne pouvait contenir, il s'y livrait parfois avec un emportement qui

tenait de la démence. Nathalie caressait un jour un charmant petit épagneul qu'elle avait acheté en route :

« — Vous l'aimez donc bien ! » dit le comte.

Et ses dents grinçaient de colère.

« — Il est si doux ! répond la comtesse.

« — Quant à moi, reprend le Bulgare, je ne le suis pas : au contraire.

« — Quel langage ! Voudriez-vous... ?

« — Je veux que vous n'aimiez que moi. »

Saisissant alors l'épagneul et le jetant brutalement à ses pieds, il lui écrase la tête du talon ferré de sa botte. La pauvre bête pousse un cri lamentable ; son sang jaillit jusque sur la robe de sa maîtresse, et Nathalie se trouve mal.

M. de Hapsbourg, désolé, tombe aussitôt

à ses genoux. Il la presse contre son cœur, il lui prodigue les noms les plus tendres ; il est tout soumission, tout amour... Puis, soudain, s'interrompant au milieu des caresses les plus passionnées :

« — Quelle torture ! » s'écrie-t-il.

Et il s'enfuit épouvanté.

De pareilles scènes se renouvelaient fréquemment. Le caractère du Bulgare était un composé perpétuel de contradictions. Tantôt, pressé d'arriver au terme de son voyage, il harcelait les postillons, et faisait crever ses chevaux. Tantôt, désespéré de la rapidité avec laquelle les distances se franchissaient, il donnait ordre d'arrêter, séjournait n'importe en quel lieu, et semblait avoir pris le mouvement en horreur. Puis, cherchant ou fuyant sa femme, il l'accablait, journellement, de la froideur la plus glaciale ou des transports les plus brûlants. C'étaient de pénibles contras-

tes. La jeune comtesse, innocente, naïve et pure, ne comprenait rien à ce qui se passait entre elle et le compagnon de sa vie. Son mari l'étonnait sans cesse. Il se montrait brûlant d'amour; et ses feux, toujours combattus, semblaient le mettre en fureur contre lui-même. Sa belle-mère observait, avec un certain effroi, cette singulière conduite; elle n'osait ni interroger sa fille ni répondre à ses questions. Le Bulgare, de son côté, l'épiait et la redoutait : il l'avait prise en aversion.

Laissons parler le vieux domestique : il arrive à la catastrophe.

« — . . . .
. . . Partis, le lendemain, de Genève, nous entrâmes dans les montagnes. La nuit vint... Une nuit bien noire. A droite, un rocher presque à pic; à gauche, un abîme à perte de vue, au fond duquel roulait un torrent. Tout à

coup nous entendons des coups de sifflets ; et voilà notre voiture entourée de gens masqués, ayant des fusils et des sabres.

« — *Masqués!* répète la marquise.

« — Mon maître, continue Morain, se précipite à bas du siège où il était assis près de moi. On tire, à bout portant, sur nous; et je tombe atteint d'une balle.

« — Pauvre Morain! continuez.

« — Vous dire la suite, Madame, ce me serait bien difficile, d'autant que je n'ose y ajouter mes réflexions : il m'en est venu d'effroyables.

« — Dites toujours. Qu'avez-vous vu ?

« — En tombant du siège, Madame, je m'étais fendu la tête contre une pierre, et le sang m'inondait le visage. Je n'y voyais donc

qu'à travers une sorte de brouillard rouge et noir. Tout tourbillonnait autour de moi, rochers, brigands, arbres, chevaux, comme une ronde de démons. Je me rappelle confusément de tout cela. C'était un cauchemar atroce.

« — Achevez! Morain. Et le comte?

« — M. de Hapsbourg, Madame, me paraissait se battre en déterminé contre une vingtaine de bandits. J'entendais les fers se croiser; il s'y mêlait des imprécations et des cris. Au milieu de ce tumulte, je crois avoir vu distinctement madame de Norvillier se jeter hors de la voiture : M. de Hapsbourg était là;... et un précipice à côté.

« — O Ciel! interrompt la marquise.

« — Ma pauvre maitresse, Madame... en voulant fuir, a fait un faux pas. Le comte, je ne sais comment, a étendu le bras pour la re-

tenir; mais il n'a pu saisir à temps sa malheureuse belle-mère; et il ne lui est resté à la main que le magnifique cachemire des Indes dont il lui avait fait présent. Pardon! madame la marquise! Mais, depuis, il m'est venu l'horrible pensée que c'était seulement le riche cachemire qu'il avait voulu sauver. Le gouffre a englouti la victime.

« — Quoi! vos conjectures, Morain...?

« — J'en ai fait bien d'autres encore : oserai-je les avouer!

« — A moi? ne craignez rien. Poursuivez.

« — Eh bien! madame la marquise! j'avais sans doute le délire; c'était l'effet du sang, je suppose. Mais, pendant l'horreur du combat, j'ai cru entendre rire mon maître. Il m'a semblé que la main de quelques brigands serrait à part celles du comte. Au singulier

cliquetis des épées, on eût dit un jeu de théâtre. Puis, tout a disparu comme un rêve; et je me suis senti mourir.

— O infamies ! crie la marquise.

« — Quand je revins à moi, Madame, j'étais couché sur un bon lit, au couvent du Mont-St-Bernard. Des chiens, les fameux chiens de l'hospice, m'avaient trouvé gisant sur la neige, et j'étais sauvé : me voilà. »

« — Horrible! » a répété la marquise.

Un frisson courait dans ses veines. Ces mots sortent tout bas de ses lèvres.

« Albert! *il* te tuera aussi. »

Albert n'a jamais reparu.

Nota. — Depuis que ces pages ont été écrites, il nous est parvenu de nouveaux renseignements ; mais ils renferment des faits d'un genre si atroce et des accusations d'une nature si grave, qu'il serait dange-

reux de les publier. La justice, les tribunaux.... j'en ai dit assez, je m'arrête.

Parmi les principaux personnages de cette histoire, il en est qui vivent encore. Madame de Norvillier n'a point péri. On nous a reparlé de sa fille; et nous voudrions reprendre la plume... Mais, quoique les noms de ce drame extraordinaire soient déguisés autant que possible, il a fallu ne pas poursuivre. Un devoir sacré le prescrit.

FIN.

